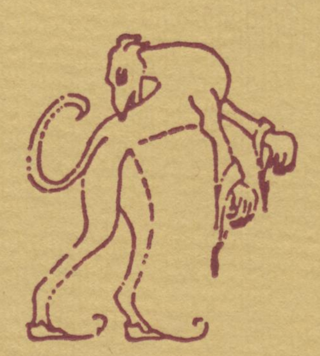


MOYEN AGE, MODE D'EMPLOI





Revue publiée avec le concours du C.N.R.S.

MEDIEVALES

Revue semestrielle publiée par les Presses et Publications de l'Université de Paris VIII - Vincennes à Saint Denis, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique



Le numéro : 44 F

Abonnements : — 2 numéros : 82 F (étranger : 95 F)
— 4 numéros : 155 F (étranger : 180 F)

Les manuscrits, dactylographiés aux normes habituelles, ainsi que les ouvrages, pour comptes rendus, doivent être envoyés à :

MEDIEVALES
Centre de Recherche Université Paris VIII
2, rue de la Liberté - 93526 Saint-Denis Cedex 02

SOMMAIRE **N° 7 / AUTOMNE 1984**

MOYEN AGE, MODE D'EMPLOI

Page

Editorial 5

Enquête : Profession médiéviste
J. BASCHET, C. LAPOSTOLLE, M. PASTOUREAU, Y. REGIS-CAZAL ....
Présentation du questionnaire 7
Analyse des réponses 14
Le chercheur, le « je » et l'objet 56

Le Moyen Age : une mentalité du multiple
Ovidio CAPITANI 65

Que faire du « Moyen Age » ?
Jean DEVISSE 78

Infantilisme et primitivité du Moyen Age. A propos de quelques lieux communs d'une historiographie moderne
Antoine PEILLON 87

Côté vert, côté gris. S'asseoir à la Bibliothèque nationale, travailler, lire, écrire, dormir, rêver, se souvenir d'avoir aimé
Michel PASTOUREAU 106

JEUX (jeux)
Patricia MULHOUSE 112

Notes de lectures :

Jeanne BOURIN, *Les recettes de Mathilde Brunel, Cuisine médiévale pour table d'aujourd'hui ;*
Jean-Pierre LEGUAY, *La rue au Moyen Age ;*
Françoise FERRAND, « Esprit et fonction de la danse au 13ᵉ s. » .. 113

MOYEN AGE, MODE D'EMPLOI

Parler du Moyen Age. Parler des médiévistes. Faire parler les médiévistes : du Moyen Age et d'eux-mêmes. Car le Moyen Age est aussi fait des passions, des goûts, des adhésions et des haines de ceux qui le fabriquent, le démolissent, le reconstruisent.

Nous présentons, dans ce numéro, les résultats d'une enquête dans laquelle nous avons souhaité faire apparaître les motivations, les implications des médiévistes. Nous y voyons se dessiner un Moyen Age imaginaire, plein des lectures et des rêves d'enfance, côtoyant les discours scientifiques et auquel beaucoup de médiévistes témoignent de leur attachement. Il n'est donc pas inutile de faire une place à cette dimension secrète qui, qu'on le veuille ou non, participe pleinement à notre perception de l'époque médiévale. Le Moyen Age est bon à rêver : Ivanhoé et Marc Bloch, la main dans la main.

Bien sûr, il ne s'agit pas de s'en tenir à des images d'Epinal, ni d'oublier que le Moyen Age est aussi un discours construit, élaboré. C'est en montrant ses variations, ses évolutions, à travers une analyse historiographique, qu'on le fait le mieux sentir. Par exemple, il nous semble que la recherche française est souvent encline à considérer l'étiquette « Moyen Age » comme une pure convention. A l'inverse, Ovidio Capitani s'interroge ici sur la définition d'un unité du Moyen Age. Dans une perspective qui illustre l'exigence de réflexion théorique de l'école italienne, il entend donner une rigueur conceptuelle à l'idée de Moyen Age.

Pourtant, la périodisation de l'Histoire sur laquelle nous vivons ne va pas sans poser de problème. Pour Jean Devisse, l'entité « Moyen Age » ne se justifie en aucune manière, ni économiquement, ni politiquement. Au-delà de cette critique, l'auteur montre, avec sa double expérience de l'histoire médiévale et surtout de l'histoire de l'Afrique, combien l'idée de « Moyen Age » procède de la certitude d'une supériorité de l'Occident, d'une exclusion des autres cultures.

Discours tranchés, opposés ? Sans doute, mais seulement si l'on ne voit pas qu'ils ne parlent pas exactement de la même chose, qu'ils ne visent pas le même champ.

Par ailleurs, le discours sur le Moyen Age s'élabore au sein d'un système général de pensée. Cette dépendance apparaît à travers l'emploi des notions d' « enfance » et d' « origine », couramment employées pour définir le Moyen Age par la distance qui nous en sépare. Or, l'article d'Antoine Peillon montre combien la métaphore de l'enfance est un outil dangereux pour qui le manie sans méfiance.

Notre enquête le montre : la recherche est aussi une pratique, indissociable de certains lieux. A partir de l'exemple de la Bibliothèque Nationale, Michel Pastoureau examine pour nous les manières de bibliothèque et nous montre combien le rapport des chercheurs à leurs lieux est riche de sens.

A travers ces différentes approches, nous voulons faire sentir combien le Moyen Age est impliqué dans les pratiques et les savoirs d'aujourd'hui, dans la démarche et la personnalité des chercheurs. En définitive, le Moyen Age n'a de sens que pour autant qu'il existe *pour nous* (et c'est aussi pourquoi il peut ne pas en avoir).

Ici, l'unité du Moyen Age rejoint sa dimension imaginaire. Il n'est pas, aujourd'hui, de période qui se prête davantage à notre imaginaire, car il n'est pas de période plus *cohérente* pour nous, dès lors qu'on la définit (au-delà de la périodisation traditionnelle) comme l'*envers* de notre civilisation.

C.L. et J.B.

Nous sommes très heureux de voir démarrer la chronique-jeu que Patricia Mulhouse tiendra désormais au fil des numéros. Nous y voyons l'occasion d'en apprendre plus sur un des aspects de la vie médiévale, et en même temps, la certitude de bien nous amuser.

Jérôme BASCHET
Christine LAPOSTOLLE
Michel PASTOUREAU
Yvonne REGIS-CAZAL

PROFESSION MÉDIÉVISTE

La mode des questionnaires et des sondages persiste dans les magazines et les revues et il était impossible que *Médiévales* n'y aille pas aussi du sien (1). Ainsi envoyions-nous, voici à peu près un an, à tous nos abonnés, à une cinquantaine de spécialistes de la littérature et de la linguistique du Moyen Age, une cinquantaine d'historiens, une vingtaine d'archéologues et d'historiens de l'art de la même époque, la liste des questions reproduites plus loin. Nous annoncions, en introduction, que ce questionnaire s'adressait « à tous ceux qui s'intéressent au Moyen Age, quelles que soient leurs disciplines et leurs périodes de prédilection ». Ce que nous souhaitions ? « que les motivations des médiévistes apparaissent dans leur diversité : dimension institutionnelle de la recherche, enjeux épistémologiques et politiques... mais aussi implications personnelles du chercheur, trop souvent occultées par les enjeux scientifiques ». Autrement dit, essayer de faire parler les médiévistes en tous genres, non pas du Moyen Age mais des coulisses de leur Moyen Age, de leur Moyen Age privé qui se cache, sous-tend, s'entremêle avec leur démarche publique, scientifique.

Nous avons envoyé trois cents questionnaires et reçu trente-cinq réponses. C'est la proportion habituelle dans ce genre d'enquête. La modestie de notre entreprise, la forme de nos questions ne nous ont pas semblé appeler un traitement des réponses par pourcentages, statistiques, etc. Le nombre réduit des réponses mais aussi, souvent, la longueur de chacune, les développements auxquels elles donnent lieu, nous ont engagés à nous orienter plutôt vers un traitement de détail, à prêter attention non seulement aux informations données mais à la manière dont elles sont formulées.

1. Exemples de questionnaires « médiévaux » : dans la revue *Rapport - Net Franse Book*, n° 3, année 1983, René Stuip et Martijn Rus, « Nos études médiévales, à la mode ? », pp. 154-178, et dans le magazine *Lire*, n° 91, mars 1983, *Les Stars du Moyen Age*, « Quelles sont, pour les Français, les trois personnalités symbolisant le mieux le Moyen Age ? », pp. 22-23. On pense aussi à certaines questions du concours lancé par les Editions Zodiaque, sur l'art roman, dans les numéros d'été (1984) du *Monde Dimanche*.

Pour plus de clarté, nous reprendrons dans la présentation des réponses dont l'analyse sera étayée de larges citations, l'ordre dans lequel les questions étaient posées. D'autre part, comme il n'est pas dans nos intentions de prétendre à quelque scientificité que ce soit et qu'une vraie analyse sociologique n'est pas non plus dans nos compétences, nous avons choisi de varier les points de vue en répartissant entre quatre personnes (2) le travail d'analyse des réponses, ceci expliquant de possibles changements de ton de la présentation d'une question à l'autre. Il convient, avant de passer à cette présentation, de nous faire part de nos réflexions concernant le déroulement de cette enquête.

Qui a répondu ?

Voici d'abord quelques chiffres :

— 6 des personnes ayant répondu ont plus de 60 ans, 3 entre 50 et 60 ans, 8 entre 40 et 50 ans, 7 entre 30 et 40 ans, 9 entre 20 et 30 ans (deux personnes ne donnent pas leur âge).

— 18 réponses émanent de littéraires et de linguistes, 8 viennent d'historiens, 4 viennent d'archéologues, 3 d'historiens de l'art, 1 d'un théologien, enfin 1 de médiéviste amateur sans spécialisation.

— 18 réponses viennent de Paris, 8 viennent de province, 9 de l'étranger.

— 19 de nos interlocuteurs sont des enseignants du Supérieur, 5 des enseignants du secondaire, 4 des étudiants, 7 exercent d'autres professions sans rapport direct avec le Moyen Age.

La répartition des âges, des professions, des lieux de résidence reflète à peu près la situation de départ. On constate donc d'emblée que les enseignants du Supérieur, parisiens, masculins sont surreprésentés (plus de la moitié des réponses).

Nous n'avons pas d'explication particulière concernant le petit nombre des réponses féminines (8 sur 35 et aucune chez les historiens). Leur proportion est inférieure à celle qui les représente sur la liste des questionnaires envoyés.

Ce qui nous semble se dégager le mieux ici est qu'à proportions d'interrogation égales, les littéraires répondent plus nombreux que les historiens. Il faut bien sûr prendre en compte le fait que la revue a d'abord touché un public littéraire (ce qui n'est plus vrai aujourd'hui

2. Les questions 1, 2 et 3 sont présentées par Michel Pastoureau, la question 4 est présentée par Yvonne Regis-Cazal, l'introduction et la question 5 par Christine Lapostolle, la question 6 par Yvonne Regis-Cazal et Christine Lapostolle, la question 7 et la conclusion par Jérôme Baschet.

où le partage s'équilibre), mais il nous semble pouvoir dire tout de même que cette différence est en partie l'effet d'une certaine réticence de l'historien à laisser de côté pour un moment son attitude de « scientifique » alors que le littéraire se sent probablement plus à l'aise face au type de questions, à la façon dont celles-ci sont posées.

Autre particularité de ce sondage : plus de la moitié de ceux qui y ont participé y ont été invité directement, parfois avec insistance, par l'un des membres de l'équipe de *Médiévales*. Ce qui sera présenté ici reflète donc les attitudes d'un noyau de personnes relativement proches de la revue ; d'autre part, il faut prendre en compte l'influence de l'interrogation directe sur la réponse qui lui est faite.

Cette situation, si elle enlève à ce qui va être présenté ici toute prétention à représenter les médiévistes d'aujourd'hui « en général », a permis en revanche le contact avec une catégorie habituellement délaissée : celle des gens interrogés mais qui n'ont pas répondu. Les réactions que nous avons rencontrées chez ceux-ci sont diverses : contestation d'une curiosité « mal placée », concentration sur des questions purement anecdotiques, reproche du caractère peu sociologique, peu professionnel de notre démarche. Mais il est apparu, dans le plus grand nombre des cas, que les destinataires ont lu le questionnaire et y ont réfléchi. A partir de là, la gamme des excuses va de l'oubli à la réponse qu'une fois rédigée on préfère ne pas soumettre au tiers. Entre les deux, ceux qui se sont « creusé la tête » et sont sortis tout troublés de cette interrogation, ceux qui jusqu'à la dernière minute (nous avons parfois été terribles, multipliant sans pitié les assauts) ont promis qu'ils répondraient...

En tenant compte de la place de la politesse dans les « c'est intéressant mais... » qui viennent d'être évoqués, il nous semble tout de même légitime d'attacher une certaine importance à l'espèce de malaise suscité chez certains. Il nous semble tenir à deux raisons principales : le ton des questions, notre insistance à dire que les choses auxquelles nous nous intéressions étaient habituellement cachées, qu'il fallait « lever un voile » pour les dire ; d'autre part la lourdeur de chacune de ces questions suggérant souvent dans leur formulation la réponse à faire et ne laissant parfois guère de place à l'imagination de la personne interrogée.

Quelles réponses pour quelles questions ?

Les questions, on le verra dans l'analyse qui suit, n'ont pas toutes été abordées de la même façon. Il faut notamment distinguer la question 4 (sur les souvenirs d'enfance) qui, comme on nous l'a fait

remarquer, incite à traquer dans la mémoire le moindre épisode d'enfance ayant eu un rapport avec le Moyen Age et qui, dans un autre contexte, ne serait pas forcément apparu comme déterminant.

La question 7 sur le rapport du Moyen Age au monde contemporain (cf. infra) est aussi à isoler. Elle introduit souvent une rupture avec le ton des réponses aux questions précédentes. Elle est perçue comme plus grave, parfois gênante : « Quant à la question de "l'actualité" d'une pratique de recherche, c'est tout autre chose ! » On sent souvent que l'on n'a pas affaire exactement au même degré de sincérité. Dans les questions précédentes, on se livrait, ici, on se reprend ou encore on choisit de ne pas répondre. A cause de sa formulation mais plus encore sans doute à cause d'une attitude plus générale, ces dernières années face à ce type d'interrogation, on sent qu'il existe en filigrane comme une sorte de « bonne réponse » à cette question par rapport à laquelle on prend implicitement position. Ainsi ceux qui ne présentent pas ce problème comme étant le centre de leurs préoccupations perçoivent eux-mêmes (ils sont deux) leur réponse comme relevant de la provocation.

D'une manière générale, le plan du questionnaire a été suivi de très près. Les questions sont le plus souvent reprises dans le détail de leur formulation. C'est très frappant, surtout pour les questions 4 et 5 (cf. infra). Souvent, les exemples donnés dans ces questions ont été directement utilisés :

« (question 4). En ce qui concerne la visite à Chartres, en effet, j'y suis allé, mais je n'y ai rien trouvé. Quant à l'étiquette de boîte de camembert, je n'en mange pas... »

La longueur des réponses est variable. Elle est en moyenne de deux ou trois pages. Plusieurs réponses vont jusqu'à sept pages. Quelques autres sont très succinctes et tiennent entre les lignes de la feuille de questionnaire qui nous a été retournée : « pas vraiment », « assez minime »... La place accordée à chacune des questions est à peu près équivalente, un peu moindre pour la question 3, les questions 1, 5 et 7 se partageant les réponses les plus longues.

Les questions ne sont en général pas commentées par nos interlocuteurs. On relève seulement quelques remarques brèves : « question trop personnelle » (questions 3 et 5), « la deuxième moitié de votre question est moins claire » (question 7). Dans un cas, la question 3 est retournée : « Plutôt que de parler de ce que je n'aime pas dans le Moyen Age, je préfère parler de ce que j'aime... » D. Alexandre Bidon. Le commentaire le plus précis est celui de Paul Zumthor :

« De vos sept questions, la plus importante dans cette perspective (celle de l'implication personnelle du chercheur dans son travail) est

évidemment la dernière. La réponse que l'on y donne implique en fait les six précédentes. Personne, me semble-t-il, ne peut, sans se disqualifier comme chercheur, y rester indifférent. »

Les réponses sous forme de lettres (elles sont au nombre de neuf), en abandonnant la structure du questionnaire lui font perdre son aspect anecdotique et le synthétise en général en une question globale : « Quel est mon lien personnel avec le Moyen Age et avec ce sur quoi je travaille en particulier ? »

Dix réponses, d'autre part, sont introduites par une lettre séparée de leur contenu. Lettres de politesse et d'encouragements qui mettent parfois l'accent sur notre curiosité, s'excusent du temps que leur auteur a mis à répondre, de la rapidité, quelquefois du narcissisme de cette réponse dont on dit qu'elle a au moins le mérite d'être sincère. Ces lettres nous donnent quelques définitions et commentaires du questionnaire que, pour continuer dans le narcissisme, nous pouvons évoquer ici :

« Votre idée de faire cette enquête me semble excellente : utile et peut-être nécessaire ». « Même après avoir subi cet examen de conscience professionnel, je n'y vois pas trop clair... » « Vous nous conviez là à abandonner les défroques dont nous habillons nos passions, et ce n'est pas chose facile. La fraîcheur d'âme n'est pas ce qui caractérise l'universitaire français, habitué à situer ses entreprises dans un système du monde. Que n'avez-vous affaire à ce type de professeur anglo-saxon qui avoue ingénument que telle direction de recherche lui a été inspirée par une promenade dans la campagne ».

Il se dégage de ces lettres le fantôme d'une sorte de réponse idéale, celle que l'on aurait faite si l'on avait eu le temps de répondre plus longuement et, qu'à défaut de temps, l'on a remplacé par « une petite contribution », faite « par une sorte d'acquit de conscience » et « puisque vous voulez "absolument" savoir ce que pensent vos lecteurs », de « brèves considérations » « au fil de la plume... » qui ont du moins, nous dit-on encore, le mérite de la spontanéité. Chacun sait, derrière ces excuses que cette réponse ne saurait, quel que soit le temps qu'on y passe, être formulée, que tout cela n'est que construction à partir d'éléments sélectionnés qui, dans d'autres circonstances pourraient être sensiblement différents. Personne (et l'on comprend que l'intérêt porté à ce questionnaire n'aille pas jusque là) ne s'est amusé à nous envoyer plusieurs réponses à chaque question. Pourtant, l'un de nos interlocuteurs nous dit :

« C'est un problème difficile (de s'interroger sur la part de soi-même que l'on met dans la recherche) et plus encore qu'il n'y paraît, car la solution se dérobe sans cesse. Il me semble qu'elle excède

toujours ce qu'on est capable d'en dire... Personnellement, je crois pouvoir répondre de plusieurs façons, sans que je sois — en toute honnêteté — capable de décider laquelle tient le plus de vérité... »

Moyen Age et moyenne d'âge

Finalement — et tout le monde sans doute en sera soulagé — il ne se dégage pas de cette enquête de portrait type du médiéviste lecteur de *Médiévales*. Les convergences, non pas de points de vue mais d'attitude, face aux questions posées se remarquent davantage au niveau des générations qu'à celui des disciplines. Si l'on devait classer les réponses en groupes, la distinction la plus pertinente se ferait entre ancienne et nouvelle génération d'enseignants du supérieur, étudiants et amateurs. Ceci, non pas tant, comme nous l'avons déjà dit, pour le contenu des réponses que pour leur ton. On peut, de ce point de vue, faire un certain nombre de remarques générales et qui ne surprendront sans doute pas (tout en précisant qu'il existe, bien sûr, dans chaque catégorie, des exceptions) : ce sont en général les enseignants les plus âgés qui dénigrent le monde d'aujourd'hui au profit du Moyen Age. On distingue assez clairement, dans le groupe des moins de trente ans un ton plus léger, plus porté à la plaisanterie et à parler du Moyen Age comme « fiction ». C'est dans cette même catégorie que l'on rencontre le moins de gens parlant avec admiration de leurs professeurs. Sans doute le recul leur manque-t-il... Le groupe des enseignants jeunes a tendance à parler davantage de sa recherche que de lui-même ; il constitue la catégorie la moins homogène. On y remarque tout de même une volonté de parler du Moyen Age de façon nouvelle et moderne à l'égard de laquelle les enseignants plus âgés se montrent méfiants :

« Je suis défiant (peut-être par incompétence et ignorance) vis-à-vis des études trop systématiques ou abstraites, des applications trop mécaniques de "grilles" modernes aux textes médiévaux, surtout lorsqu'elles sont une fin en elles-mêmes et non d'abord au service du texte ».

Cette remarque se double du fait que les enseignants les plus âgés parlent plus volontiers de la beauté des œuvres qu'ils aiment et énumèrent laissant aux plus jeunes le soin de parler problématique et théorie (ceci peut-être surtout au niveau des littéraires et des linguistes). La dernière catégorie est celle des amateurs, de ceux dont la profession est sans rapport avec le Moyen Age et qui s'intéressent à celui-ci pendant leur temps de loisir. La forme de leurs réponses se caractérise par la modestie qui les fait renoncer quelquefois à certaines questions et par le rappel à répétition (dans une lettre d'accompagnement mais aussi — et parfois à plusieurs reprises — dans le texte de leur réponse) de leur situation d' « amateurs ». Ajoutons enfin qu'à notre

grand regret nous n'avons reçu aucune lettre d'insultes (sans doute les gens qui pensaient du mal du questionnaire n'ont-ils pas pris la peine de nous répondre ; il n'est pas trop tard) ni aucune réponse canular.

« L'historien peut-il tenir de tels propos ?... »

Il nous faut encore évoquer le « commentaire sur la réponse, dans la réponse » dont nous gratifient à peu près la moitié de nos interlocuteurs, ceci sous forme de parenthèses, de petites phrases exclamatives :

« Le choix de me spécialiser en art médiéval... est dû à l'influence de certains professeurs, spécialistes et milieux (ceci pour dire que le milieu des médiévistes est super !) »
supposant parfois les réactions du lecteur :

« J'ai horreur — l'historien peut-il tenir de tels propos ? — de la période 1661-1789 » « j'ai une aversion profonde (et scandaleuse ?) pour l'histoire du droit et des institutions... » ou encore interpellent directement le questionnaire : « S'il me faut toutefois, pour jouer le jeu, choisir à coup sûr une de ses périodes... » « veuillez excuser le bavardage théorique » « (à propos de la question 6) C'est le revers de la question 2 ».

Si la plupart des réponses font savoir qu'elles n'impliquent que celui qui parle : « je pense que pour moi... » « en ce qui me concerne » quelques-unes d'entre elles, pourtant, émanant d'enseignants, se présentent ouvertement, ou parfois de façon déguisée, comme ayant valeur générale, comme une éthique du médiéviste ou encore comme une diatribe contre le monde moderne ou un certain « type » de médiéviste. En voici quelques témoignages : « Le médiéviste n'a pas à être dans le vent, ni à fréquenter les conférences de Beaubourg. Son rôle véritable est de maintenir... » « (je déplore) la conception que se font de l'histoire un nombre croissant d'historiens, et souvent jeunes, qui dans le sillage d'une « nouvelle histoire » qui ne l'est guère, vont jusqu'à oublier l'homme... » « Je crois qu'il est bon d'avoir des préoccupations à la fois verticales et horizontales... je crois nécessaire et agréable de fréquenter des institutions différentes »...

Nous vous laissons, maintenant, découvrir les réponses qui ont été faites à chacune de nos questions. Nous remercions chaleureusement les trente-cinq médiévistes qui ont pris la peine de nous répondre. C'est avec joie, bien sûr, que nous publierons dans un prochain numéro de *Médiévales* les commentaires que vous souhaiterez nous faire sur cette enquête, qui sait, peut-être les réponses des 265 retardataires...

QUESTION 1

Après avoir succinctement présenté vos thèmes de recherches, pourriez-vous exposer, au-delà même de leur intérêt scientifique, les motifs personnels pour lesquels ils vous retiennent ?

a) Cette question est la seule à laquelle tout le monde ait répondu, du moins dans sa première partie. Présenter ses thèmes de recherches n'effraie ni ne déroute personne. En revanche, le concept « thème de recherches » est fortement élastique : pour deux chercheurs dont les préoccupations et les enquêtes sont fort voisines, les réponses peuvent être aussi éloignées que « la littérature médiévale » d'une part, et « la branche VIII du *Roman de Renart* » de l'autre. Dans bien des cas, en effet, il semble que les thèmes de recherches ne peuvent être que ceux en cours — thèse, livre, article même — et de ce fait ils sont énoncés de manière relativement réductrice.

Pour savoir qui est qui, qui fait quoi et pour établir quelques statistiques, il nous a donc fallu parfois extrapoler et enquêter au-delà des questionnaires et de ce qu'ils nous appprennent. Etudiants et jeunes chercheurs, notamment, préfèrent dire avec précision ce sur quoi ils travaillent actuellement, plutôt que de se présenter comme archéologues, linguistes ou historiens de tel ou tel domaine. Timidité certes. Mais aussi souci vivificateur de faire tomber les barrières entre les disciplines et, parfois, de donner la priorité à la problématique sur les documents. La différence est ici nette entre les générations : les plus âgés se dotent volontiers d'étiquettes ; les plus jeunes les refusent.

A ce jeu des étiquettes, spontanément revendiquées ou bien attribuées d'office, les « littéraires », au sens large, sont majoritaires. Plus de la moitié (20) des personnes ayant répondu à notre questionnaire peuvent en effet être considérées comme telles, qu'il s'agisse de linguistes, de philologues ou d'historiens de la littérature proprement dite. Viennent ensuite les historiens des structures sociales, ceux des mentalités et de la sensibilité, ceux de la vie religieuse ; puis les historiens d'art et les spécialistes de l'image. Les archéologues ferment la marche. Toutefois, le développement de l'anthropoloie historique enlève souvent à ces découpages toute pertinence, notamment pour les recherches qui sont le fait des plus jeunes. L'archéologue s'affirme, à

juste titre, « historien de la civilisation matérielle » et le philologue « historien des phénomènes littéraires ou linguistiques ».

b) La seconde partie de cette première question a souvent été escamotée, soit qu'on l'ait purement et simplement sautée, soit qu'on se soit contenté d'un laconique « c'est ça qui me plaît et que j'aime » (R. H. Bloch) ou d'un énigmatique « le Moyen Age était un âge raisonnable qui ne cherchait pas à tout compliquer par la raison (H. Niedzielski). Les réponses aux questions 4 et 6 et, surtout, à la question 7 compensent heureusement cette lacune. On est toujours plus bavard, moins méfiant ou moins susceptible à la fin d'un questionnaire qu'en son début.

Plusieurs personnes ont avoué être incapables de dire exactement pourquoi elles avaient été attirées par tel ou tel thème de recherches :

> « On ne sait jamais bien la raison d'être de ce qui nous occupe... Ou bien on aime ce que l'on fait, et on voit mal qu'on aille écrire des pages sur les raisons pour lesquelles on le fait, alors que le plaisir suffit... Ou bien on n'est pas satisfait de ce que l'on fait, et alors cela vaut la peine de se chercher des justifications pour continuer. Mais ce sont des justifications et non des raisons. Et de plus c'est bien triste » (J. Baschet).

Ou encore : « Des motifs réels de mon attachement aux lettres médiévales, au-delà des avatars d'une formation universitaire, je ne sais ou ne puis rien dire » (J.-C. Huchet). D'autres ont fait dès cette première question appel à leurs souvenirs d'enfance (voir question 4), ou bien ont mis en avant l'influence d'un maître (cas fréquent à l'étranger, plus rare en France), d'un grand historien, voire d'un seul livre (*L'automne du Moyen Age* de J. Huizinga est plusieurs fois cité). L'attrait pour l'inconnu, l'exotique, le féerique, l'imaginaire est une dizaine de fois présenté comme un motif catalysateur, à l'époque où l'on était encore sur la ligne de départ. Il en sera longuement parlé à propos des questions suivantes. Signalons toutefois ici que le mot *imaginaire,* qu'il soit adjectif ou substantif, est probablement au long des sept questions celui qui revient le plus fréquemment, et à tout propos, sous la plume de nos interlocuteurs. On rêve encore aujourd'hui la façon dont on a rêvé ou dont on voudrait avoir rêvé le Moyen Age lorsque l'on était plus jeune, il y a dix ans, vingt ans, cinquante ans.

Il en va de même du plaisir et du jeu qui peuvent expliquer, ou en tout cas justifier, tel ou tel type de recherches : on y fait ici une timide allusion (ainsi A. Boureau : « j'y trouve en effet... l'exaltation ludique de l'enquête où jouent alternativement la découverte et l'attente... et le plaisir d'engendrer, d'animer ce qui semblait comme mort, oublié, dépourvu de sens... »), mais on préfère reprendre et développer de tels motifs dans la réponse à la question 7. Ici, ils ne semblent guère avouables.

Quant aux motivations plus intellectuelles, elles sont souvent présentées de manière très banale, au moyen de mots et de formules galvaudées : « j'ai souhaité faire parler le passé » ; « j'ai été attiré par la nouveauté de ces problèmes » ; « j'ai cherché à atteindre la pensée profonde et les sentiments vrais des hommes du Moyen Age ». Il faut donc chercher plus loin les véritables motivations spéculatives ayant suscité telle ou telle pratique ou telle ou telle recherche.

Plusieurs chercheurs, enfin, ont reconnu qu'ils n'étaient pas personnellement à l'origine de leur spécialité actuelle, mais que la paternité en revenait à des professeurs ou à des collègues, à une institution, à une équipe dont ils ont fait partie, au hasard, à Dieu même...

QUESTION 2

Dans la même optique, pourriez-vous parler de votre attachement au Moyen Age dans son ensemble, ou à l'une des périodes particulières du Moyen Age ?

Cette deuxième question est celle qui a suscité les réponses les plus courtes. Probablement était-elle maladroitement posée. Notre « dans la même optique », notamment, n'a pas été compris, et beaucoup de nos interlocuteurs se sont contentés d'énumérer les siècles ou les groupes de siècles qu'ils aimaient sans vraiment nous dire pourquoi. En outre, six personnes n'ont pas répondu à la question, et six autres ont répondu qu'elles n'avaient pas de période de prédilection. Parmi ces dernières, deux seulement ont justifié cet attachement d'ensemble par une explication d'ordre intellectuel et non pas par une vague affection, molle ou marécageuse. Ainsi Alain Boureau :

> « J'aime le Moyen Age dans son ensemble ; mon type de recherche me promène d'un bout à l'autre de la période, et cette mobilité déjoue la lassitude ou l'accoutumance... Le Moyen Age, globalement, m'attire en ce qu'il mêle, plus que toute autre période, l'étrangeté et la familiarité, la clôture (des temps et des documents) et l'ouverture (les indéfinis réseaux à parcourir). Au plus près de l'espace et de la culture, il offre la plus grande distance de variation et autorise un regard anthropologique et totalisant. »

Quelques autres signalent, timidement, leur intérêt pour la longue durée, en général de l'Antiquité tardive au XVIIe siècle, mais sans guère fournir de détails. Par là même nous a heureusement été épargné le traditionnel et désormais peu supportable discours sur les limites du Moyen Age, sur les découpages prétendûment artificiels des manuels scolaires et universitaires, et sur la façon dont l'historien n'aurait pas le droit d'enfermer une époque entre deux dates. Ce type de préoccupation ne semble plus guère intéresser personne.

Parmi ceux qui ont reconnu un amour particulier pour telle ou telle période, presque tous ont tenu à souligner « néanmoins » leur attachement au Moyen Age dans sa globalité. On sent là comme une gêne, ou une petite honte, ou même une certaine peur vis-à-vis du discours historique dominant, qui depuis déjà un certain temps condamne tout sectarisme chronologique étroit. Au reste, nous le verrons, nos médié-

vistes ont parfois peur ; peur d'être mal compris, peur d'être à côté des modes du moment, peur de ne pas savoir ou de ne pas avoir su « accrocher le bon wagon ». Certes ils ne l'avouent pas, bien au contraire, mais la manière dont ils répondent à nos questions — qu'il s'agisse d'une confession attendrie, d'une prise de position trop nuancée ou d'une violente provocation — traduit finalement cette même crainte d'être « à côté de la plaque », cette même peur de ne pas répondre ce qu'il « faut répondre aujourd'hui ». Et que dire de tous ceux (plus de 200) qui ne nous ont pas retourné leur questionnaire...

Nous n'avons relevé qu'un seul cas de haine chronologique déclarée. Mais ici encore le propos est peut-être trop sainement corrosif pour avoir une réelle portée :

> « J'éprouve de la répulsion à l'égard du Haut Moyen Age, et particulièrement des temps carolingiens. Pour des raisons que je crois bonnes : l'extase où Charlemagne plonge les maniaques de la "Renaissance" (?) carolingienne, ou nos collègues allemands, m'irrite plus qu'elle ne me fait rire, car du fait qu'elle me semble totalement injustifiée en comparaison de ce qui s'est passé ensuite, je m'impatiente de lire ou d'entendre des appréciations hyperboliques, historiquement inexactes » (R. Fossier).

Les médiévistes aiment tous la période sur laquelle ils travaillent. Ici, pas d'aigreur, peu de regret, et malheureusement aussi peu d'appétit déclaré pour voir vraiment ce qui se passe ailleurs, très en amont ou très en aval. Un seul universitaire avoue un léger décalage entre la période qu'il étudie et la période qui le fascine :

> « Le hasard a voulu que mes travaux portent sur le XIVe siècle, mieux pourvu en documents sur la culture matérielle et plus riches en sites désertés, accessibles à l'archéologue. Mais je ne suis pas loin de le regretter. Le vrai Moyen Age, si je puis m'exprimer ainsi, ce sont les XIe-XIIe siècles, où tout se met en place, où se dessinent les grands traits de cette civilisation rurale qui me fascine... » (J.-M. Pesez).

Pour tous les autres il y a concordance. Cette concordance est-elle une forme de résignation qui s'est progressivement établie au fil des années d'études et des hasards de la carrière ou de la recherche ? Ou bien traduit-elle une pleine réussite pour avoir su et pu mettre en accord la période pratiquée et la période rêvée ? Nous ne le saurons jamais, ou du moins pas cette fois-ci car nos médiévistes sont avares de précisions et d'explications sur ce problème, comme si en ce domaine tout allait de soi.

Au tableau d'honneur des périodes préférées, le Moyen Age central, et particulièrement les XIIe et XIIIe siècles, arrive en tête. C'est le « vrai Moyen Age » ; « quand je dis Moyen Age, je pense essentiellement aux XIIe et XIIIe siècles ». C'est aussi « l'âge d'or de la littérature médié-

vale », l'époque « que je sens le mieux », celle « où je suis chez moi » et qui marque « le début de notre mentalité moderne ».

Vient ensuite le bas Moyen Age, avec une mention particulière pour le xv[e] siècle qui attire tout spécialement les jeunes chercheurs et les étudiants. Ils en retiennent surtout les mutations et les innovations et plusieurs sont tentés de faire des rapprochements avec notre xx[e] siècle. Inversement, le haut Moyen Age ne fait plus recette. Deux réponses seulement sur 35 le citent comme période de prédilection. L'une émane d'un universitaire de 69 ans, l'autre d'un jeune professeur de 30 ans. Cette différence d'âge réconfortante ne ferme pas complètement la porte sur ces siècles aujourd'hui délaissés.

Enfin signalons que plusieurs chercheurs et étudiants ont préféré ici dire ou redire leur attachement à un objet (le livre, l'image, la campagne) plutôt qu'à une époque déterminée.

QUESTION 3

Pouriez-vous aussi parler de ce que vous n'aimez pas dans le Moyen Age (période, pays, type de document, de problématique, de pratique...) ?

Faire avouer aux médiévistes ce qu'ils n'aiment pas dans le Moyen Age ou dans la médiévistique s'est révélé moins facile qu'on aurait pu le croire de prime abord. Ordinairement tout discours se fait prolixe lorsqu'il s'agit de disserter sur ce que l'on rejette ou que l'on condamne, sur ce qui nous est désagréable, importun, voire étranger. Cela n'a pas été le cas ici. Les réponses ont été courtes et parfois très évasives. Pudeur ? timidité ? lâcheté ? Question qui a fait peur ? Ou, plus simplement, question à laquelle nos médiévistes n'avaient jamais pensé ?

Six d'entre eux ont occulté ou contourné le problème, soit en passant directement du point 2 au point 4, soit en noyant l'ensemble des trois premières questions dans une réponse globale, vantant les mérites de ce qu'ils aimaient et passant sous silence complet ce qu'ils n'aimaient pas. Faut-il pour autant en conclure que ce qu'ils n'aiment pas c'est ce dont ils ne parlent pas ? Un septième, professeur à l'université de Berkeley, semble avoir été proprement effrayé par notre audacieuse indiscrétion et répond : « Question trop personnelle dans le contexte de nos institutions actuelles ». Ce dernier membre de phrase ne manque pas de laisser rêveur sur la façon dont est parfois vécu le milieu universitaire américain.

Quatre autres lecteurs, bon public mais dont l'enthousiasme est cependant quelque peu suspect, ont répondu qu'ils aimaient tout : « j'aime tout » proclame joyeusement et simplement H. Niedzielski (les médiévistes — cette enquête l'a montré — ont souvent des joies simples), et « d'un amour qui ne se divise pas » ajoute P.-T. Cornède. « Tout est bon, il n'y a rien à jeter » écrit de son côté J.-P. Hible. Affirmation très rafraîchissante lorsque l'on sait que le Moyen Age a longtemps été la poubelle des historiens ; mais affirmation qui aujourd'hui est néanmoins peut-être un peu trop hygiénique. De même cette profession de foi d'Anne Labia : « j'ai toujours eu horreur de l'histoire mais j'aime le Moyen Age parce qu'il est admirable ».

Parmi ceux qui ont osé confesser leurs antipathies, il y a les timides, majoritaires, qui pour ce faire ont banalement recours à la géographie et à la chronologie (je n'aime pas telle région, je déteste

telle époque) ; les semi-timides, qui ont reconnu ne pas aimer telle ou telle discipline ; et les téméraires (les provocateurs ?) qui ont avoué une aversion pour tel type de problématique ou pour telle manière actuelle d'envisager ou d'écrire l'histoire. Ces derniers sont évidemment les moins nombreux. Mais il s'en trouve tout de même six pour oser condamner la « nouvelle histoire », ses méthodes, ses préoccupations, son « sectarisme étroit » et son « jargon ridicule ». Par les temps qui courent (mais pour combien de temps encore ?), condamner la nouvelle histoire traduit peut-être un certain courage, ou du moins une certaine inconscience. A moins qu'il ne s'agisse que d'une forme de dandysme (la recherche a toujours eu ses snobs) ; ou bien, plus cyniquement, d'une stratégie pour se préparer déjà au discours suivant et devancer la mode. Les balanciers de l'historiographie ne sont pas immobiles, et leurs retours rapides ignorent la longue durée.

Pour des raisons tout à fait autres, Robert Fossier est le plus virulent : il conteste l'appellation de « nouvelle histoire » (« une nouvelle histoire qui ne l'est guère »), lui reproche « d'oublier l'homme », d'abandonner l'histoire et de glisser vers « une sorte de sociologisme anthropologique sans aspérités, sans douleurs, donc particulièrement aseptique, c'est-à-dire faux et endormeur ». Et il conclut : « attitude typiquement conservatrice, pour ne pas dire réactionnaire ». Quatre autres chercheurs disent leur aversion pour l'abstrait, pour « l'abstraction, qu'elle soit le fait de l'homme médiéval dans les débuts de la scholastique, dans les excès de la symbolique ou de la poétique, ou qu'elle soit le fait du médiéviste quand il réduit la vie à des schémas économiques, quand il enferme l'art médiéval dans un système d'influences, quand il limite l'archéologie à des typologies stériles » (J.-M. Pesez). Les « grandes généralisations » et les « grandes synthèses » suscitent également leur colère parce qu'elles « semblent participer de la même démarche réductrice ». Cette méfiance vis-à-vis de l'abstraction est, il faut le noter mais non s'en étonner, le fait de quatre archéologues. Tous disent, hurlent même, leur passion pour le concret : « je veux pouvoir parler du pain en ayant en tête l'image du pain, sa forme, sa taille, le plaisir qu'on prenait à le consommer... » écrit joliment (trop joliment ?) D.-A. Bidon.

A l'opposé, M. Pastoureau, « bien que chartiste » (?), proclame qu'il est « de ceux qui donnent priorité à la problématique sur la documentation » et qu'il lui semblerait « aberrant de prendre un ensemble de documents et, sans horizons problématiques ni idées préconçues, de voir ce qu'ils peuvent nous apprendre ». Mais est-il vraiment sincère en écrivant cela ?

Autre façon contestée d'écrire l'histoire, celle qui n'est pas « sérieuse », qui est « trop romantique ou trop romancée » (S. Moscadelli), celle qui simplifie et qui nous montre le Moyen Age « comme un bloc monolithique » (F. Rappenne) ou celle qui en donne une

« vision rose et mièvre, comme le fait par exemple la romancière Jeanne Bourin » (M. Miguet). Curieusement ce plaidoyer pour une histoire scientifique est surtout le fait de lecteurs de *Médiévales* dont la profession n'a aucun rapport avec le Moyen Age ni avec la recherche historique. L'un de ces lecteurs, gérant d'un garage « exploitant une pompe à essence à la sortie de Montluçon », exige une « histoire la plus rigoureuse possible, n'avançant rien qu'elle ne puisse prouver scientifiquement » ; il souhaite « le recours aux moyens technologiques les plus modernes pour exploiter la documentation que nous ont transmise les siècles passés ».

Parmi les disciplines, la grande victime de notre redoutable question 3 c'est l'histoire du droit, parfois plus archaïquement qualifiée d' « histoire du droit et des institutions ». La majoirté des personnes ayant répondu au questionnaire étant des « littéraires », il ne faut probablement pas s'étonner d'un tel rejet. Mais certains historiens des structures sociales ou des mentalités condamnent également l'histoire du droit : « telle qu'elle est pratiquée le plus souvent, elle me semble purement théorique et normative, sectaire, desséchée, totalement coupée des réalités vécues, de la sensibilité et de l'imaginaire ». En ce sens, les réponses au questionnaire reflètent parfaitement sur ce point l'opinion actuelle de la plupart des médiévistes. L'histoire économique — est-ce vraiment plus surprenant ? — n'est guère mieux traitée que l'histoire du droit. Trop éloignée de leurs préoccupations pour les uns, trop « démodée » pour les autres. Ici aussi le retour de balancier paraît avoir été brutal, même si l'on est souvent gêné de ne pas apprécier une discipline naguère portée aux nues : « l'histoire économique, dont je sais l'importance et l'utilité, me semble anesthésier complètement le rapport affectif, voire esthétique, que le chercheur peut et doit avoir avec sa recherche » (M. Pastoureau). L'histoire événementielle reste elle aussi une mal aimée, mais plus discrètement et probablement plus pour longtemps. Pour une condamnation véritable, notre questionnaire vient quinze ans trop tard ; pour une réhabilitation complète, il vient cinq ans trop tôt.

Géographiquement on ne relève qu'un seul cas de nationalisme : « je préfère avant tout travailler en France et sur la France » (affirmation pour le moins étonnante sous la plume de quelqu'un qui se dit médiéviste). L'Europe occidentale — signe des temps ? — est en revanche célébrée et aimée comme un tout. Avec toutefois une petite réserve pour la péninsule ibérique (« est-ce vraiment l'Europe ? » se demande un universitaire belge). Mais la vraie victime géographique est l'Orient. L'Orient qui a tant et tant fasciné les populations médiévales, ne semble plus exercer de séduction sur nos médiévistes. Byzance, notamment, est qualifiée de « civilisation a-médiévale » (?) et ne suscite aucune sympathie. Il semble bien qu'en ce domaine on n'aime pas ce qu'on ne connaît pas. Ce qui, à la réflexion, est quelque peu inquiétant. A moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un problème de sensibilité. Plusieurs

chercheurs ont ainsi reconnu « mieux sentir » telle zone géographique que telle autre, ou telle période que telle autre. A ce palmarès du flair, les vainqueurs sont l'Europe du Nord-Ouest et le Moyen Age central (voir la question 2 pour les problèmes de prédilections chronologiques).

Autres victimes de marque de notre questionnaire, mais assassinées par les seuls littéraires : les chansons de geste et leur « grandiloquence stéréotypée » qui se situe fort loin de notre sensibilité d'aujourd'hui. Un lecteur, qui demande à garder l'anonymat, tempère toutefois les mots très durs qu'il a tenus contre les chansons de geste en précisant : « il est vrai que je n'ai jamais pu prendre au sérieux l'opéra, auquel je préfère l'opéra-bouffe... » (?). A la chanson de geste tout le monde préfère le roman, spécialement le roman arthurien. Ici, encore et toujours, le Moyen Age, le vrai Moyen Age, c'est Arthur et non pas Charlemagne. Ce dont il faut probablement se réjouir.

Enfin, pour en terminer avec cette troisième question, signalons le cas de trois lecteurs qui n'hésitent pas à juger le passé et à reprocher au Moyen Age sa « cruauté » et ses « pratiques sanguinaires ». Les croisades sont directement accusées : « car sous le prétexte, honorable certes, d'aller convertir des infidèles, on tuait sans pitié des innocents ». L'humanisme universitaire serait-il indélébile ? On semble en tout cas encore écrire l'histoire avec de bons sentiments.

QUESTION 4

A côté des thèmes généraux, il se peut qu'une attirance plus ponctuelle et moins rationnelle vous ait orienté vers le Moyen Age (souvenir d'enfance, séduction d'une visite à Chartres ou d'une étiquette de boîte de camembert...) Pourriez-vous en parler ?

Une invitation à la fraîcheur

La question 4 engageait les médiévistes à peser l'influence de l'anecdotique ou de l'obscur dans leur orientation vers le Moyen Age. Plus que les autres, elle invitait à « dépouiller les défroques dont nous habillons nos passions » (J.-M. Pesez). Il lui fut répondu, comme ses termes le suggéraient, sur le mode plaisant. C'est de bonne grâce que les chercheurs même confirmés ont déchaussé leurs pieds d'argile, reconnaissant avec réticence pour certains, avec bonheur pour beaucoup que c'étaient ceux-là mêmes qui leur avaient donné des ailes.

Les réponses données fournissent de l'attendu mais aussi des surprises. Le moine rondouillet des couvercles de boîtes de camembert n'a pas suscité de vocations fulgurantes. Pas de dangereux penchant, non plus, pour la Bénédictine...

Trois médiévistes seulement sur trente-cinq ne répondent pas à cette question. Ne surinterprétons pas leur silence. Il y a aussi parmi les chercheurs des gens distraits ou convaincus que l'essentiel est ailleurs. Si la plupart (17) répondent directement à la question pour en reconnaître (15) ou en rejeter (2) la pertinence pour eux-mêmes, les autres font précéder leur réponse d'un commentaire, plus ou moins explicite, de la question. Certains abondent dans son sens :

> « Dans l'affirmation de nos choix, il y a plus de hasard que de nécessité. J'ai aimé entendre tel médiéviste célèbre reconnaître qu'à l'origine de sa vocation, l'histoire des batailles a joué un plus grand rôle que l'histoire économique et sociale ou celle des idées. Cela commence avec Walter Scott, pas avec Marc Bloch » (J.-M. Pesez).

D'autres relèvent plaisamment la lourdeur de nos suggestions, niant farouchement s'être jamais abîmés « dans la contemplation d'une boîte de camembert). (G. Zink). Une réponse met le doigt sur ce que supposent d'identification à l'objet de recherche la question 4 et peut-être l'ensemble du questionnaire :

« Je ne dirais pas, comme Brassens, que je suis né avec cinq siècles de retard. Tout simplement, la période du moyen français — en particulier la fin du XV[e] siècle — m'a fourni la matière de deux livres » (M. Wilmet).

Un autre groupe, formé de sept réponses, est visiblement réservé. Leurs auteurs mentionnent une anecdote, un fait mais n'y voient sûrement pas une motivation profonde. Leurs réponses commencent par : « Il est certain que, je dois peut-être signaler que... » s'excusant presque de l'imperfection de leur alibi : « J'ai eu une attitude un peu romantique vis-à-vis du Moyen Age... » Leur prudence incite à faire la part du caractère péremptoire de la question pour l'analyse des questionnaires.

A l'opposé, certains surenchérissent avec enthousiasme. Ce sont principalement ceux qui ont surtout retenu la mention « souvenir d'enfance » et qui, à cette occasion, se dessinent un destin, ébauchent une biographie, un parcours imaginaire charpenté par le médiéval.

« Mon attirance pour le Moyen Age remonte en effet fort loin, à des lectures tout à fait fortuites » (M. Frachette), « De nombreux souvenirs me reviennent en ce domaine... » (P.-T. Cornède), « Quant aux motivations qui m'ont attaché — et m'attachent toujours — au Moyen Age, il y aurait toute une histoire, toute une biographie sous un angle particulier, à vous raconter » (H.U. Gumbrecht).

Ces réponses retiennent par leur fraîcheur mais elles ne sont pas majoritaires. Quand les médiévistes se souviennent de leur première rencontre avec le Moyen Age, c'est de leurs maîtres qu'ils parlent en premier.

« Ces nouveaux Abélard » (J.-Ch. Huchet)

Ce sont les professeurs de lycée ou d'université qui ont su communiquer leur intérêt pour les textes, la langue ou l'histoire du Moyen Age. Treize de nos réponses voient dans l'enseignement le point de départ de leur vocation. Quand le cadre fut le collège ou le lycée, seuls le contenu, sa nouveauté emportent l'adhésion. *La chanson de Roland* est la plus fréquemment citée. Ses héros suivis de bien près par le personnage de Jeanne d'Arc, entraînent la « fascination », le « rêve sur la société médiévale ». Pour J.-C. Payen, la découverte de la littérature médiévale alimente un talent de pasticheur, une activité créatrice : « ...en troisième, j'avais alors entrepris d'écrire une chanson de geste. »

Quand la découverte a lieu au moment de la spécialisation, en faculté, paradoxalement le contenu de l'enseignement a un rôle moins décisif que les qualités de l'enseignant, son prestige scientifique, son pouvoir de séduction. En effet, la matière elle-même peut rebuter, ternie par son appartenance au cursus universitaire. Le spectre de l'épreuve

obligatoire des concours de recrutement « banalise toute rencontre, évite toute sidération » (J.-C. Huchet). Mais « la façon méthodique et sympathique dont le professeur Geschiere (Amsterdam) nous présentait langue et littérature de l'époque a fait naître en moi le désir d'en savoir davantage » (R. Stuip), « l'influence positive ou négative de certains professeurs, spécialistes ou milieux » (B. Buettner), le talent d'un Gustave Cohen, Etienne Gilson, Jacques Le Goff font entrer les étudiants dans le Moyen Age, pris au jeu de « l'identification » et de l'admiration.

Parfois, la rencontre fut préparée, l'enseignant confirme et consolide : « Ce fut la conjonction de deux événements, un certificat d'ancien-français et la visite-découverte de châteaux forts... » (J.-P. Hible). Il éclaire d'un jour neuf des lectures enfantines, donne une caution scientifique à une fascination ancienne. Après

> « une approche complètement irrationnelle et romantique du Moyen Age, provoquée par des lectures d'enfance, (...) découverte tardive, au séminaire de Jacques Le Goff d'abord, à Vincennes ensuite, de l'extraordinaire et passionnante complexité de la période. La réalité dépassait la fiction » (M. Miguet).

Au-delà des qualités intellectuelles et de l'enthousiasme pédagogique des maîtres, les motifs de l'orientation vers le Moyen Age peuvent se révéler plus subtils. La séduction peut émaner du « discours de l'enseignant », « du grain d'une voix, disait Roland Barthes ». A côté des raisons intellectuelles — et la question 4 est bien une question de l'à côté — le Moyen Age, tel qu'on l'enseigne à l'Université, peut être le bénéficiaire inattendu d'un discours séducteur.

Portrait du médiéviste en explorateur

Pour ceux qui ont rencontré le Moyen Age sur le mode de l'irrationnel et du coup de foudre soudain, les termes qui décrivent leur découverte sont révélateurs d'une certaine coonception du Moyen Age. Personne, en effet, n'oserait plus affirmer que la période médiévale est un monde ténébreux mais l'obscurité dont on l'a souvent taxée se revalorise en mystère : « Attirance aussi pour le mystère de la métamorphose des langues » (G. Zink). Les âges noirs se renversent en terres vierges à explorer. Le préjugé a changé de signe. Mais c'est lui que l'on rencontre et que l'on souligne : « C'est surtout le côté méconnu de cette période, habituellement considérée comme obscure, dans le monde de la pensée, analyse dans laquelle j'ai pénétré grâce à l'exploration patiente de son art » (P. Varlet). Ou encore :

> « Le triage du temps fait qu'on a toujours l'impression de travailler à partir de la matière première. En plus, et c'est ceci qui compte le plus, on a si souvent l'impression de toucher à quelque chose pour la première fois » (R.-H. Bloch).

Ce n'est pas un « autre Moyen Age », vainqueur des idées préconçues mais le monde de l'Autre que l'on pressent et qui se dessine. « Révélation d'une littérature qui n'était ni cornélienne ni hugolienne et d'un autre français » (G. Zink). Si les métaphores qui accompagnent la description de la découverte de cet inconnu demeurent spatiales, les rêves enfantins d'exploration se sont rabattus sur l'échelle du temps. L'exaltation est la même : « J'eus l'impression exaltante de me trouver pour la première fois sur les rivages d'un Nouveau Monde » (P. Zumthor), et semblable la fierté : « Et puis, il est toujours séduisant de se sentir un petit explorateur de terres inconnues » (P. Buettner).

Ce Nouveau Monde est celui de la liberté. Celle du pionnier devant un matériau qu'on dirait rajeuni par le temps et l'oubli :

> « Je me suis rendu compte, à l'âge de 20 ans que je serais capable de bouger plus de matière, de franchir plus de seuils, de casser plus d'icônes dans le domaine médiéval qu'ailleurs. C'était au moment de l'éclatement de la nouvelle critique qui semblait avoir le monopole du 17ᵉ et du 19ᵉ siècles ; et le 20ᵉ était trop près » (R.-H. Bloch).

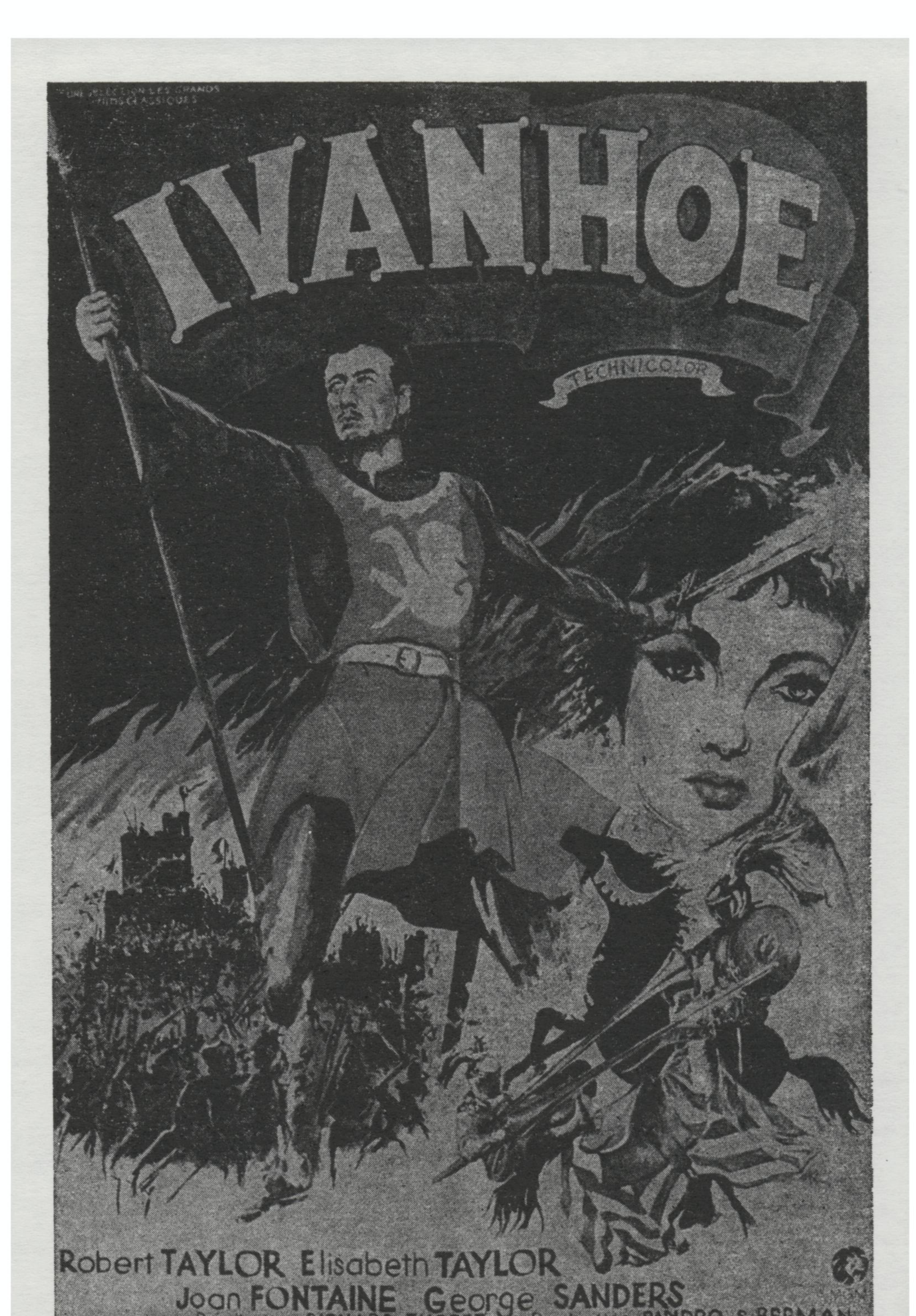
Que cherche l'explorateur (l'historien ?) sinon la source des fleuves et l'origine des choses ? Dans un mouvement que les réponses disent de « remontée », jouent curieusement les sentiments de servitude et de délivrance : « J'ai rencontré le Moyen Age par hasard, comme Jacques le Fataliste son maître, en remontant du XVIᵉ siècle où le hasard des sujets de thèse avait cru m'enfermer » (J. Chocheyras). Monde nouveau et fort ancien, qui délivre mais aussi protège : « Le goût de l'altérité, d'un autre monde, d'une "terra incognita" qui serait à la fois un refuge et un abri, un monde de l'enfance rêvé et idéalisé ».

Le Moyen Age, dans ses modes de découverte, a la forme des rêves de « Frontière » des médiévistes.

Le Moyen Age raconté aux enfants

A l'inverse d'autres médiévistes — et ils sont les plus nombreux — entretiennent une grande familiarité avec le Moyen Age. S'ils l'ont découvert un jour, c'est tout enfant, à travers des lectures ou des films qui ont inspiré leurs jeux et alimenté leur imagination. Pour eux, pas de distance, pas d'inconnu mystérieux mais une identification immédiate à tel ou tel héros. Le premier de ce hit-parade enfantin est incontestablement Ivanhoe (cité onze fois). On joue à être Ivanhoe :

> « L'attachement que je ressens pour cette période est né dans mon enfance — à l'âge où on lit Walter Scott, où l'on joue à être Ivanhoe — j'étais usuellement son écuyer, Ivanhoe étant ma meilleure amie de l'époque — j'avais 12 ans au plus » (D. Alexandre-Bidon).


IVANHOE
TECHNICOLOR
Robert TAYLOR Elisabeth TAYLOR
Joan FONTAINE George SANDERS
Réalisation RICHARD THORPE Production PANDRO S. BERMAN

On croit le rencontrer au coin d'un bois :

> « Mais ce qui m'a le plus frappé fut la lecture du début du roman, alors que l'orage et la nuit approchaient, et qu'il me semblait voir, au détour d'une allée cavalière, le prieur de Jorvaulx et le chevalier Brian de Bois-Guilbert, se diriger vers la demeure de Cedric le Saxon » (P.-T. Cornède).

Il est compagnon de jeux : « Mes deux frères imaginaires, dont je contais les aventures à qui voulait les entendre, Ivanhoe et Thierry (à cause de Thierry la Fronde) » (C. Lapostolle). Au succès du roman de Walter Scott contribue l'adaptation cinématographique de Richard Thorpe en 1954 :

> « Ce Moyen Age plus ou moins cinématographique était mon Far West. (...) Je passais mes vacances dans un village breton, dont le cinéma paroissial était administré par la grand-mère de l'un de mes camarades. Un été — j'avais huit ans — ce camarade a fait l'ouvreuse pendant toute une semaine pour remplacer une personne malade. Grâce à lui je suis entré gratuitement à chaque séance et j'ai vu ainsi sept ou huit fois le film *Ivanhoe.* (...) Je me souviens encore de la plupart des scènes et des dialogues » (M. Pastoureau).

Ensuite viennent *les Contes et Légendes du Moyen Age,* suivis de Victor Hugo et d'ouvrages plus datés qui ne sont cités qu'une fois : *Le bois du templier pendu* d'Henri Béraud, *Les trois couleurs* de Montaiglon, une adaptation de la Vulgate de Boulanger, l'*Histoire de Saint Louis* de Joinville et la *Jeanne d'Arc* de Michelet, « lectures tout à fait fortuites », pêchées dans la bibliothèque familiale. Aucun souci éducatif n'a obligé ces lectures, d'où la fraîcheur et le bonheur des souvenirs qu'elles ont forgés. Si les parents s'en mêlent et les proposent c'est pour canaliser un trop plein d'énergie à table :

> « Plus immédiatement, et en ce qui concerne le Moyen Age, c'est la lecture des *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, habile remouture de Grégoire de Tours, admirable reconstitution du Haut Moyen Age ; mon frère et moi devions être insupportables (je devais avoir 10 ans) parce que nos parents, pour nous faire taire sans doute, nous faisaient à tour de rôle lire à haute voix des chapitres durant le repas. Très mauvaise hygiène d'ailleurs, mais nous nous disputions le privilège de lire » (R. Fossier).

C'est parfois la méfiance des auteurs de livres scolaires pour les textes modernes qui oriente le goût de l'apprenti-lecteur vers ces époques reculées. « Dans mon cas, j'attribue une certaine importance au fait que mon premier livre de lecture ait été un "Malet" de 1916 : il s'arrêtait en 1610 ! (je ne m'en suis avisé que tardivement) » (J.-M. Pesez).

A ces supports littéraires de l'imaginaire, s'ajoutent des objets plus concrets : château-forts en carton bouilli, déguisement de Merlin, de fée, « fascination pour les belles dames en hennin — quelle déception

d'apprendre plus tard que les hennins avaient été si peu représentatifs du Moyen Age ! », tout ce qui permet des « identifications très mythiques : contes de fées, châteaux et princes charmants » (B. Buettner).

A travers les souvenirs des médiévistes se dessine ce Moyen Age, raconté aux enfants, simpliste et romantique, plus proche du Western que de la réalité historique, avant tout prétexte au jeu, à l'identification. Romantique oui, à l'excès même, parfois de mauvais goût, les réponses le soulignent avec tendresse et nostalgie. Elles s'en méfient aussi :

« J'ai toujours un peu peur de mettre en scène un Moyen Age que je m'invente, un Moyen Age qui me fait plaisir, plus coloré, plus émotionnel que celui que nous font connaître les documents » (M. Pastoureau).

Habiter le Moyen Age

A l'opposé de ceux qui, dans le Moyen Age, ont été fascinés par l'inconnu et le mystère, se placent ceux qui semblent l'avoir toujours connu, y être nés. Abus de langage ? Pas sûr ! Le Moyen Age a, dans nos réponses, quelque chose à voir avec une quête de l'origine. Sans être dupes de cette illusion, les chercheurs, quand leur histoire personnelle le permet, revendiquent une naissance ou une enfance « médiévale », un destin dont l'unité les enchante. « Le fait d'être né et de vivre encore dans une ville — Sienne — de grande importance à cette période, qui conserve encore aujourd'hui la trace de son passé » (S. Moscadelli).

Plus qu'un décor, c'est un lieu que l'on parcourt, ou à défaut de se retrouver, on ne peut se perdre :

« Je suis née et j'ai passé mon enfance à jouer et à me promener en forêt de Brocéliande. J'ai fait des dizaines de promenades au Val sans retour. (...) Je crois honnêtement ne pas pouvoir me perdre en forêt de Brocéliande » (C. Lapostolle).

Sous cet angle subjectif et pour peu que l'on soit né dans une province écartée, la distance n'est pas si grande qui sépare le médiéviste du Moyen Age : il date de son enfance !

« La raison profonde de mon attachement pour le Moyen Age ? Il faut la chercher bien loin dans mon passé. Toute ma jeunesse s'est déroulée dans une région d'un type particulier (le Borinage) où, par bien des côtés, le mode de vie est encore médiéval. Dans mon enfance il n'y avait ni eau courante ni électricité. Les familles étaient fixées dans le même hameau depuis des générations, mon arrière-grand-père habitait déjà la maison où je suis né. L'exogamie était à peu près inexistante. Les traditions avaient une force dont un parisien n'a pas la moindre idée » (P. Ruelle).

Les bouleversements de la guerre placent les écoles dans les châteaux. Même s'ils ne sont pas tout fait médiévaux, la coïncidence trouble le souvenir, transforme rétrospectivement le hasard en nécessité :

« J'ai appris à lire à l'école de mon village, pendant la dernière guerre, dans une salle du château du pays transformé en salle de classe et qui n'est rien d'autre que la salle de l'Edit de Roussillon, où Charles IX signa l'édit confirmant celui de Paris et qui faisait commencer l'année civile au 1er janvier ! Charles IX n'est pas du Moyen Age mais le château de cette seigneurie du Roussillon remontait, pour quelques parties au moins, au XIIIe siècle » (M. Frachette).

La guerre toujours, qui détruit les villes, peut les transformer en lieux de tournois pour des enfants-chevaliers :

« Je me souviens que, comme un bon représentant de la génération allemande occidentale d'après-guerre, je jouais aux chevaliers — Ritter spielen — dans les ruines de la guerre de mon quartier. A cette époque-là, le "jeu chevaleresque" était la concrétisation typique des rêves d'un enfant. (...) D'ailleurs, ces ruines-là offraient une scène théâtrale presque idéale (bien que quelquefois un peu dangereuse) (H.U. Gumbrecht).

Le Moyen Age se lit dans l'environnement, dans le mode de vie et dans les espaces de jeux mais aussi dans le dialecte maternel. Ce qui procure l'impression d'être de plain-pied avec sa littérature, de parler sa langue :

« Surtout, tout le monde parlait, je parlais et je parle encore — quand l'occasion s'en présente — un dialecte picard remarquablement archaïque. Pourvu de ce bagage linguistique héréditaire et du français de l'école, je ne me suis pas senti dépaysé, contrairement à la plupart de mes camarades d'université, devant des textes en ancien français » (P. Ruelle).

Parler la langue du Moyen Age ce peut être aussi lui emprunter images et modèles pour tenir un discours non plus de médiéviste, mais un discours sur soi :

« Lorsqu'il y a une vingtaine d'années, j'ai ressenti le besoin, à tort ou à raison, d'écrire une sorte de confession-journal, je n'ai pu le faire que par le truchement d'images médiévales : ç'a été mon *Puits de Babel*, paru en 1969, sous le label de "Roman" mais qui pour moi était tout autre chose » (P. Zumthor).

QUESTION 5

Le Moyen Age exerce-t-il une influence sur votre vie privée (cadre de vie, prénoms et éducation de vos enfants, activités de loisir et de vacances...) et sur votre imaginaire (place du Moyen Age dans vos goûts personnels, dans vos rêves...) ?

Mises à part quelques réponses éclairs du type « pas vraiment » ou « question trop personnelle », tout le monde a répondu à cette question de manière assez développée.

La plupart des réponses reprennent dans l'ordre et s'en tiennent aux thèmes proposés par la question, ce qui réduit souvent à une forme assez schématique la notion de « vie privée ». On peut s'étonner qu'une définition si restrictive n'ait pas été critiquée davantage. On imagine très bien que, posée autrement, et sans cette énumération d'exemples, la question aurait fait apparaître une autre image de la vie privée du médiéviste. De toute façon, cette notion est d'un maniement délicat, sa délimitation est incertaine. Seules deux personnes nous ont fait remarquer qu'une distinction « vie privée/vie publique (?) ne valait guère pour eux :

> « Pour moi la recherche ne se sépare pas de la "vie privée" : elle détermine des lectures, des amitiés, des rencontres » (A. Boureau).
> « Mon attachement à mon travail de "médiéviste" dépasse, et j'en suis heureuse, l'intérêt uniquement intellectuel et professionnel. Je me considère dans ce sens comme privilégiée dans la mesure où il n'y a pas pour moi de limites strictes entre travail et intérêts, enthousiasmes, loisirs... personnels... » (C. Rabel).

La façon la plus simple de rendre compte des résultats de cette question sera de reprendre l'un après l'autre les exemples proposés. Les développements qui les concernent sont en général précédés d'une remarque brève concernant l'évaluation quantitative (et subjective) de la place du Moyen Age dans la vie privée de chacun. Les réponses commencent par des phrases comme : « Une influence incontestable. » « Il est certain que l'influence du Moyen Age sur ma vie n'est pas à négliger... » « Aucunement. Sinon parfois... ». Certains émettent des réserves quant à leur capacité à évaluer cette influence : « A ce que je sache... », « Consciemment, non », « Le Moyen Age, si ce mot a un sens, n'exerce aucune influence sur ma vie privée... »

Plus de la moitié des personnes interrogées font savoir que le Moyen Age influence « un peu » leur vie privée. Un quart des gens lui trouve une grande influence. Quelques-uns, parfois, disent-ils, grâce à notre questionnaire, ont découvert qu'il n'en avait presque aucune :

« Votre enquête m'a fait prendre conscience que le rôle du Moyen Age dans ma vie privée (et familiale) est beaucoup moins important que je ne le pensais » (H.U. Gumbrecht).

Sous une forme qui est souvent celle de l'inventaire (d'objets, de prénoms, de lieux médiévaux) on perçoit aussi clairement, suivant les réponses une gradation qui va de la résignation...

« Pendant nos vacances en France et en Espagne, nous voyons les monuments médiévaux... comme tous les touristes "cultivés" se sentent obligés de voir tous les monuments » (H.U. Gumbrecht)

...à l'amour passionné :

« Quand je pars en voyage, il m'arrive de ne jamais arriver au but ou au pays de destination à cause de quelques monuments rencontrés le long de la route, vieilles villes allemandes, châteaux autrichiens ou fortifications vénitiennes de Dalmatie ; pire, de plus apprécier la Rome paléochrétienne ou la Grèce byzantine et franque, que les immortels chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. »

(P.-T. Cornède).

Notons tout de même que tout cela reste dans le cadre du raisonnable. Nous n'avons pas détecté de cas pathologiques, de fous du Moyen Age ou autres Don Quichotte.

L'habitat du médiéviste

Avant de passer à quelques descriptions détaillées concernant l'habitat médiéviste, signalons tout de même un cas de forte réticence au décor médiéval : M. Pastoureau :

« Il me semblerait consternant de tapisser les murs de mon appartement de reproductions de miniatures et d'armoiries... »

Voyons maintenant quelques intérieurs :

« J'ai derrière mon bureau une reproduction d'un manuscrit du XIIIe siècle (tomba di San Francesco). »

« J'aime décorer mon appartement avec des reproductions de gravures des XIIIe, XIVe ou XVe siècles, que l'on trouve chez les bouquinistes par exemple. »

« Je suis attirée par les éléments de décoration qui évoquent pour moi le Moyen Age, j'ai commencé à broder une petite longueur d'une reproduction de la tapisserie de Bayeux... »

« Mon appartement est peuplé d'objets — malheureusement, généralement des reproductions, aussi fidèles que possible — évoquant le Moyen Age : statuettes, sceaux, tableaux, enluminures, photos, etc. »

« J'ai déterré chez un étameur un vitrail gothique qui produit chez moi un effet splendide. »

« Le Moyen Age balise mon espace de travail, en l'espèce d'affiches des films qui mirent en scène quelques grands textes de la littérature médiévale (*Lancelot* de Bresson, *Perceval le Gallois* de Rohmer, *Excalibur* de Boreman). Ainsi, au-dessus de mon bureau, l'affiche de *Perceval le Gallois* ne cesse de me rappeler le premier article publié sur la littérature médiévale. »

« Comme décor d'accueil dans l'entrée de notre appartement, une photo du chapiteau de Gislebert représentant la Sainte Famille lors de la fuite en Egypte ; dans la pièce où je travaille,
— un papier peint (sur un panneau entier) représentant des motifs de tapisserie du XV[e] siècle,
— la coquille rapportée lors du pèlerinage de Saint Jacques (congrès de la Société Rencesvals 1978),
— une copie de statuette médiévale sicilienne (cadeau d'étudiant),
— une photographie d'une statue de Saint Jacques,
— l'affiche de l'exposition "Les Fastes du Gothique". »

Ainsi, ceux qui aimeraient décorer leur appartement de manière médiévale mais ne savent que choisir auront-ils pu trouver ici quelques suggestions...

Tybert et Matthieu

Pour ce qui est de la place tenue par le Moyen Age dans le choix des prénoms des enfants des médiévistes, on rencontre, comme dans le cas de l'habitation mais chez un interlocuteur différent, un seul cas de réticence déclarée :

« ...Je me refuse... à afficher mon "médiévisme" par des signes extérieurs aussi artificiels que les prénoms des enfants... »

Dans les autres cas, ce qui frappe en premier lieu est le caractère hautement subjectif de la perception d'un prénom comme médiéval. Ainsi, si « Laure et Anne » sont des prénoms « intemporels », « François et Gilles » correspondent à des questions de civilisation médiévales rencontrées, nous dit leur père, à l'époque de leurs naissances respectives. En revanche, « Renaud et France » « pourraient (seulement) présenter une vague connotation médiévale » bien que « à la réflexion, il s'agit plutôt de francophilie ». Même type de nuances subtiles entre « Anne et Margot » ainsi baptisées « pour des raisons de souvenirs d'enfance et d'affinités poétiques contemporaines (Margot, mon page,

de Brassens) » alors que leur frère Olivier, en revanche, porte ce prénom parce qu'on avait en tête « Roland et le preux Olivier ». Alors... A vous de juger » nous dit leur mère. En effet... On rencontre encore une « Camille » pour laquelle « le souvenir de Virgile l'a emporté sur l'Eneas ». Mais le plus énigmatique reste cette proposition laconique et sans commentaire : « Mon fils se prénomme Matthieu ». Là encore, à vous de juger...

Ce que nous avons de plus médiéval est peut-être les « prénoms de comtes de Flandre » reçus par les fils d'un de nos interlocuteurs qui, malheureusement, ne nous en dit pas plus. Quant à Tristan, si l'on a pu croire un instant qu'il venait nous consoler de tous les Lancelot, Mélusine, Aucassin, Yseult, etc., que nous ne rencontrerons pas, ne nous y fions pas car, s'il s'appelle ainsi, c'est « plus pour Wagner que pour Beroul et Thomas »...

Les animaux domestiques, hélas trop peu représentés, sont baptisés d'une manière plus franchement médiévale :

> « Un chien que nous avons gardé quelque temps fut nommé "Roonel" et un chat "Tybert". »

Mais, pour en finir avec ce chapitre des prénoms, nous devons reconnaître que tous nos espoirs reposent maintenant sur celui de nos interlocuteurs qui annonce que :

> « Les enfants que j'aurai peut-être porteront probablement des noms empruntés aux héros des textes longtemps fréquentés » (rien de sûr encore une fois) et il ajoute : « Ce serait d'ailleurs moins une manière de faire coïncider la mémoire culturelle que de souligner comment le Moyen Age met tout un chacun sur la voie de "cet obscur objet du désir" dont parlait Bunuel. »

Education des enfants

Parmi les cinq personnes qui ont abordé ce thème, une seule est véritablement préoccupée de la transmission du feu sacré :

> « J'essaye d'éveiller l'intérêt de mes enfants et de mes étudiants pour cette époque. »

Celle-ci le sera sans doute aussi mais il s'agit de l'avenir :

> « Lorsque j'aurai des enfants, je leur dirai chaque soir quelques pages du *Roman d'Alixandre* ou du *Lancelot* en prose dans le texte. »

Si H.U. Gumbrecht regarde sans commentaire son fils se livrer lui aussi à des jeux médiévaux : « Mon fils (il a cinq ans), lui aussi joue aux chevaliers... » on note chez les autres un désintérêt, voire un refus

de l'initiation au Moyen Age. D. Alexandre Bidon, qui aime à retrouver dans les

> « techniques de puéricultures actuelles nombre de celles recensées déjà au XIV[e] siècle par les médecins ne fait pas entrer le Moyen Age dans l'éducation de ses enfants »,

mais elle ajoute :

> « l'éducation de ma fille n'a pas à être modelée par mon métier et mes goûts de médiéviste, et je me sentirais coupable de la prédéterminer par des contraintes professionnelles et personnelles : elle doit pouvoir s'épanouir en pleine liberté, en bénéficiant, autant que faire se peut, de mes compétences et de ma culture ; le Moyen Age ne peut donc occuper dans cette éducation qu'un place modeste, à égalité avec tous les autres centres d'intérêt que constituent toutes les civilisations et toutes les cultures européennes ou non, de l'Antiquité à nos jours. »

M. Pastoureau va encore plus loin :

> « Ma famille est dispensée de Moyen Age... Je ne cherche nullement à faire aimer le Moyen Age à mes filles. A la limite, je serais presque peiné et déçu qu'elles l'aiment. Je préférerais de beaucoup que leurs goûts, leurs attirances et leurs rêves viennent d'elles-mêmes et non pas de moi... »

Vacances, visites, voyages

Sur les chemins de la promenade, presque tous les médiévistes se retrouvent. Mis à part notre contradicteur habituel, M. Pastoureau, « nos vacances ne sont nullement organisées en fonction de la visite de lieux médiévaux », le médiéviste fait des promenades médiévales (plus de la moitié des réponses en parlent). La gradation va (cf. supra) de l'intérêt obligé à la passion. Certaines réponses ne retiennent que cet aspect ambulant de la vie privée : « des vacances sans églises romanes sont des vacances assurément ternies »...

C'est le château qui revient le plus souvent (8 fois) sur les itinéraires. Il passe avant l'église (6 fois), l'abbaye, la ville, le tout étant quelquefois désigné sous le terme de « monuments ».

Ces visites sont une occupation dominicale possible : « quelques promenades dominicales dans quelque château, abbaye ou endroit qui, dans les environs de ma ville (Sienne), garde des traces du Moyen Age » (S. Moscadelli).

Souvent, la visite médiévale, même avec quelques concessions à d'autres types de vacances, entre dans une perspective qui a quelque chose de catégorique, d'irrémédiable, c'est une habitude de toujours sur laquelle on ne reviendra pas :

« Je ne connais que l'Europe — et si mal — car toutes mes vacances et tous mes voyages (ma femme et mes enfants partagent heureusement les mêmes goûts) sont choisis en fonction de l'art médiéval — ce qui n'empêche pas, sur place, de découvrir et de goûter beaucoup d'autres distractions. »

« Hors quelques jours de montagne ou dans la famille, les seuls déplacements importants que nous ayons faits ces dernières années ont correspondu à des congrès médiévaux. Et en cas de tourisme limité par rapport à un lieu de séjour, le but est le plus souvent médiéval : une abbaye, un château, un monument... »

« Lorsque je voyage en France, j'aime visiter toutes les églises, découvrir leurs sculptures, leurs vitraux et parfois les manuscrits qu'elles conservent » (C. Poussard-Joly).

On connaît, dans les lieux du Moyen Age des émotions fortes :

« Je visite les cathédrales — et les hautes nefs se mirant dans l'eau des bénitiers, les verreries éblouissantes comme des tentures de pierreries, les tombeaux au fond des chapelles, le jour incertain des cryptes, tout, jusqu'à la fraîcheur des murailles me cause un frémissement de plaisir, une émotion religieuse » (N. Maximovitch).

On s'y retrouve dans son élément :

« Je ne me sens jamais si à l'aise que dans le cadre d'une ville comme York, ou comme Gand (tout en sachant, là aussi, la part des restaurations » (J.-M. Pesez).

On va de l'abbaye à la bibliothèque et de la bibliothèque à l'abbaye :

« Exemple de quête sans queue ni tête ; il y a quelques jours, je me suis offert l'*Art Gothique* chez Mazenod ; hier j'ai revu, avec plaisir, les châteaux du Coudray-Salbart et de Niort. Ceci, dans les jours qui viennent va me replonger dans mes livres sur l'architecture médiévale.

« Je suis un *amateur.* »

Enfin, quelques buts de visite cités : les expositions sur Childeric, « des Burgondes à Bayard », la tapisserie de Bayeux, Exeter, Padoue, Evreux, Ratisbonne...

Le prix du billon

Restent quelques thèmes, hobbies et passions évoqués individuellement en dehors du cadre que nous proposions :

— la musique, qui revient quatre fois : « J'aime la musique ancienne. Je sais bien que celle qu'on entend n'est pas exactement celle qui était jouée mais on peut supposer que ça ressemble quand même... »

— Le tir à l'arc, le cinéma, la collection de monnaies : « si on se limite au billon (les *nigri denarii*), ce n'est pas ruineux... », wagner qui redouble le goût pour le Moyen Age d'un goût pour son image à travers les siècles qu'il faut conjuguer avec son approche de chercheur :

> « Je nourris une solide aversion pour le "moyen-âgeux". Encore que... ma wag nérophilie relève un peu de cette inclination douteuse, que je me défende mal d'un goût prononcé pour les ruines médiévales (tout en sachant qu'elles faussent la vision du médiéviste, surtout s'il est archéologue), voire même pour les films de chevalerie (tout en pestant contre les contresens qu'ils véhiculent...) » (J.-M. Pesez).

Rêveries, lectures, contaminations

Deux personnes seulement nous disent « rêver médiéval ». La réponse de la première est malheureusement peu lisible, l'autre nous dit : « Il m'est arrivé de faire des rêves médiévaux, bien situés chronologiquement, et d'un réalisme qui me laissait stupéfait au réveil » (P.-T. Cornède).

Pour deux autres médiévistes, le Moyen Age est une source d'inspiration poétique. On évoque aussi les lectures, les achats de livres concernant le Moyen Age : « Influence sur ma vie privée ? Essentiellement une bibliothèque envahissante » (P. Ruelle). « J'achète tous les livres qui s'intéressent de près ou de loin au Moyen Age » (C. Poussard-Joly).

On cite le *Nom de la Rose* d'Umberto Eco (trois fois), *the distant mirror* de B.W. Tuchman (trois fois).

Une réponse fait part d'un « manque d'intérêt sans doute fâcheux, pour ce qui est... postérieur à 1500 ». Une autre dit être « bien davantage sollicité par les œuvres majeures de la littérature contemporaine que sont *Le désert des Tartares*... ou *Le rivage des Syrtes*... que par les grandes œuvres de la littérature médiévale ».

On signale à plusieurs reprises le jeu de va-et-vient qui s'instaure entre lectures médiévales et lectures modernes. Le nom de Villon revient alors :

> « Je n'aurais pas la même lecture de Baudelaire ou d'Apollinaire si je n'avais, une fois, aimé Villon » (F. Rappenne).

Plus largement, ce thème du Moyen Age comme formateur du goût, composante importante de l'appréhension sensible, visuelle, littéraire... du monde moderne est évoqué par quatre personnes :

« Il est bien possible que mon propre système de valeurs doive quelque chose aux codes du Moyen Age : le prud'homme plutôt que l'honnête homme » (J.-M. Pesez).

« Dans mes goûts personnels, le seul — ponctuel — que j'ai jamais relevé est une passade, influencée par la mode — mais c'est là le système et non sa reprise à mon compte qui est intéressant à étudier — des vêtements dont la partition colorée est inspirée des livrées d'écuyers médiévaux. Cette bipartition pas si éloignée du goût pour l'art abstrait, semble recueillir aujourd'hui un étonnant succès. Mais sans doute seule ma familiarité avec les miniatures médiévales m'a-t-elle poussée à y souscrire ? Par amusement, et non par besoin » (D. Alexandre-Bidon).

« Il me semble que malgré moi j'ai une certaine perception médiévale (moyenâgeuse ?) de ce qui m'entoure. Notamment du point de vue visuel. Je n'aime que les peintres primitifs et les peintres modernes ou contemporains. J'ai une aversion particulière pour la peinture vénitienne, espagnole et française des XVI[e] et XVII[e] siècles. Est-ce en raison d'un œil médiéval ? » (M. Pastoureau).

Une seule personne nous parle du Moyen Age comme d'un lieu utilisé non pas seulement dans l'enfance mais encore aujourd'hui, comme un terrain de rêveries :

« Le Moyen Age est donc quelque chose que je vis seul et que je tiens à vivre seul. Je ne rêve pas médiéval pendant mon sommeil. En revanche, marcher dans Paris, prendre le métro, se raser ou assister à une messe peuvent être pour moi l'occasion de rêves éveillés où le Moyen Age, et spécialement la légende arthurienne, joue un rôle. Cela toutefois est de moins en moins fréquent. »

Dernier thème, exclusivement féminin, celui qui consiste à s'imaginer vivant au Moyen Age, à poser cette époque dans sa globalité en balance avec le temps présent. Si l'on a parfois quelques regards nostalgiques sur ce bon vieux temps...

« A une époque où tout est pour nous industrialisé, électrifié, automatisé, retrouver les gestes qui filent la laine, la teignent, la tissent, font les objets usuels en bois... non pas parce que "c'était mieux dans l'ancien temps" mais parce que c'était utile à la vie. »

« Je n'oublie pas que la pauvreté et les guerres (croisades surtout) sévissaient aussi, mais je reste sensible à la douceur de vivre qui se dégage de cette époque telle que l'on peut la découvrir d'après certaines lectures » (C. Poussard-Joly).

...le plus souvent, on est bien content d'y avoir échappé :

« Je ne souhaite en rien me retrouver mêlée à un temps qui m'apparaît beaucoup trop difficile à vivre, beaucoup trop inconfortable... On ne peut s'empêcher de faire le point avec notre existence protégée à tous points de vue où les femmes ne voient plus mourir leurs nouveau-nés et où une infection dentaire ne vous envoie plus *ad patres*... » (D. Alexandre-Bidon).

QUESTION 6

Il est permis de penser qu'à côté des thèmes d'étude eux-mêmes, le caractère particulier du travail que ceux-ci réclament, les règles, les méthodes, les lieux dont ils impliquent la fréquentation tiennent une place importante dans l'attachement du chercheur à sa pratique. Comment l'évaluez-vous pour vous-même ?

Les 26 réponses qui ont été faites à cette question témoignent de la satisfaction des médiévistes : ils aiment le travail en bibliothèque, les déplacements que leur objet d'étude leur impose. Ils tiennent aux règles et aux méthodes qui les maintiennent dans le chemin de la recherche raisonnable et fructueuse. Quand on pense aux difficultés de travailler en bibliothèque si facilement évoquées dans les conversations, aux griefs fréquents contre la lenteur du « service », la restriction des horaires d'ouverture, la prépondérance injuste de Paris sur la province, on est surpris qu'une seule personne nous ait fait part de son mécontentement :

> « ...le travail de bibliothèque est rendu nécessaire par le manuscrit (parce que pour la photocopie, c'est difficile, long et coûteux), le prêt est parcimonieux, les délais incroyables et les horaires honteux. Quand tout marche bien c'est parfait. Mais comparé à un chercheur moderne ou contemporain, quel travailleur à la chaîne (le médiéviste) : presque pas de livres chez soi, la plupart des textes étant inédits ! Ni le soir après 17 h ni le matin avant 10 h. Ni le dimanche... »

Sur la route

Première constatation, le médiéviste travaille surtout en dehors de chez lui. Sa pratique des documents originaux, la rareté et l'ancienneté des ouvrages qu'il consulte lui imposent un travail sur le terrain. Le terrain varie bien sûr en fonction de la recherche menée. La vedette reste toutefois l'inévitable Bibliothèque Nationale :

> « Quel chercheur, à plus forte raison médiéviste, peut ne pas habiter dans le périmètre immédiat de la B.N. ? » (A. Labia)

et, dans la Bibliothèque Nationale, le cabinet des manuscrits, silencieux et hors du monde, tient pour certains le rôle de cocon salutaire :

« J'aime le cabinet des manuscrits, car je m'y sens en confiance et comme protégée par les manuscrits qui nous entourent, l'atmosphère toute particulière de ce cabinet que l'on ne retrouve pas ailleurs, m'aide à travailler, car je me sens isolée des oppressions du monde extérieur, et je peux travailler dans le calme et la solitude » (C. Poussard-Joly).

« J'aime être assise à la salle des manuscrits de la B.N. (surtout près de la fenêtre)... »

L'émotion atteint son comble quand arrive le manuscrit tant attendu :

« ...le plaisir du lieu et de tenir en main des livres qui sont l'émanation directe de l'homme médiéval » (D.-A. Bidon).

« Mais ce que j'aime par dessus tout, c'est consulter les manuscrits car leur lecture souvent difficile oblige le lecteur à entrer en communion avec eux afin que nul détail ne lui échappe... »

« Mon attachement à la pratique professionnelle est actuellement certes lié à mon lieu de travail, le fond Latin du cabinet des manuscrits : trésor de livres aux vénérables reliures, renfermant des trésors inconnus d'enluminures encore plus merveilleux... Dans les meilleurs moments, cet endroit me grise... » (C. Rabel).

mais quelquefois on se sent coupable de rompre ainsi avec le monde :

« ...dans d'autres (moments), son ambiance sombre et fermée devient pour moi le symbole même du danger de glisser dans une vie de chercheurs reclus, éloigné de toute réalité... » (C. Rabel).

Cependant, c'est l'amour de la bibliothèque et du livre, le plaisir de la lecture solitaire qui l'emportent...

« J'ai toujours éprouvé une sorte de plaisir physique à déambuler dans les salles d'archives ou les rayons des bibliothèques ; je m'interroge pour savoir s'il s'agit d'un goût congénital (silence, contact physique avec le témoignage humain, possibilité d'imaginer) qui m'aura orienté vers les Chartes, ou si c'est l'Ecole qui m'a façonné à cet égard » (R. Fossier).

« Le fait que les textes soient à première vue si peu abordables me force à lire très lentement ; et c'est ce temps d'assimilation qui rend la lecture médiévale si intéressante et si productrice ».

La bibliothèque, l'unicité du document sont en général une raison de déplacements souvent appréciés du médiéviste :

« L'obligation de recourir à des documents avec les aléas, les déplacements et les surprises que cela implique m'apporte une coupure bénéfique par rapport au travail de cabinet » (A. Boureau).

« C'est pour moi un immense plaisir de parcourir des régions et des pays très différents. Et dans une même ville, je crois nécessaire et agréable de fréquenter des institutions différentes : bibliothèques, archives, musées. Il me serait très pesant de conduire ma recherche dans une seule institution, une seule ville, un seul pays. Cette

fréquentation d'endroits très éloignés et très divers est une des raisons essentielles qui m'attachent à l'histoire médiévale » (M. Pastoureau).

« J'ai beaucoup de plaisir à travailler aux Archives, dans une ambiance studieuse mais généralement accueillante et "bon enfant", où l'on fait beaucoup de rencontres sympathiques et enrichissantes ».

En revanche, le médiéviste qui a dû quitter sa province pour se rapprocher de la Bibliothèque Nationale verra au contraire le déplacement comme une occasion de repos, peut-être amer :

« Quelle délicieuse perspective que celle d'un couple de jeunes chercheurs passant deux nuits à l'hôtel, quand le besoin s'en fait sentir, dans la lointaine province ! » (A. Labia).

Il existe aussi des médiévistes qui, ayant renoncé aux sources parisiennes, vivent cependant une joyeuse vie de chercheurs en province :

« Ma "pratique de chercheur" est aléatoire, combinatoire et associative. Je poursuis un chemin buissonnier — sans objectif à atteindre — et je grapillonne au gré de ce que je trouve... En province, on ne peut que prendre ce qui passe à notre portée ! »

Mais qu'il aille vers les documents ou qu'il les attire à lui, la vie du médiéviste coûte cher :

« Compte tenu de l'éloignement de la bibliothèque universitaire (60 km...) j'ai dû acheter tous les grands dictionnaires et bon nombre d'autres livres, qui m'étaient indispensables. Cela ne laisse pas d'avoir des conséquences financières et de réduire l'espace habitable... » (P. Ruelle).

« (je fais) ...un usage immodéré de la photocopie... »

« Pour nous, la photocopie c'est difficile, long et coûteux... »

Ce qui se dégage de l'ensemble, c'est la dépendance de l'Université dans laquelle se trouve le médiéviste. Un travail de médiéviste en solitaire est difficilement concevable mais l'Université n'est pas toujours aussi accueillante qu'on le souhaiterait :

« A la différence du vingtiémiste, le médiéviste demeure inextricablement lié à l'Université ou à ses annexes. Et lorsqu'il n'y enseigne pas, sa recherche en pâtit, grevée qu'elle est par de multiples démarches visant à obtenir ce que l'universitaire a sous la main » (J.-C. Huchet),

et, dans le même ordre d'idée, le travail de groupe semble une des caractéristiques du chercheur médiéviste, notamment en histoire et en archéologie :

« J'apprécie fortement un métier qui, un mois ou plus par an, me pousse à travailler "la terre" sur un chantier (de fouille) côte à côte avec ceux qui sont mes employeurs ou mes collègues — et mes

amis par conséquent ! qui, le reste de l'année, me fait travailler en équipe, solidairement... nul doute que ce besoin de travailler en commun, découvert alors que j'étais encore étudiante, ne soit issu d'un certain art (avec un petit a) de vivre caractéristique du Moyen Age » (D. Alexandre-Bidon).

Seul l'amateur ne ressent pas comme un besoin son rattachement à l'Université :

« étant — au niveau du pain quotidien ! — médecin libéral... je considère comme des vacances les journées ou les semaines passées dans les dépôts d'archives à travailler... à la journée continue... »

L'équipement du médiéviste

Le travail qui l'attend suppose au médiéviste un bagage qui n'est pas seulement matériel. Il doit, suivant son terrain de travail, présenter des dispositions à l'effort physique :

« Il va de soi qu'un archéologue du village, qui n'aimerait ni la terre, ni la campagne, ni le plein air ni l'effort physique, ni la communauté de vie d'un chantier, serait bien malheureux »

ou encore posséder un certain nombre de langues peu courantes :

« Très tôt, je fis l'effort nécessaire pour apprendre les langues romanes anciennes... Beaucoup plus tard j'ai ajouté à ma collection le moyen haut allemand et le moyen anglais et je déplore comme une infirmité d'ignorer pratiquement, aujourd'hui encore, le norrois et le slavon » (P. Zumthor)

mais ce qu'on lui conseillera, quel que soit son domaine de prédilection, c'est la patience :

« la méthode : précision, patience, durée... » (D. Alexandre-Bidon).
« Recherche modeste, longue, parcellaire et souvent anonyme, "travail de fourmi" dit le visiteur d'un chantier de fouille » (P-T. Cornède).

De l'utilité des contraintes de la méthode

Comme le travail en bibliothèque vient, en alternative au travail de cabinet, équilibrer la vie du médiéviste, les contraintes que lui imposent sa méthode et son sujet de travail sont souvent perçues comme un pendant nécessaire à son imagination ou à une forme de pensée trop uniquement théorique, un terrain sur lequel celle-ci peut s'exercer, une manière de la canaliser :

« Les règles et les méthodes de l'histoire opposent une contrainte féconde aux tentations rhétoriques et généralisatrices qui guettent le chercheur en sciences humaines » (A. Boureau).

« Le fait d'aborder mon travail aussi rationnellement que possible, en m'efforçant d'éliminer ce qui chez moi peut être trop "affectif" me semble un objectif essentiel (réaction contre ma nature profonde ?) (M. Miguet).

« Je trouve que les méthodes et règles que réclament mon travail m'apportent une certaine clarification du savoir dans mon esprit ».

Le terme qui revient le plus fréquemment (7 fois) est celui de rigueur, joyeusement acceptée :

« La règle — et la joie — est la juste compréhension du texte. La seule règle est la rigueur... Apprendre aussi à aimer cette rigueur malgré les snobismes et les systèmes... » (J.-C. Payen)

ou voie ouverte vers la joie :

« Plus cette communion est difficile plus le travail est riche d'enseignements, plus la joie d'avoir trouvé est grande ».

Mais tout cela est bien abstrait et il nous faut évoquer les formes prises par cette rigueur :

« Un travail analytique car toujours en prise sur la réalité : l'archéologue de la culture matérielle manipule des objets et non des idées abstraites... » (D. Alexandre-Bidon).

« J'ai hérité de la fréquentation des textes médiévaux la rigueur méthodologique et la minutie d'analyse qui me semblent indispensables à toute approche sérieuse des phénomènes de langue... »

« Description, classification, expérimentation et explication appliquant à des objets sociaux les méthodes des sciences de la nature ».

Si ces discours et l'ensemble de leurs préoccupations témoignent avant tout d'une attitude de chercheur (les formulations varient mais les préoccupations des historiens, littéraires et archéologues ayant répondu ici s'avèrent assez semblables les unes aux autres) deux personnes, toutefois, nous apprennent que leur goût se porte en premier lieu sur l'enseignement :

« La présence d'un public me mobilise puissamment au point que je me soupçonne d'être un comédien refoulé ».

« Je prise davantage l'enseignement que la recherche, question de caractère, sans doute » (R. Fossier).

Opération portes ouvertes

Pour finir, remarquons que ce vers quoi les médiévistes interrogés disent tendre, ce qu'ils réclament sous des termes différents (pluridisciplinarité, présupposés théoriques fournis par la sociologie et

l'anthropologie, ouverture, lectures plurielles, interdisciplinarité), c'est le décloisonnement entre les différentes disciplines :

« Encore convient-il de concevoir celle-ci, non comme la constitution d'un pot-pourri d'allégations hétérogènes, mais comme une ouverture. Du moins si ce que nous disons des textes poétiques médiévaux ne peut trouver de prolongement dans les recherches d'histoire événementielle, politique, économique, voire ethnologique du Moyen Age, il y a des chances pour que notre discours soit vicié par cette fermeture, et tombe dans un trou sans écho » (P. Zumthor).

Le danger est donc comme on l'a vu déjà de travailler isolé et c'est aussi à cause de cette aspiration à la pluridisciplinarité que le médiéviste recherche le travail d'équipe, craignant comme un danger de se renfermer sur sa trop grande spécialisation :

« Je ne pense pas qu'un bon chercheur puisse être étroitement spécialiste d'un problème, d'un type de document, d'une région, ni même d'une période. Il faut s'intéresser à tout et avoir différentes spécialités. N'être que spécialiste d'héraldique me semblerait étouffant et débilitant. Il en est de même des lieux et des institutions. Je suis hostile à tous cloisonnements » (M. Pastoureau).

Ainsi, l'ensemble des contraintes matérielles qui s'imposent au médiéviste mais aussi des contraintes méthodologiques qu'il s'impose lui-même sont-elles, de la manière la plus générale, retournées par le chercheur en éléments positifs qui l'empêchent, conformément à ce rêve de communication entre tous les médiévistes, de sombrer dans la tristesse du travail enfermé et solitaire et les élucubrations à valeur strictement personnelles qui risqueraient de s'ensuivre. L'un d'eux donne même l'impression de s'être parfaitement fondu à ce que les autres auraient le plus souvent tendance à faire apparaître comme contraignant :

« Les règles et les méthodes me paraissent difficiles à apprécier quant aux satisfactions personnelles qu'elles m'apportent car elles sont vraiment devenues une seconde nature... » (M. Frachette).

QUESTION 7

Comment pensez-vous que puisse se définir le rapport du Moyen Age au monde contemporain (origine, altérité, proximité...) ? Y a-t-il dans les motivations de votre travail sur le Moyen Age une part de visée du monde moderne, on pensez-vous au contraire qu'il n'est pas nécessaire de déterminer « l'actualité » d'une pratique de recherche ?

La septième question est quelque peu différente du reste du questionnaire : elle interroge non l'individu chercheur mais la société à laquelle il appartient. Deux aspects sont distingués : le premier concerne le rapport du Moyen Age lui-même au monde actuel (le chemin qui les lie, la distance qui les sépare), le second substitue à l'objet d'étude le discours qu'on tient sur lui. Certains n'ont répondu qu'à l'une des deux questions, suivant sans doute leurs préoccupations dominantes.

Sur le premier point, deux citations suffiront à faire sentir combien les positions soutenues peuvent être contraires :

> « Le fait de base est l'altérité, par rapport à nous et à notre culture, du Moyen Age. Cela me paraît une évidence fondamentale. Néanmoins, cette altérité n'est ni totale ni absolue. Si elle l'était, il serait impossible de dire quoique ce soit sur le Moyen Age : tout au plus, à propos de lui, en tournant autour du vide. Il y a donc aussi une relative proximité du Moyen Age. De plus, dans la ligne diachronique (ou génétique, au sens physiologique du terme), il est possible de dire du Moyen Age qu'il constitue notre origine. Mais cette dernière possibilité comporte un danger considérable. La notion d'origine, encore liée aux séquelles de l'idéalisme romantique, est une idée mythique plus qu'historique. Elle dissimule la réalité fuyante du temps humain, ramène par métaphore les cultures au modèle des organismes vivants.
>
> « Altérité-proximité : double détermination, ou double statut de notre objet. Puisqu'il est proche, nous pouvons le saisir du regard ; puisqu'il est autre, nous ne pouvons sans erreur en parler comme de notre identité présente » (P. Zumthor).

> « Si je vois le Moyen Age partout (je n'ai qu'à ouvrir le journal pour retrouver sa marque, dans les événements internationaux, les mœurs politiques ; seule peut-être l'économie y échappe), c'est parce qu'il continue, dans l'ignorance générale, à marquer nos compor-

tements ; on ne se débarrasse pas de 1 100 ans d'histoire pesante en l'espace de cinq siècles ; seule l'imbécile vanité de nos contemporains se l'imagine » (R. Fossier).

C'est sur ces bases que s'affrontent la plupart des réponses : neuf soulignent l'altérité, autant la proximité du Moyen Age. Trois se situent à égale distance des deux positions. Neuf autres ne se prononcent pas sur ce point, soit qu'elles s'en tiennent au second aspect de la question, soit qu'elles rejettent plus explicitement l'alternative proposée. Ainsi pour R.-H. Bloch, « ce n'est une question ni d'origine, ni d'altérité, ni de proximité, mais de pertinence », celle-ci tenant à l'importance de l'étude de la langue médiévale pour la critique moderne. (Ces chiffres ne tiennent pas compte de cinq réponses trop allusives sur l'ensemble des questions).

Sans tirer des conclusions trop précises de ces chiffres bien modestes, on peut toutefois mettre en évidence certaines tendances. Une bonne majorité de réponses prend parti sur l'option altérité/proximité, ce qui après tout ne va pas de soi. Surtout, les deux positions extrêmes se retrouvent face à face, aussi défendues l'une que l'autre. Il n'y a donc ni consensus, ni position dominante, mais bien répartition équilibrée des réponses.

A la rencontre de l'Autre

Cette thématique paraît relever de deux phénomènes. Si elle constitue le pivot d'une attitude méthodologique, elle est d'abord l'expression d'une façon personnelle de percevoir l'époque médiévale. Ainsi, les partisans de l'altérité évoquent bien souvent le Moyen Age sur le mode d'une rencontre, d'une découverte soudaine, génératrice de choc intellectuel. Cet épisode est fréquemment situé au moment des études supérieures (quatre réponses, auxquelles s'ajoute celle de J.-C. Huchet : « la véritable rencontre eut lieu plus tard »). Le Moyen Age est alors perçu comme un domaine à explorer (voir question 4). Ce qui est « inconnu » est en même temps « différent ».

Le monde que découvre le médiéviste suscite un sentiment d'étrangeté, mais plus encore, une volonté de comprendre qui le contredit. Dans l'entre-deux, trois mots résument l'attitude du médiéviste : « curiosité », « attirance », « fascination ». « Attirance » est le plus employé : le terme semble tenir la juste dose de désir, ni trop futile, ni trop pesante, que fait naître l'objet Moyen Age. La relation au Moyen Age est ainsi décrite : rencontre, désir, appropriation.

Dès lors, on peut s'inquiéter de la durée du goût pour le Moyen Age. Le médiéviste ne finit-il pas par être à l'unisson avec son objet ? Ne faut-il pas alors établir de nouvelles relations, dans la familiarité ? Il

semble bien que non. La connaissance peut accroître la conscience des parallèles, elle ne fait pas pour autant disparaître le sentiment de l'altérité. Telle est l'opinion du Dr Frachette :

> « Si j'aime à souligner, à l'occasion, les racines médiévales de telle ou telle de nos « habitudes » actuelles, je préfère mettre l'accent sur l'altérité de ces deux mondes, et c'est précisément le sentiment d'étrangeté et de dépaysement que j'éprouve *en fréquentant* le Moyen Age qui me le rend encore plus attrayant : c'est un perpétuel voyage dans le temps et l'espace de toute l'Europe que je peux faire en restant à ma table de travail, face aux documents qui nous permettent cette merveilleuse évasion... »

D'autre part, les métamorphoses du thème de l'altérité lui permettent de résister à la durée. L'altérité du Moyen Age n'est pas seulement un sentiment vécu, elle peut devenir l'axe d'un discours, d'une position de principe. Pour P. Zumthor, c'est un postulat méthodologique, une garantie contre l'anachronisme :

> « Il serait aisé d'alléguer des exemples de distorsions dues à l'oubli, par les chercheurs, du facteur d'altérité : le plus manifeste à mes yeux réside dans l'emploi fait couramment de l'expression de "littérature médiévale" (...) je suis profondément convaincu que rien (ou à peu près) des idées, des images et présupposés qu'elle véhicule n'est applicable à l'époque antérieure à la diffusion de l'imprimerie. Inversement, c'est le même rejet de l'altérité qui, en dépit des apparences, dicte à de bons esprits, fatigués du monde moderne, des assertions telles que « le Moyen Age est mon refuge ».

Le médiéviste cultive partout cette différence féconde. Il la traque, cherche à la saisir sans la détruire. C'est une quête dont l'aboutissement est sans cesse remis. Il y a là une volonté de feinte, mais aussi la conséquence de l'immensité du domaine médiéval. En fait, selon J.-C. Huchet, il y a une « irréductibilité du Moyen Age à nos savoirs et à nos pratiques ». L'objet impose sa loi, mais de son côté, le chercheur choisit sa posture : « Il faut *cultiver* l'altérité du Moyen Age ».

Au-delà des salutaires efforts de méthode, l'altérité doit provoquer toute une attitude d'esprit : « Il faut aborder cette période dans un état de fraîcheur à conquérir à chaque instant ». Le Moyen Age apparaît comme l'occasion d'une remise en cause, d'une ouverture. Non qu'il propose un modèle de pensée : le même chercheur peut souligner la fécondité intellectuelle de cette démarche, tout en étant profondément dégoûté par l'essentiel des valeurs que propose le Moyen Age.

Le Moyen Age parmi nous

Sans bien sûr nier les différences, un certain nombre de chercheurs préfère insister sur l'unité de civilisation qui englobe le Moyen Age et le monde actuel. Dans son combat ardent pour rendre au Moyen Age

sa juste place, dans sa violente polémique contre les défenseurs des âges antiques et modernes, R. Fossier — non sans désir de provocation — cherche à convaincre de l'actualité, et plus encore de l'omniprésence du Moyen Age. N'est-ce pas en affirmant qu'il est partie intégrante de notre propre vie qu'on lutte le plus efficacement contre le préjugé des Dark ages, barbares et lointains ?

Dans les autres réponses, l'idée d'une proximité est formulée de façon moins virulente. Deux thèmes se dégagent. Certains chercheurs insistent sur une continuité de pensée entre les deux périodes. Le Moyen Age permet de se penser soi-même, en symbiose avec son sujet d'étude. Pour un professeur de littérature :

« L'étude du Moyen Age, à l'intérieur de notre propre civilisation oblige à réfléchir à des questions de fond non-résolues, même si on les occulte à notre époque (...) Plus précisément, dans le domaine religieux, je crois sentir deux perspectives « médiévales-contemporaines » :

— une familiarité avec Dieu : cf. certains groupes "spontanéistes" contemporains, mais aussi le retour à des traditions liturgiques médiévales (le français au lieu du latin) ; et en parallèle, des textes comme le *Mystère de saint Martin*, l'*Aveugle et le boiteux*, les *Passions*,

— un désir, finalement modeste, de réflexion honnête devant les difficultés plutôt qu'une obéissance passive, nécessairement décevante, à des règles perçues comme artificiellement imposées, accompagnée du même risque d'excès dans l'interprétation individuelle : cf. les discussions actuelles de morale inter-personnelle et de morale politique ; et en parallèle, la confession inachevée de Lancelot dans le *Perslevaus* (mais aussi ses hésitations dans la *Queste del saint Graal*), toute la "théologie morale" de Béroul, la méditation inquiète sur la guerre qui sous-tend nombre d'épopées, en particulier dans le cycle de Garin de Monglane ».

Certains de nos contemporains, profanes ou chercheurs confirmés, se sentent en harmonie personnelle avec le Moyen Age. Pour F. Rappenne, « quelques hommes ont ressenti et exprimé au Moyen Age des angoisses très modernes. Leurs solutions, s'il en fut, ne seront jamais assimilables (...) Seules leurs interrogations peuvent suggérer les nôtres et leur faire écho ». Dans le jeu complexe des permanences et des différences, on choisit de vivre avant tout les résonances.

Le Moyen Age est source de valeurs. Il peut même être le miroir privilégié où l'homme choisit de se réfléchir. On ne sera pas surpris de voir qu'il en est ainsi pour Y. Congar, théologien dominicain : « Le Moyen Age est pour nous, dominicains, comme notre lieu connaturel ». Le Moyen Age est un modèle « par l'union qu'il a réalisé entre la Foi et la Culture ». Pourtant Y. Congar prend acte de la distance qui nous sépare de cette période et accepte les exigences de la modernité :

« Evidemment, nous vivons aujourd'hui dans une culture (qui est d'ailleurs éclatée et multiple) qui n'est plus par elle-même expression ou vêtement de la Foi. Nous sommes ainsi comme tirés entre deux extrêmes, mais l'expérience montre que c'est parfaitement vivable. Précisément, il faut prendre dans chacun des deux mondes, ce qui est vivant et nourriture de vie ».

Plus radical, J.-C. Payen érige le Moyen Age en modèle exclusif :

« Le monde moderne est celui des ruptures (avec les traditions, avec le terroir). Je tourne le dos à l'informatique, aux portillons du métro, au matraquage des médias. Le Moyen Age est un antidote nécessaire. L'actualité du Moyen Age, c'est le besoin d'enracinement, d'essentiel, le retour aux vraies valeurs ».

Ici, rupture et continuité se rejoignent : le fil des civilisations est rompu, mais les défenseurs éclairés de la tradition que sont les médiévistes savent retrouver la continuité.

Un deuxième type de considérations s'organise autour des notions de « racine », de « filiation », d' « origine ». La différence est claire : délaissant un lien par la ressemblance, on s'en tient à un lien par la généalogie. Formulation plus descriptive, plus discrète quant à l'implication personnelle que l'on tire de cette proximité. On met alors en avant le rôle du Moyen Age dans la genèse du monde actuel. Comme chez R. Fossier, cette affirmation est une réaction contre l'indifférence ou l'ignorance que l'on prête au sens commun. « Il y a bien plus de filiations directes *qu'on ne l'imagine normalement* » (C. Rabel)

Sur quels objets privilégiés se fixe cette quête des origines ? Les réponses obtenues illustrent l'idée que le Moyen Age est le moment fondateur de la Nation. En outre, trois points de jonction sont souvent évoqués : la langue, les monuments, la religion chrétienne. (Chacun évaluera à sa guise la part de permanence que cela peut constituer au sein de notre société).

La notion de « racine » est fréquemment employée, plus que l'idée équivalente d' « origine » pourtant proposée dans la formulation de la question. « Racine » est dans l'ordre du lieu, ce qu' « origine » est dans l'ordre du temps. Or, on sait l'importance du terroir et du sol national dans l'image que l'on se fait du Moyen Age. Surtout, l'expression possède une ambiguïté remarquable, susceptible de réunir les opinions opposées. « Racine » peut aussi bien désigner notre propre identité (Y. Congar), qu'un passé lointain et révolu (« Je cherche à connaître une époque et des mentalités qui ne sont plus les nôtres, mais dont nous sommes les héritiers. Je souhaite être conscient de ces racines » (J.-P. Hible). Les racines : déjà l'arbre ou avant l'arbre ? La notion de racine, dans sa molesse conceptuelle, permet d'exprimer un goût du passé, sans avoir à trancher sur le statut que l'on donne à ce passé, sur le rôle qu'il joue dans notre monde ou dans nos savoirs.

Quels clivages ?

Jusqu'ici, on a voulu cerner les deux positions opposées (sans pour autant masquer les plages de rencontre). On peut maintenant s'interroger sur les critères externes qui permettent de rendre compte de cette opposition. Au vu des réponses obtenues, il ne semble pas y avoir de clivage en fonction des disciplines. On défend la continuité ou la rupture aussi bien chez les littéraires que chez les archéologues ou les historiens.

En revanche, il est probable que les centres d'intérêt privilégiés jouent un rôle décisif. Il est sûrement plus aisé de déceler des continuités dans les paysages ruraux, les modes d'alimentation, que dans les goûts musicaux ou les systèmes de représentation de l'univers. En fait, les tenants de l'altérité situent celle-ci principalement au niveau des mentalités. (Bien que les constituants de l'étrangeté médiévale soit peu détaillés, on relève des expressions comme « façon d'agir et de penser », « culture inconnue », « mentalité surprenante »). On peut, peut-être, voir là une conséquence de l'influence de l'anthropologie sur l'histoire des mentalités : ne suggère-t-elle pas cette problématique de l'Autre ?

Inversement, on peut s'étonner de voir les tenants de la continuité citer maints exemples à l'appui de leur thèse, tout en délaissant les mentalités. Et c'est R. Fossier lui-même qui, ailleurs, décrit les façons primitives d'agir et de sentir qui caractérisent l'homme du Moyen Age. Qu'est-ce alors qu'un monde proche où l'on sent, pense, vit, si différemment ? Le domaine des mentalités et de la sensibilité apparaît bien comme un bastion de l'altérité.

Une autre frontière se dessine, celle des convictions religieuses. C'est très logiquement qu'environ la moitié des partisans de la continuité témoigne d'un intérêt plus ou moins manifeste pour la religion. Plus généralement, le choix de valeurs personnelles semble déterminant (voir la réponse de J.-C. Payen).

Entre encore en jeu, l'expérience que chacun peut avoir des aspects les plus traditionnels du monde actuel. Voyons l'opinion de P. Ruelle (éclairée par son témoignage, voir question 4) :

> « La vraie rupture entre le Moyen Age et nous s'est produite au début de ce siècle, lorsque la société agricole et stable (ce qui ne veut pas dire "satisfaisante" !) a cédé la place à une société industrielle et mobile. N'étaient les témoignages visibles laissés par l'architecture, je dirais que pour la société urbanisée d'aujourd'hui, le Moyen Age n'a pas plus de réalité que l'Antiquité ou la Préhistoire ».

On peut admettre que cette mutation ne cesse de se prolonger, aujourd'hui encore, dans ses aspects sociaux et culturels. Dès lors, le problème se pose bien différemment pour celui qu'enflamme les sou-

venirs d'une enfance rurale, d'un système de vie traditionnel, et pour les sans-racines des cités modernes. L'idée traverse plusieurs réponses que les derniers aspects vécus du Moyen Age s'effacent sous nos yeux. Certains en sentent encore le poids, voire s'y attachent délibérément. D'autres n'ont en rien l'expérience de ce qui, aujourd'hui, paraît lié à l'idée de notre Moyen Age.

Actualité de la recherche ?

En fait, la deuxième partie de notre question suscite peu de réponses (moins de la moitié). Contrairement au premier point, il n'existe pas de positions bien tranchées. Et, si les formulations sont très différentes, on y décèle un large consensus : le savoir des médiévistes n'est pas pure connaissance ; il est d'une façon ou d'une autre, impliqué dans les préoccupations des hommes d'aujourd'hui.

Ce qui crée, pour une bonne part, des écarts dans les réponses, c'est la réaction que suscite le terme « d'actualité ». Choqués, certains répondent vivement : « Déterminer l'actualité d'une pratique de recherche me semble une hérésie » (D. Alexandre-Bidon). « Il serait vain de penser que nos travaux sur le Moyen Age pourraient avoir une répercussion quelconque sur le monde moderne » (P. Ruelle). Ceux-là paraissent soucieux de soustraire la recherche à toute finalisation, aux impératifs de la mode, et plus encore aux directives du politique. « Une pratique de recherche n'a pas à se justifier par rapport à l'actualité, sinon c'est la condamnation de toute recherche fondamentale ; une pratique de recherche doit être indépendante de toute visée pratique et pragmatique ». Ici, l'emprunt aux sciences dites exactes de la notion de recherche fondamentale aide le médiéviste à se protéger des exigences productivistes (et peut-être aussi des scrupules d'une certaine inutilité).

D'autres chercheurs (plus sensibles peut-être aux guillemets qui, dans la formulation de la question, élargissaient la notion d'actualité) n'ont pas vu dans ce terme l'occasion de défendre leur territoire. Ainsi en va-t-il pour les tenants d'une continuité entre le Moyen Age et nous. De cette prise de position découle assez logiquement une conception du statut de la recherche : si la connaissance du Moyen Age est connaissance de nous-mêmes, son inscription dans le présent devient évidente. La recherche met à jour un savoir qui concerne directement l'homme d'aujourd'hui, parce qu'il parle de lui, de son présent.

D'où également le désir de diffuser cette connaissance : visée du grand public, enseignement. Ainsi, pour R. Fossier :

> « J'ai dit que ce rapport [entre le Moyen Age et aujourd'hui] est étroit (comment comprendre quoique ce soit au Moyen-Orient pour prendre un douloureux exemple) ; c'est pourquoi la vue du

monde moderne me soutient, et l'inverse, dans l'étude du Moyen Age, et je voudrais le faire sentir : peut-être est-ce la raison pour laquelle l'enseignement, le souci de faire savoir, m'attire plus que la méditation de la recherche. En somme, à y réfléchir, c'est l' « instruction civique » à base médiévale qui m'est la plus familière ».

On voit bien ici le lien entre les deux aspects de la question posée. Parfois même, l'idée d'un Moyen Age actuel semble la conséquence d'une volonté de rendre plus évidente l'utilité du chercheur :

> « Il me semble important "d'actualiser" le Moyen Age, ou plutôt de rechercher (...) des témoignages et des problématiques modernes (...) Je définis le rôle de l'historien comme celui d'un éducateur. Cela n'aurait pas de sens d'étudier le Moyen Age, ou une autre période, en soi, et sans voir les profonds parallèles qui existent entre hier et aujourd'hui » (S. Moscadelli).

L'idée d'une « actualisation » peut paraître étrange : comme si l'on pouvait choisir entre un Moyen Age en soi, sans efficacité, et un Moyen Age pour aujourd'hui. En tout cas, il est clair qu'un discours au présent est nécessairement un discours sur le présent.

Pour d'autres, à l'inverse, parler pour aujourd'hui ne suppose pas que l'on parle d'aujourd'hui. Ainsi, le choix d'un Moyen Age lointain n'implique pas un savoir étranger au monde moderne. Simplement, le rapport est plus complexe, indirect. D. Alexandre-Bidon, parallèlement à l'inutilité (économique) de l'historien, affirme qu'il est « absolument utile, au-delà de toute contingence » (dès lors que l'on se place à un niveau philosophique).

Chez les partisans d'une utilité non-immédiate, on reconnaît en premier lieu, le discours qui célèbre les vertus d'une connaissance du passé. « Plus mes travaux m'éloignent de l'actualité, plus se fait lucide le regard que je jette sur elle. La compréhension d'ici-maintenant passe par la connaissance d'hier-ailleurs, c'est bien connu » (G. Zink). Position du sage qui sait relativiser, ou simplement conscience du rôle que le passé doit tenir dans la formation intellectuelle de l'homme cultivé ?

Surtout, c'est un souci théorique qui rend son actualité à ce Moyen Age lointain. On cesse d'y voir l'occasion d'un savoir qui dit, on y prend la matière pour un savoir qui se forme. Sans parler de ressemblance ou de différences, le Moyen Age doit tenir sa place dans l'élaboration d'un savoir général de l'homme.

> « L'horizon de la recherche est toujours comparatif pour moi. Au-delà des thèmes particuliers, au-delà des pures mutations, il s'agit de poursuivre d'éventuels universaux, de chercher les limites de l'historicité, d'évaluer les différentes vitesses du changement culturel » (A. Bourreau).

Pour J.-C. Huchet, l'altérité est la condition même de ce rôle théorique. Loin « qu'il faille à tout prix s'arranger pour que le Moyen Age

serve la "modernité" », l'altérité « constitue une force critique qui relance la recherche », et fait « avancer la théorie littéraire en lui permettant de découvrir ses insuffisances dans la confrontation avec son Autre. Puisse les troubadours et leur érotique conduire, par exemple, à un "affinage" conceptuel de la psychanalyse digne de cette alchimie du désir par la langue que fut la "fin'amors" ».

A travers les différentes positions, le souci du présent semble faire l'unanimité. Car, le chercheur s'inquiète de sa légitimité sociale :

> « Mes efforts tout au moins théoriques tendent donc toujours à ne pas perdre de vue l'importance de mes éventuels travaux pour l'époque contemporaine ; d'où également régulièrement les scrupules à prendre un plaisir trop pur et égoïste à mon travail actuel à la B.N. » (C. Rabel).

Pourtant, certains chercheurs refusent la facilité d'un discours justificatif :

> « J'ai toujours trouvé suspectes les justifications du "métier d'historien" qui l'aident à se défendre contre l'accusation d'inutilité (sociale). Mêmes bonnes, se sont des justifications *a posteriori* » (J.-M. Pesez).

M. Pastoureau est plus radical. Sans faire de la recherche une activité futile (« Pour moi, être médiéviste, c'est une façon de chercher à mieux connaître l'homme, spécialement l'homme vivant en société »), l'essentiel de son propos en réduit la portée — le sérieux ? :

> « Je revendique pour le chercheur, quel qu'il soit, le droit de se faire plaisir. Je crois à l'enthousiasme et à ses vertus sur la recherche. Je crois qu'un chercheur a le droit d'être « égoïste » lorsqu'il choisit tel sujet d'enquête plutôt que tel autre. Je connais des chercheurs qui n'aiment pas leurs recherches ; je connais des médiévistes qui n'aiment pas le Moyen Age : cela me semble proprement effarant. De la même façon je suis sidéré devant des étudiants en année de maîtrise qui ne savent pas quel sujet de mémoire choisir, qui n'ont aucune préférence pour tel domaine, telle époque, tel problème.
>
> « En définitive — et je devrais avoir honte de le dire — j'ai parfois l'impression que le Moyen Age est pour moi plus un jeu qu'un enjeu. Mes recherches sur les couleurs, les animaux, les emblèmes, ont souvent un caractère ludique. Est-ce condamnable ? Scandaleux ? Est-ce une fuite pour ne pas affronter les « vrais » problèmes ? Je crois beaucoup au Moyen Age comme *fuite*. Et ce, pour tous les médiévistes, qu'ils le reconnaissent ou non ».

Opinion qui ne manque pas de courage, compte tenu de la pression du discours dominant. La préoccupation du plaisir l'emporte sur le sérieux, le soi sur le monde. Plus besoin alors de référer sa pratique à une utilité sociale.

Ainsi, l'étiquette « Moyen Age » suscite des discours fort différents, ce qui n'est en rien surprenant. Les opinions sont tranchées, mais ne

cessent de se rejoindre en un certain point. Altérité ou proximité ? On l'a dit : tout dépend de quel aspect du Moyen Age on parle, des valeurs personnelles que l'on affiche, et aussi du souci que l'on se fait du monde actuel. Une autre ligne de partage semble émerger : la façon dont chacun perçoit le temps, et se montre sensible plutôt à la tradition, ou davantage à la nouveauté. Comparant l'enfant et l'homme qu'il est devenu, dira-t-on : « c'est le même », ou bien : « comme il a changé » ? Il serait absurde de voir la vérité dans un choix. Pourtant, en ce qui concerne le Moyen Age, les discours se veulent, le plus souvent, d'un côté ou de l'autre.

En arrière plan, quelques questions se dessinent. Croit-on à une histoire qui rétablit le fil ininterrompu et régulier du temps ? Ou perçoit-on un agencement de blocs instables, bordés de failles ? Conséquemment, le statut des « permanences historiques » apparaît comme crucial. Quoique tenant le discours de la continuité, C. Rabel s'interroge : « un système encore existant - fonctionnant ? Comment ? Avec quelles permanences ? Quels changements ? - aujourd'hui ». Qu'est-ce qu'une permanence, une survivance ? D'un état historique à un autre, qu'y a-t-il de comparable ? Sur ce problème (celui du temps, en quelque sorte), tout est, comme souvent, affaire de sensibilité autant que de principe de méthode.

> « Si un portrait de quelqu'un, montré à vingt personnes qui connaissent le modèle, est reconnu par neuf, non reconnu par onze, dira-t-on que ce portrait contient 9/20 de vrai, 11/20 de faux, ou le contraire ?
>
> « Mais supposé que personne n'ait connu ce modèle ? Il arrive alors ceci de merveilleux : que les gens n'en disputeront pas moins ardemment de la ressemblance ».
>
> **Paul Valéry.**

LE CHERCHEUR, LE « JE » ET L'OBJET

« et moi, et moi, et moi... »

En proposant ce questionnaire aux médiévistes, nous avons suscité des discours personnalisés (pas autant certes que nous l'aurions souhaité, mais assez toutefois pour nous satisfaire). Ce n'est certes pas un souci pervers de dévoiler les dessous de l'histoire qui nous a animé. Simplement, nous avons cru pouvoir profiter, en toute tranquillité, de la mort du vieux démon positiviste — pour qui toute connaissance valable se doit d'ignorer le sujet connaissant —, et sonder l'espace de liberté qu'elle a ouvert. Pourtant, il n'est pas dans nos intentions de relancer la rhétorique usée qui, aux prétentions scientistes, oppose la révélation selon laquelle le discours scientifique est autant expression de l'homme qui étudie que dévoilement de l'objet étudié. L'acquis théorique, depuis H.-I. Marrou, A. Besançon, M. de Certeau et beaucoup d'autres, est suffisant pour éviter de justifier une nouvelle fois cette idée. Ce qui importe davantage, c'est de cerner les pratiques qui découlent de ce principe, de préciser les modalités de sa mise en œuvre.

Mais, les résultats de notre questionnaire n'invitent-ils pas à nuancer le constat d'évidence que je viens de dresser ? Le nombre de réponses obtenues est resté limité. N'est-ce pas le signe d'une incompréhension, voire d'une hostilité à l'encontre de questions jugées « métaphysiques », « subjectives » et « futiles » à la fois ? Ou encore, l'expression d'une résistance des universitaires, retranchés dans un discours strictement professionnel ? Cela n'est pas si sûr qu'il y paraît au premier abord (voir l'introduction). Bien souvent en effet, ceux-là même qui ont pris la question très au sérieux ne sont pas parvenus à mettre en forme leur discours. A vouloir aller trop loin dans l'introspection (même professionnelle), on peut être pris de vertige. Surtout, si l'on veut tout dire de ses motivations, on risque bien de ne jamais en finir. En fait, nous sommes conscients que notre questionnaire ne pouvait recevoir de réponses complètes et définitives. Ce sont des questions dont on n'attendait pas de *résolution.* Pour pouvoir y répondre, il me semble qu'il fallait accepter de se livrer à une sorte d'exercice littéraire, qui soit un équilibre entre ce à quoi l'on tient, ce que l'on croit savoir et la part d'incertitude et d'ignorance de soi-même.

Entre un refus de la question et sa survalorisation, une autre attitude mérite réflexion. Certaines personnes ont en effet déclaré, qu'en dépit de leur bonne volonté, elles ne savaient nullement que répondre. Que de jeunes chercheurs, manquant du recul nécessaire, ne soient pas en mesure d'analyser leurs propres motivations, cela se comprend. Ce point de vue est beaucoup plus surprenant lorsqu'il est le fait de chercheurs confirmés. Car, en fin de compte, il s'agit d'un exercice banal (Pourquoi le Moyen Age ? Pourquoi vous ?) auquel le chercheur doit bien être convié, de temps à autre, par son entourage social. Pourtant, il semble bien que l'attitude de G. Duby (« Mon métier, je le fais, et je ne réfléchis pas tellement dessus » 1) soit partagée par beaucoup de médiévistes.

A l'inverse, quelques-unes des réponses qui nous sont parvenues se prononcent clairement sur le principe même de notre entreprise. C'est avec un vif plaisir que nous lisons les propos de P. Zumthor :

> « Votre enquête souligne implicitement la nécessité d'un lien personnel entre le chercheur et l'objet de sa recherche. On ne saurait trop insister sur ce point. Une certaine conception de l' "objectivité" scientifique comme im- ou dé-personnification est non seulement dépassée aujourd'hui, mais par là-même devenue *pour nous* improductive.
>
> « L'idée que nous nous faisons, chacun pour notre propre compte, de notre rapport à nos recherches fait partie intégrante (que nous en soyons conscients ou non) de notre position épistémologique, et celle-ci, même non explicitée, détermine la validité de toute activité dite "scientifique".
>
> « Il est, à mon avis, bien regrettable que trop de savants (surtout peut-être dans ma génération) n'aient jamais perçu clairement ces implications, s'ils ne les ont même purement et simplement déniées ».

Discours social et discours narcissique

A ce point de l'analyse, il convient de situer notre démarche en écho avec les théories déjà exposées par un certain nombre d'auteurs. En somme, ce qui sous-tend notre entreprise ressemble fort au principe cher à H.-I. Marrou : « l'histoire est inséparable de l'historien » (2). Proposition qui vise à ruiner le concept d'objectivité tel que l'avaient conçu les positivistes, soit l'illusion d'une connaissance sans point de vue. Pour eux, le savoir vrai est le produit d'une soustraction : celle qui élimine du discours sur l'objet, la part de déformation que le savant y introduit. Ainsi, Seignobos, le grand maître de l'histoire positiviste, introduit son *Histoire politique* par l'énoncé de ses opinions

1. G. DUBY et G. LARDREAU, *Dialogues*, Paris, 1980, p. 38. Affirmation faussement naïve, que tout le livre dément.
2. H.-I. MARROU, *De la connaissance historique*, 6e éd., Paris, Point-Seuil, 1975, chap. 2 (1re éd., 1954).

libérales : « Si je me suis trompé, le lecteur est averti du sens dans lequel il est possible que j'aie penché » (3). Ainsi, la vérité, c'est le livre moins la préface.

A l'inverse, H.-I. Marrou insiste sur l'impossibilité d'une telle opération. Les deux termes, le sujet connaissant et l'objet d'étude, sont si intimement mêlés, qu'aucune dissociation ne saurait être entreprise. Qu'entre eux, on parle de rapport, de dialogue, de rencontre, il est clair que retirer un des facteurs serait une aberration. Tout savoir sur le passé est finalement ce qu'un individu, à telle époque, mû par ses propres désirs, dans un environnement scientifique donné, a pu connaître et dire de tel sujet. Dès lors que l'on veut atteindre le dernier élément seul, tout s'évanouit. Comme le dit M. de Certeau, « la vérité est dans cet entre-deux [entre l'objet et le sujet de la recherche], dont une œuvre pose les termes sans pouvoir créer un objet qui se substitue à ce rapport » (4).

Cette idée de la connaissance comme fusion de l'objet et du sujet semble rassembler, par delà les divergences, le point de vue du catholique libéral et celui des marxistes. Ainsi, Marx, loin de chercher à retrancher le point de vue de l'historien, considère que c'est précisément en tant que sujet pris dans l'histoire que l'historien peut atteindre une certaine vérité (5). Chez Marrou, c'est dans la mesure même où il s'engage que l'historien donne valeur à son œuvre. Il ne s'agit pas, bien évidemment, de gommer l'écart qui sépare ces opinions. On veut seulement souligner l'identité du mouvement qui fonde la validité du discours historique : la critique adressée à la connaissance se retourne en condition même de ce savoir. De ce point de vue, la seule différence notable est que le produit de cette démarche est dit « objectif » chez les uns et « subjectif » chez les autres...

Et, pratiquement, ce sont bien les tenants d'une philosophie critique de l'histoire d'une part, les historiens d'inspiration marxiste d'autre part, qui se sont tenus au plus près des questions qui nous occupent. Ainsi, Pierre Vilar inaugure sa thèse sur la Catalogne en rappelant que « l'historien est dans l'histoire ». Il explique comment chaque étape de sa recherche « a été déterminée par des circonstances à la fois très générales et très personnelles, extérieures à l'œuvre entreprise, mais dont le retentissement sur elle n'a pas été seulement matériel, mais aussi intellectuel, méthodologique » (6). Aussi raconte-t-il, dans une longue préface, l'histoire de l'historien. Il réfère sa recherche à l'histoire collective, montre l'influence d'événements tels que la guerre d'Espagne ou la seconde guerre mondiale. Deux ordres de considérations sont

3. C. SEIGNOBOS, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, Paris, 1897, p. XI.
4. M. de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, 1975, p. 75.
5. Sur ce point, voir l'introduction de G. Lardreau aux *Dialogues*, p. 9-17.
6. P. VILAR, *La Catalogne dans l'Espagne moderne*, 2e éd., Paris, 1983, vol. I, p. 11.

encore envisagés : le contexte historiographique ; certaines circonstances institutionnelles touchant personnellement l'auteur (rappel prématuré à Paris, nominations...) C'est de ces trois composantes que résulte la démarche de l'auteur. Conformément à l'inspiration sociale chère au marxisme, le sujet connaissant désigne en lui, pour l'essentiel, la voix de l'Histoire. Il n'en est pas moins un sujet, qui dit « je » et se raconte, même s'il est avant tout l'homme d'une époque, d'un contexte.

Ce sont les mêmes préoccupations que l'on retrouve chez M. de Certeau. Lorsque celui-ci insiste sur le rôle du « présent » de l'historien dans l'élaboration de la connaissance du passé, il l'invite à prendre en compte sa relation au « corps social » (faute de quoi, son discours cesserait d'être scientifique), c'est-à-dire le lien à son présent d'être social d'une part, sa place institutionnelle d'autre part.

Quant à la voix plus personnelle d'un individu, pris comme sujet narcissique, elle ne perce ici que bien timidement. C'est chez H.-I. Marrou, en revanche, qu'elle s'épanouit tout à loisir. Pour lui, « l'histoire est une aventure spirituelle où la personnalité de l'historien s'engage tout entière ; pour tout dire en un mot, elle est douée, pour lui, d'une valeur existentielle, et c'est de là qu'elle reçoit son sérieux, sa signification et son prix » (p. 197). Ou encore, l'historien « poursuit, dans son dialogue avec le passé, l'élaboration (...) du problème pour *lui* fondamental dont la solution, par des voies quelquefois détournées et souvent mystérieuses, importe à *son* destin, engagera sa vie et sa personne entière » (p. 201). On ne saurait insister plus vigoureusement sur l'idée d'une implication personnelle du chercheur. Rappelons toutefois le caractère très nuancé de la position d'H.-I. Marrou. L'importance accordée au sujet-historien connaît trois limites :

— une limite sociale : la conclusion de l'ouvrage entend prévenir l'accusation d'individualisme et rappelle, comme une évidence, les liens étroits qui unissent l'aventure personnelle et les « besoins et aspirations de la collectivité ». On ne dissocie pas l'individu de son contexte social ;

— une limite méthodologique : l'individu-chercheur ne saurait se livrer sans retenue à ses inclinations. Les outils de la méthode et les nécessités de la rigueur l'exigent ;

— une limite quantitative : la prise en compte des sentiments et des passions doit être mesurée, discrète. Elle doit se garder de toute lourdeur, de tout débordement de pathos. Sur ce point, on s'étonne de voir H.-I. Marrou décider quelle est la forme et le ton justes que l'historien doit adopter. Prisonnier d'une esthétique classique, il fait prévaloir un discours clair, lumineux, raisonnable, et qui surtout, exorcise toute angoisse (ce mot constituant sa cible privilégiée, pp. 200-201).

Aussi d'accord qu'on puisse être avec l'idée d'une implication personnelle, les propos d'H.-I. Marrou, que nous avons rappelés, suscitent la critique. Le vocabulaire même ne peut manquer de faire frissonner ceux qui ne partagent pas les convictions religieuses qui s'y dessinent,

ou encore ceux qui jugent sa teinture existentialiste bien désuète. D'une façon ou d'une autre, ces phrases sont chargées d'une lourdeur, d'un souci d'atteindre l'essentiel (« sérieux », « fondamental », « destin », « engage sa vie tout entière ») dont on peut accepter qu'il anima H.-I. Marrou, mais qui devient franchement insupportable dès lors qu'il est donné comme *obligatoire*. L'historien-philosophe définit une norme, exclut de l'analyse de la démarche historique tous ceux qui ne conçoivent pas leur vie lestée d'une quête de l'essentiel (tous les athées, finalement ?). H.-I. Marrou fait peser sur tous les historiens une fondamentale obligation de sérieux.

En fait, sa position est étroitement dépendante de ses conceptions religieuses. Quelle est cette aventure spirituelle dont on nous parle ? A travers sa recherche, l'historien rencontre les hommes du passé. Ceux-ci lui apparaissent différent de lui-même, leurs façons de penser étrangères. Mais grâce à sa faculté de compréhension, il parvient à transformer l'Autre en Même. Du mouvement de sympathie qui porte l'historien, résulte une « communion spirituelle » avec les hommes dont il retrouve la trace. Une chose est claire : ce qui fonde cette communion, c'est l'idée chrétienne d'une universalité du fait humain, d'une unité de l'homme en Dieu. Sans la Foi, sans le désir de saisir l'incarnation de Dieu dans l'Histoire, la sympathie, et donc la démarche historique, n'aurait pas de sens. L'aventure spirituelle, c'est la rencontre de Dieu.

Enfin, l'engagement personnel me paraît trop étroitement défini par H.-I. Marrou, et cela de deux points de vue :

— Il concerne uniquement le sujet que l'historien aborde, le problème dont il traite. Certes, l'idée que le destin emprunte « des voies quelquefois détournées et souvent mystérieuses » suggère d'autres dimensions, mais l'auteur néglige de les explorer. Or, — et notre questionnaire est là pour le rappeler —, l'engagement du chercheur est aussi d'ordre institutionnel ; il vise parfois l'élaboration d'un problème théorique général. En outre, l'attachement à la recherche peut s'ancrer, plus que dans le discours tenu, dans une pratique qui convient à l'individu, par son aspect obsessionnel, ou pour le moins, rassurant. H.-I. Marrou néglige que l'histoire, tout en étant une approche de problèmes importants, est aussi — et le mutisme des historiens sur eux-mêmes le souligne — un moyen d'échapper à d'autres questions non moins centrales. L'essentiel et le futile, la quête et la fuite se rejoignent parfois.

— L'engagement du chercheur est situé, tout entier, dans sa démarche consciente et volontaire. On l'a dit : le discours de la profondeur revendiqué par H.-I. Marrou doit, paradoxalement, emprunter les chemins de la clarté et de la lumière (divine ?). Mais, le point de vue de la conscience raisonnable est une citadelle assiégée, au milieu des réflexions théoriques du XX[e] siècle. Cheval de Troie de rigueur : Freud se cache derrière Sophocle.

Aussi peut-on, à la suite d'A. Besançon, réorienter le discours d'H.-I. Marrou, à la lumière de la psychanalyse. Pour le promoteur de l' « histoire psychanalytique », il n'est « point de recherche qui ne soit recherche de soi-même et, à quelque degré, introspection » (7). La conséquence méthodologique est du même ordre que chez H.-I. Marrou : « S'applique donc à l'histoire, la vieille règle qui veut que le réel ne soit perceptible que dans la mesure où le soi est perçu et accepté » (p. 75). Bien sûr, ce qu'il s'agit de reconnaître ici, c'est la manifestation, dans l'activité intellectuelle, d'un « scénario imaginaire où le sujet est présent, et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir, en dernier ressort, d'un désir inconscient » (p. 74). L'étude se concentre sur les résistances de l'historien à mener cette réflexion, phénomène analysé classiquement comme une dénégation. L'auteur dénonce les attitudes « professionnelles », qui « peuvent s'interpréter comme des tactiques pour évacuer l'angoisse en déniant au matériel son contenu affectif et son rapport réel avec la personne de l'observateur » (p. 65).

Plusieurs cas de figure sont proposés. L'historien peut évacuer tout contact avec le fantasme, soit par le choix d'un domaine affectivement neutre, soit par l'élaboration d'un système de défense. A l'inverse, certaines projections fantasmatiques (cf. Michelet et les Jésuites) sont le fruit d'un scénario imaginaire et n'atteignent rien du réel. Le cas intermédiaire est celui où la reconnaissance du fantasme, alliée à une solide pratique des documents, éclaire l'historien dans sa recherche.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici de proposer un discours-type. Comme le précise A. Besançon, « il y a plusieurs styles à cette acceptation [du soi], autant que d'historiens » (p. 75). Allons plus loin et laissons à chacun le soin de définir le « moi » comme il l'entend, autrement peut-être qu'un moi-croyant-en-Dieu, ou qu'un moi-sachant-que-l'inconscient-existe, et pas seulement comme un moi-social. Sur ce dernier point, il serait regrettable que ces pages donnent lieu, une fois de plus, au vieux débat opposant une conception sociale et une conception individualiste de l'homme. Que les propos équilibrés de G. Lardreau nous en gardent : l'œuvre historique est « le rêve d'une époque où s'insinue le rêve d'un sujet » (*Dialogues*, p. 11).

Travaux pratiques

Reste une question. Quelles formes d'écriture peuvent découler des considérations précédentes (outre notre questionnaire, bien sûr) ? On sait que H.-I. Marrou appelait à une démarche publique, demandant à l'historien qu'il « fournisse tous les matériaux qu'une introspection

7. A. BESANCON, *Histoire et expérience du moi*, Paris, 1971, p. 66.

scrupuleuse peut apporter à ce qu'en termes empruntés à Sartre j'avais proposé d'appeler sa "psychanalyse existentielle" (p. 232). Cela concerne aussi bien l'énoncé de ses postulats, son itinéraire intérieur, que le récit de la genèse de son œuvre. Cette pratique tend, aujourd'hui, à se développer dans le cadre des préfaces, alors même que H.-I. Marrou, conscient des difficultés de l'exercice, préférait miser sur les vertus du recul chronologique et donc de l'analyse rétrospective. (Ce qu'il fit lui-même en ajoutant, treize ans après, une *retractatio* à sa thèse sur saint Augustin). L'exemple n'a guère été suivi, et le discours que nous analysons reste, avant tout, proposé comme une mise en garde préliminaire.

Encore celui-ci connaît-il des formes très variées. Outre le texte de P. Vilar déjà évoqué, je me limiterai à deux exemples. Dans l'introduction de son livre, *Le péché et la peur,* J. Delumeau, fort de la constatation que les historiens « s'impliquent dans leur enquête et s'engagent dans ses conclusions » et du souci d'honnêteté qui en découle, veut se garder de « dissimuler [son] propre sentiment sur le dossier qu'[il] présente » (8). Aussi, avoue-t-il sa croyance au péché. C'est en fonction de celle-ci qu'il entend montrer ce qu'il considère comme une présence trop forte de la culpabilité dans l'Europe moderne. Toute l'entreprise repose sur l'idée que l'auteur se fait du « trop », ou encore sur sa propre conception du péché. Il n'est donc pas mauvais qu'il se livre à une déclaration d'intention. Mais, par rapport à nos préoccupations, il s'agit d'une position minimale, en ce qu'elle réduit l'introspection à l'énoncé d'un point de vue (du type « voilà ce que j'ai voulu dire »). Ce texte rapide ne peut que faire regretter l'émouvant récit des premières images de la mort vécues par l'auteur, qu'on lit au début de son précédent ouvrage, *La peur en Occident.*

On trouve, en revanche, plus de profondeur dans l'introduction du livre de J. Chiffoleau, *La comptabilité de l'au-delà.* En reprenant quelques lignes de Michelet (« J'aimais la mort... »), l'auteur suggère, avec force et discrétion, la complexité des rapports que l'historien entretient avec la mort, ainsi que les problèmes qui en découlent pour la recherche et l'écriture dans leur ensemble (9). Ici, aucun rapport conscient n'est établi entre ce qu'on pose comme caractéristique du sujet connaissant et ce qu'on livre comme connaissance de l'objet. Utile précaution contre le risque d'un retour à la soustraction positiviste.

Il me semble que, s'il y a actualité du problème, c'est au niveau des pratiques du discours de l'implication qu'elle se situe. Quelques phrases posées en guise d'avertissement ne suffisent pas à résoudre le problème. Il n'y a pas de solution idéale à proposer. Mais, il me semble que la question de l'implication doit être intimement mêlée à

8. J. DELUMEAU, *Le péché et la peur,* Paris, 1983, p. 10-11.
9. J. CHIFFOLEAU, *La comptabilité de l'au-delà. Les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Age,* Rome-Paris, 1980, p. 11.

l'ensemble du travail et, d'une façon ou d'une autre, s'intégrer dans la démarche même qui se veut rigoureuse, ou au moins en certaines de ses articulations, de ses zones cruciales.

De ce point de vue, les *Dialogues* de G. Duby et G. Lardreau constituent un exemple remarquable d'introspection professionnelle. Avec l'aide de qui débat avec lui, l'historien cherche à éclairer sa démarche épistémologique, les concepts, les présupposés philosophiques qui la sous-tendent. Nulle part le désir de réfléchir sur soi ne rencontre plus de difficultés et ne doit montrer autant de ténacité que lorsque G. Duby évoque « les pulsions du désir qui s'introduisent dans le travail même de l'historien ». Pour lui, l'histoire est une forme d'auto-analyse, mais lorsqu'il se demande « pourquoi suis-je devenu historien ? », il ne peut que reconnaître l'étendue de son ignorance (10).

Lorsqu'on revient au cadre des « livres d'histoire » proprement dit, la question est plus délicate. Que doit-on laisser voir de ce dialogue avec soi-même ? Cette démarche doit-elle être livrée au lecteur ou rester à usage personnel ? Dans quelle mesure ? A cet égard, il n'est pas inutile de rappeler que la formule fameuse de Michelet — « Biographer l'histoire, comme d'un homme, comme de moi » — est, pour lui, l'expression d'une « méthode intime », qu'il consigne dans le secret de son journal.

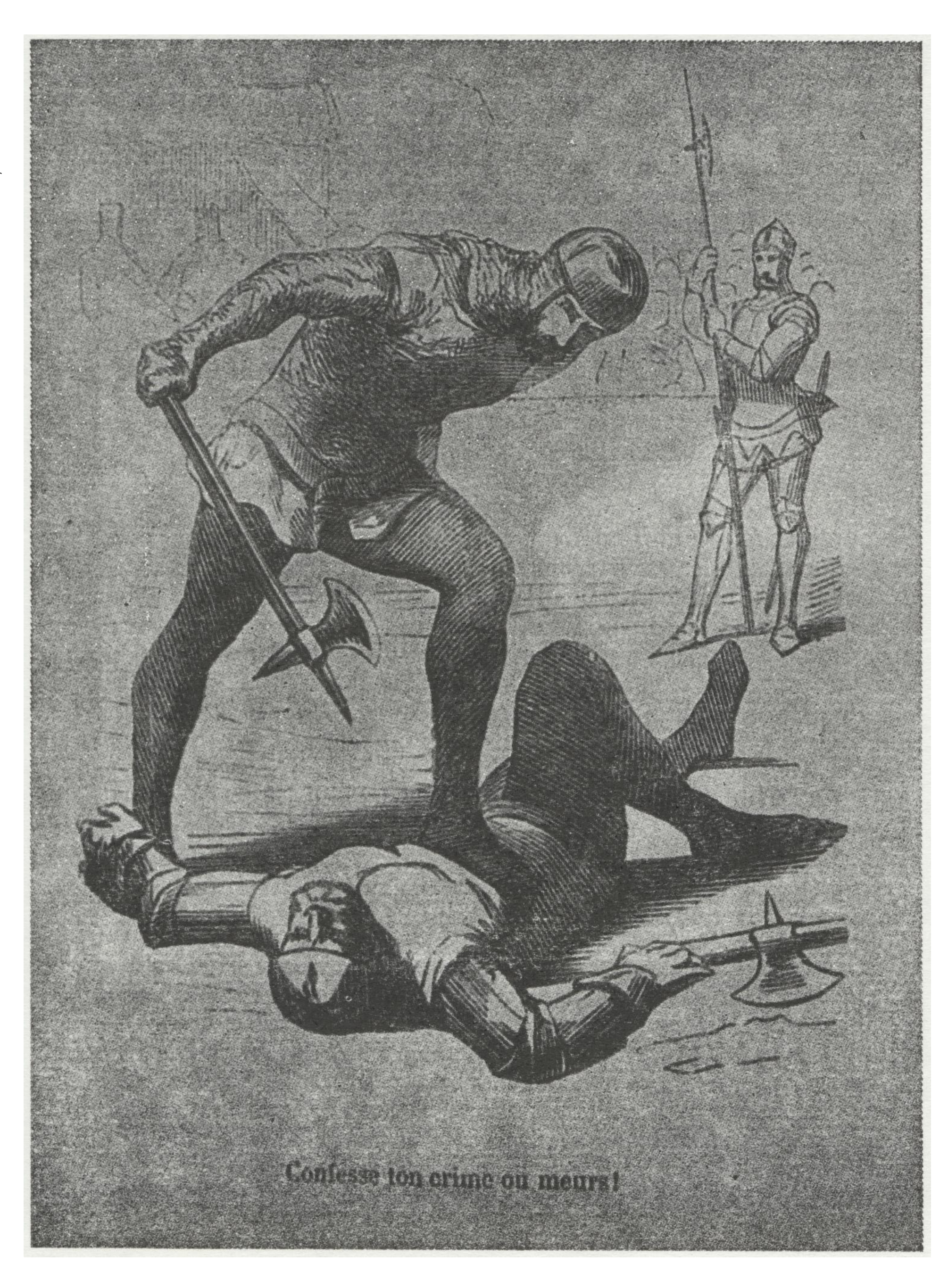
Au terme de cette relecture de quelques textes, il apparaît que le discours du « je », par la banalité qui est devenue la sienne, doit se mêler à d'autres types d'analyse, et non plus être mis en avant, comme lorsqu'il était encore occasion de manifeste. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de multiplier les pratiques.

On a, certes, insisté sur le discours narcissique, sans toutefois mettre en place un terrorisme de l'auto-analyse, un dogmatisme de l'introspection-confession. En fait, notre questionnaire illustre la diversité des motivations qu'il est légitime de faire intervenir. Pour certains, l'attachement au sujet de la recherche l'emporte, mais ce peut être aussi le Moyen Age dans son ensemble qui suscite une rêverie personnelle, ou encore la problématique générale de la discipline choisie et éventuellement ses visées politiques. Pour d'autres, le Moyen Age relève du jeu, ou simplement ne tient aucune importance spécifique. Enfin, tout dépend du type de sujet choisi : on ne s'attend guère à une ardente

10. *Dialogues*, p. 45-49. Sans vouloir faire parler ceux qui n'ont pas répondu à notre questionnaire, on voit que les propos de G. Duby vont dans le sens de notre interrogation. En même temps, ils suggèrent comment elle a pu, dans de nombreux cas, rester lettre morte. On relèvera que G. Duby développe essentiellement le thème du goût pour l'histoire, conçu comme fortement névrotique. « Je me demande si avoir du goût pour l'histoire, se mettre à "faire de l'histoire", n'est pas le symptôme d'une névrose (...) Pour celui qui choisit l'histoire, le départ se fait par introversion, enfoncement vers les racines. Il est repli, protégé, calfeutré. Silence : ne pas parler aux autres, lire, déchiffrer, converser avec des ombres. Monologue, au fond. Un départ qui n'en est pas un : rester enfermé dans une chambre ; les archives, les bibliothèques, ce refuge : les chuchotements, l'odeur du vieux papier... »

participation du moi chez qui étudie les fluctuations des prix agricoles ou la comptabilité pontificale. (Quoi que...) En fait, nier l'existence de l'implication sous prétexte qu'un travail se déroule dans les eaux glacées du calcul et de la technique, conduirait à réduire cette notion à l'attachement au sujet traité, soit finalement à la sympathie marrouienne. Or, nous avons insisté sur la nécessité d'analyser la pratique du chercheur et les satisfactions intimes qui s'y glissent. Reste que le développement de l'histoire des mentalités, en plaçant le dialogue entre sujet et objet au plan des façons de penser et de sentir, ne peut que favoriser l'usage d'un ton plus personnel dans l'analyse de l'implication.

Enfin, il est une limite que le discours de l'implication se doit de reconnaître, et qu'il ne peut outrepasser sous peine de se disqualifier. La prise de conscience à laquelle il convie ne saurait être conçue comme le moyen de parvenir à un contrôle total du discours. Même la psychanalyse, pourtant encline à ce genre de rhétorique, se garde bien d'affirmer que la connaissance de l'obstacle est suffisant pour le surmonter. Aussi, n'est-il pas question de promouvoir un idéal de la maîtrise de soi, accessible grâce aux vertus de l'auto-analyse. A cet égard, il se peut bien, dans certains cas au moins, qu'une démarche aveugle ne soit pas moins « rentable » que de patients efforts d'introspection. N'irait-on pas jusqu'à une revalorisation paradoxale de la non-conscience de soi ?



WALTER SCOTT
(éd. illustrée par Edouard Frère, Paris, 1856)

Ovidio CAPITANI

LE MOYEN AGE, UNE MENTALITÉ DU MULTIPLE

Les médiévistes les plus conscients — surtout les italiens — se demandent aujourd'hui s'il est légitime, s'il est possible, de résoudre le problème de la conceptualisation globale d'une période aussi riche en éveils et en origines que le Moyen Age en trouvant une *reductio ad unum* qui rendrait compte de son originalité, de son essentialité, qui en somme le définirait. L'historiographie en œuvre depuis la fin du siècle dernier a fait cette tentative, qui s'est réalisée en quatre directions :

— celle de l'intégralisme religieux — le Moyen Age chrétien, la *Christianitas* en tant qu'institution globale et epitomé de la société, de ses problèmes et de ses contradictions ;

— celle de la découverte d'une élite du sang, charismatique, dans laquelle la tradition germanique de la noblesse des armes et la religiosité se fondaient en une expression de vie sociale non réductible à la dialectique de classe qu'objectivement on trouve dans la société industrielle moderne ;

— celle des doctrines économiques d'inspiration marxiste ;

— celle du spontanéisme à caractère pluraliste de ce qu'on appelle « giurisdizione spontanea », particulièrement attrayant pour l'historiographie médiévale italienne, attentive à saisir, dans ses caractéristiques les plus profondes, l'histoire communale dans ses aspects institutionnels et sociaux qui ne se laisse jamais réduire aux éléments d'un état rationnel.

A qui regarde bien, ces quatre tentatives historiographiques non seulement correspondent à quatre approches méthodologiques différentes, mais — en l'état actuel de l'historiographie médiévale la plus accréditée — elles sont toutes sensiblement équivalentes justement parce qu'elles se réfèrent au Moyen Age.

Pour la première direction on pourrait citer le moderniste Raffaelo Morghen qui propose de définir globalement le Moyen Age comme une période dominée par l'esprit religieux chrétien, qui inspirerait toute sa vie sociale, avec une pétition de principe, si l'on veut (puisqu'on se fonde sur le caractère religieux d'une période inclue dans sa chronologie qui reste à démontrer [et est indémontrable]) qui finit par masquer tout

aspect de la vie collective qui ne se ramènerait pas immédiatement et explicitement à une composante religieuse.

L'isolement qui a dérivé et dérive de cette vision d'un Moyen Age « élémentaire » n'a pas besoin d'être souligné ; de même qu'il est indéniable que l'aspect religieux ne peut en aucun cas être compris pour le Moyen Age comme une simple « superstructure » si par ce concept nous entendons une ruse banale et stupide du pouvoir et non — comme cela fut en réalité et bien au-delà des termes chronologiques traditionnellement attribués au Moyen Age — une exigence profonde d'autoreprésentation, une conscience des réalités de l'histoire et de l'homme en rupture avec celles que nous avait léguée l'anthropologie du monde classique. Mais la contradiction inhérente à la dialectique entre l'esprit religeux chrétien et l'organisation institutionnelle de la société — contradiction qui précisément avait fourni au Christianisme le pouvoir de se faire l'interprète avant tout des individualités, au delà et même contre les structures de l'état antique dans un moment de « faillite » de cet Etat — cette contradiction donc n'était pas résolue au Moyen Age par l'institutionalisation « cléricale » — c'est-à-dire « ecclésiastique » — du religieux. Ce n'est pas en cela que s'épuisait, comme a voulu le faire croire l'école des médiévistes spiritualistes, le drame du Moyen Age, puisque, au niveau conscient, il reste indéniable que l'exigence la plus haute de notre Moyen Age a été celle que Bartolo de Sassoferrato (XIV[e] siècle) a définie comme l'institution même de l'*universitas hominum* — en d'autres termes, la société, comme coordination d'institutions hiérarchiquement conjointes et englobant des processus historiques qui, autonomes, resteraient incompréhensibles.

La limite la plus grave que s'impose une école en voulant privilégier avant tout le différent, le déviant, — surtout au Moyen Age — c'est précisément de ne pas vouloir tenir compte d'une donnée fondamentale de l'histoire en tant qu'histoire des mentalités : le *quantitatif culturel*. Le déviant ce sont les hérésies, les révoltes ; et les témoignages en sont d'autant plus emphatiques et appuyés que les sources d'informations sont alignées sur une représentation conventionnelle. Pour donner un exemple : si nous parcourons les actes des procès inquisitoriaux contre les hérétiques à Bologne entre la fin du XIII[e] et le début du XIV[e] siècle, une des choses qui nous frappe le plus est le contraste entre l'abondance des informations que nous finissons par recueillir sur toutes les nuances qui servent à définir les caractères formels du comportement religieux des inculpés et leur qualité sociale, leur nombre, le degré d'adhésion culturelle que certains de leurs comportements non conventionnels finissent par acquérir, par rapport au reste de la population. Longtemps on a cru que, derrière chaque révélation de déviance — ou présumée telle — il se cachait un système, une idéologie « alternative » de la société, peut-être plus répandue que ne le disaient, ou ne le voulaient dire, les sources. En réalité, la prise de conscience du caractère institutionnel que cette même anthropologie proposée par le

Christianisme avait induite dans la société était de loin plus puissante que n'importe quelle déviance, justement parce qu'elle s'appuyait sur une mentalité bien affirmée.

Il a été dit, non sans esprit, que l'histoire des mentalités est l'histoire des lenteurs, des processus longs et non homogènes : bloquer l'histoire des autoreprésentations d'esprit collectif en une dialectique d'oppositions entre l'institutionnel et le religieux, le conformisme et la déviance, n'a pas de sens. C'est une attitude moraliste puisque, comme pour l'économie, les faits quantitatifs sont d'un poids certain dans l'appréciation des mentalités. Mais je ne voudrais pas par là être mal compris puisque j'ai d'abord mentionné quatre tentatives historiographiques, or nous n'avons relevé les traits essentiels que d'une seule. Parmi les autres il n'en est pas une, Dieu merci, qui par réaction contre l'importance accordée aux phénomènes de déviance songe à faire du Moyen Age le lieu privilégié du conformisme religieux, pas même comme expression d'une institution globale appelée *Christianitas*. En réalité, les autres directions historiographiques ont cherché de façon plus ou moins évidente, une définition exempte de contradictions internes — alors que, nous l'avons vu, la première tentative en comportait —, et donc plus ouverte aux éléments des différents processus que la réduction totalisante du *Moyen Age chrétien* ne réussissait pas à contenir, et moins encore à comprendre. En substance, le caractère contradictoire de la définition spiritualiste résidait dans la dévaluation totale du moment institutionnel dans lequel l'Eglise elle-même d'ailleurs s'était définie après le XI[e] siècle, avec les formes de pouvoir monarchique, seigneurial, communal de l'Europe centrale et occidentale. D'autre part, une histoire médiévale qui serait une anticipation de l'histoire des rapports entre l'Eglise et l'Etat était rigoureusement impensable et c'est justement la faillite spectaculaire de cette conception historiographique datant de la fin du XIX[e] siècle qui avait suscité la réaction d'au moins trois des écoles historiographiques auxquelles nous avons fait allusion, à l'exception de celle qui se réfère aux thèses générales marxistes. En réalité un des plus graves problèmes que se posent aujourd'hui les médiévistes, c'est justement la place qu'il faudrait donner à l'institutionnel et à sa corrélation, comme on dit aujourd'hui, avec le politique, justement à travers la fonctionnalité — ou la non-fonctionnalité, ce qui est la même chose — des institutions. Il est désormais inopportun de parler de la continuité de l'Etat, même si c'est par l'intermédiaire de l'adaptation des modèles « romano-germaniques » et au delà des formules imitatives d'un Cassiodore dans les *Variae*, ou dans les apologues de la *Laus Hispaniae* d'Isidore de Séville, ou dans le mimétisme normatif des *Leges Wisigothorum* ou *Burgundionum*, pour finalement aboutir aux expressions de type politologico-religieux des cercles intellectuels de l'école palatine, des *Specula Principum* carolingiens et post carolingiens. Mais à ce point il reste deux problèmes à résoudre : l'Etat, de structure et de fonctionnement impérial romain,

n'existe plus mais cela ne veut pas dire que le problème du pouvoir, et par conséquent du politique, ne se pose pas. D'autant plus que ces problèmes étaient inévitablement liés à la conscience même de la tradition culturelle romano-chrétienne — ce n'est pas par hasard que nous avons cité Cassiodore, nous croyons en effet que, si le pouvoir est culture, la culture est pouvoir — et aussi à la tradition germanique dans ses aspects de violence et prédominance militaire.

Certes, le pouvoir et le politique ne sont pas l'Etat. L'organisation politico-territoriale mérovingienne, la vitalité politique des duchés périphériques que les Carolingiens avaient volontairement laissé survivre, le recours à des moyens qui nous apparaissent plutôt comme des expédients idéologiques destinés à entretenir une cohésion entre des éléments composites de ce qu'on appelle héritage impérial carolingien, tous ces éléments ne sont que des faits macroscopiques qui dénoncent l'impossible transmutation du politique à l'étatique et qui frappent notre imagination et éveillent notre curiosité intellectuelle d'autant plus que la comparaison avec la réalité actuelle de notre Etat peut nous incliner à tenter des rapprochements sans doute anachroniques, mais sûrement impressionnants.

Dans la lignée de la sociologie allemande d'entre les deux guerres, on a tellement repoussé toute idée « libérale » d'Etat agissant au Moyen Age que, devant quand même expliquer le phénomène de l'organisation du pouvoir sur lequel on butte continuellement au Moyen Age — et ici la distinction entre Haut et Bas Moyen Age est sans importance puisque, une fois admis le principe, il n'y a pas de différence formelle entre l'empire carolingien et la commune italienne — on a eu recours à un grand raffinement « philologique » dans la terminologie historiographique appliquée à ces thèmes. Considérer l'Etat et la société comme des organisations distinctes suivant des concepts opératoires pour l'état libéral et encore aujourd'hui dominants n'a pas de sens pour les historiens allemands qui ont le plus d'audience parmi les médiévistes comme Otto Brunner et Karl Bosl.

Les distinctions, ce que nous appelons en italien la « separatezza » et dans une certaine mesure la dialectique entre le corps social et celui de gouvernement, l'institution, et le politique, sont pour toute la période qui va du VI[e] siècle à la crise de la Querelle des Investitures et du conflit entre les Souabes, la Papauté et les Communes (XII-XIII[e] s.) une transposition conceptuelle indue (dont nous sommes responsables, nous, les historiens du XX[e] siècle), dans un tissu historique et social beaucoup plus « simple » et compact.

Plusieurs siècles et toute une aire politico-culturelle, celle que nous pourrions définir comme eurogermanique, ont vu les tentatives — somme toute positives pour cette école sociologique allemande dont nous avons cité les deux plus grands maîtres — de faire « fonctionner » la société selon la tradition nobiliaire du pouvoir, où seuls les liens de sang, les alliances familiales, le prestige militaire, permettaient

l'adhésion à une institution comme la monarchie des aristocraties charismatiques germaniques. Cette structure sociale, celle du Moyen Age eurogermanique n'était pas déchirée par des conflits tels qu'entre Eglise et Etat, puisque l'Eglise elle-même était insérée dans la tradition de puissance familiale de la noblesse, ou tels qu'entre monarchie et aristocratie, puisque la transformation de la noblesse d'élément social supérieur en élément social de service n'intervient que tardivement ; ou encore moins de conflits de classes tels qu'une partie de l'historiographie médiévale moderne se l'est imaginé.

La seule mobilité sociale que cette vision de l'histoire et de la société médiévale envisage est verticale et elle n'agit qu'à l'impulsion du haut : à la société des nobles libres qui font du souverain un *primus inter patres* se substitueront les *ministeriales*, une noblesse de service. A la puissance de la possession héréditaire et du pouvoir sur les hommes se substitue la puissance du service dû au roi, mais les changements n'ont lieu qu'en haut. Puis, tout d'un coup, c'est la rupture — quand l'Eglise se dégage du corps même de la structure organique de la société du Haut Moyen Age et quand émerge une force socio-économique elle-aussi substantiellement étrangère à la tradition de la noblesse charismatique germanique — dont la puissance était d'origine foncière — celle de la cité communale et de ses groupes sociaux qui dans la ville — indépendamment de leur condition d'origine (noble ou non) — trouvent leur identité en des caractéristiques qui étaient étrangères au monde germanique.

Il a été dit et répété justement par Brunner et par Bosl que très peu étaient ceux qui en ce monde jouissaient de la liberté. La condition sociale moyenne était celle de la *liberté non libre* parce que conditionnée par le lien vassalique, par la fonctionnalité du service rendu, parce que, au fond, cette liberté était perçue plutôt comme l'accès aux conditions d'existence et d'affirmation les meilleures dans un contexte où ce qui comptait le plus c'était les rapports de force et les possibilités défensives. Le seul vrai homme libre — pour l'école sociologique allemande — était au Moyen Age celui qui pouvait se défendre seul — condition rarissime.

Ne me demandez pas comment tout cela peut concerner l'Italie, comment on explique certaines mutations radicales et imprévues, l'*Aufbruch*, le *Zusammenbruch* qui sont à mon avis des instruments conceptuels insuffisants, la représentation à l'intérieur même des Communes des rapports professionnels et sociaux qui en se reproduisant continuent de garantir la fonctionnalité sociale dans un cadre où le pouvoir reste figé entre les mains de groupes familiaux bien particuliers. L'histoire sociale qui, suivant l'analyse de ces historiens, tend de plus en plus à se considérer non seulement comme une histoire des usages mais comme une histoire des mentalités, est actuellement au centre des débats entre les médiévistes en Italie et hors d'Italie.

Il ne faut pas oublier que, si l'on refuse d'appliquer des concepts modernes à la compréhension de l'histoire médiévale — ou tout au moins à une partie considérable de l'histoire médiévale de l'Occident européen — c'est que l'on constate en dernière analyse que le Moyen Age ne peut se comprendre qu'à condition de l'approcher comme une réalité sociale profondément autre, puisque, à ces problèmes qui ne sont qu'apparemment analogues aux nôtres, elle a fourni des solutions bien différentes. La vraie mentalité médiévale, sembleraient suggérer les historiens et les sociologues allemands — est celle qui, justement sur le plan du *quantitatif culturel* se montre fidèle à la tradition de cohésion fonctionnelle entre les divers éléments sociaux opérant dans l'Eurogermanie et, en partie aussi en Italie. Cette école sociologique isole vraiment les mentalités : « Née en grande partie d'une réaction à l'impérialisme de l'histoire économique, l'histoire des mentalités n'est ni la renaissance d'un spiritualisme dépassé — caché sous le vague concept de psyché collective (par exemple, l'idée de Croisade, qui anime plusieurs mouvements spontanés de croisés en différentes périodes du Moyen Age, mais surtout aux XIe, XIIe et XIIIe siècles) — ni l'effort de survivance d'un marxisme vulgaire qui y chercherait la facile définition de superstructures nées mécaniquement des structures socio-économiques ».

La mentalité n'est pas un « reflet ». Je voudrais ajouter que la mentalité est la conscience de l'existant historique. Une conscience liée au contexte et non pas aux interprétations historiques des siècles suivants. A bien regarder, l'histoire des mentalités est une manière de faire de l'histoire sociale (et donc inévitablement de l'histoire économique) en cherchant à ne pas oublier l'homme complet, l'homme qui, avant d'être protagoniste de l'histoire, est protagoniste de l'existence de manière *consciemment conditionnée.* Et même, si vous voulez, l'histoire des usages : il s'agit de voir si l'attention de l'historien se porte plus sur la définition des éléments politico-culturels ou sur celle de comportements sociaux liés à ces éléments, mais il ne s'agit en aucun cas de présupposer, pour ensuite démontrer, des rapports de cause à effet, privilégiant le comportement.

Dans cette optique, qui d'ailleurs n'est pas celle de la sociologie allemande mais française — mais la position historiographique française ne serait pas compréhensible sans les présupposés conceptuels et terminologiques allemands — il est même possible de résoudre le problème des contradictions apparentes entre les différents types de mentalités coexistants. Puisque la mentalité n'est pas un réflexe automatique, nous la reconnaîtrons même au-delà des facteurs homogènes que nous historiens modernes, nous cherchons à tout prix à rassembler autour d'un type déterminé de mentalité. La schématisation est inévitable, dans un champ déterminé, mais plus pour distinguer que pour niveler. Ce n'est pas un hasard si l'un des livres le plus souvent cité — avec un très large consensus — par les historiens-sociologues alle-

mands — est précisément le très célèbre *Automne du Moyen Age,* époque de contrastes psychologiques très vifs, de souverains machiavéliques (avant la lettre) et qui pourtant se révèlent dotés d'une grande *pietas.* Il est vrai qu'on peut refuser de voir en Louis XI — parfaite illustration de cette manière d'être souverain — le modèle d'une application satisfaisante de l'histoire des mentalités au Moyen Age justement parce qu'il est situé dans la seconde moitié du XV[e] siècle, il est encore plus vrai que l'apparente contradiction entre ses actes — appui à la bourgeoisie contre la noblesse qui sortait épuisée de la guerre de 100 ans — et son comportement — religiosité et cynisme politique — se révèle l'unique dimension cohérente pour comprendre un personnage conscient et attentif et donc « coexistant » aux processus évolutifs divers de la société. Mais avec cela on n'est pas encore arrivé à réduire complètement l'histoire du Moyen Age à une histoire des mentalités. Même Jacques Le Goff ne l'a pas osé, bien qu'il soit sans aucun doute une des personnalités les plus stimulantes d'historien et médiéviste, dotée d'une inlassable curiosité.

Admettons que le sur le plan des « mentalités », du « quantitatif culturel », qui se traduit en processus lents d'évolution sociale et en durées économiques non traditionnelles, la problématique de la sociologie allemande partant d'un renversement du privilège que l'historiographie médiévale traditionnelle avait attribué aux problèmes « Eglise/Etat », — nous l'écrivons volontairement entre guillemets — cette problématique avait remis en question un des aspects fondamentaux de la vision du Moyen Age, je veux dire : l'isochronie des processus. Je m'explique : ce n'est pas seulement la tradition scolastique — qui pour un grand nombre est encore fraîche — qui nous porte à « unifier » et à « connoter » d'une manière homogène tout ce qui est compris dans notre *millenium.* Un des plus grands historiens de l'économie et de l'histoire sociale du Moyen Age dans la première moitié du XX[e] siècle, Henri Pirenne, a cru bon de couper son Moyen Age en l'amputant de quelques siècles au début de la période traditionnelle, commençant au VIII[e] siècle plutôt qu'au V[e] siècle, avec Mahomet plutôt qu'Odoacre, dans la conviction que les processus politiques, économiques, culturels, spirituels et surtout sociaux étaient allés du même pas (en isochronie justement) de façon à arriver au seuil de l'époque moderne dans le cadre d'une réalité européenne assez compacte, au moins en Occident. Ainsi concluait-il, en 1925 à Princeton puis en 1927 à Bruxelles son livre : *Les villes du Moyen Age :* « laïque et mystique tout à la fois, la bourgeoisie du Moyen Age se trouve ainsi singulièrement bien préparée au rôle qu'elle jouera dans les deux grands mouvements d'idées de l'avenir : la Renaissance fille de l'esprit laïque et la Réforme, vers laquelle conduisait le mysticisme religieux. »

Même en tenant compte du point de vue particulier où se plaçait Pirenne — celui de la ville — et peut-être plus encore en se plaçant à ce point de vue particulier comme au lieu géométrique où peuvent se

rencontrer et se rencontrent des processus et des mentalités divergeants, il est certain que l'historien belge était pour la vision opposée. Exactement 50 ans plus tard, Otto Brunner, avec une ouverture sur l'histoire qui reste difficile à étiqueter (on a dit de lui : « historien de quoi ? ») écrivait dans son histoire sociale du Moyen Age : Souvent le Moyen Age a été représenté comme un monde en soi, opposé à l'époque moderne... Les Lumières et le Romantisme distinguent de la même manière ces deux époques historiques... Moi au contraire, je voudrais mettre en évidence l'unité de l'histoire européenne... Des phénomènes typiquement médiévaux subsistent jusqu'au XVIII[e] et même au XIX[e] s. ; des tendances spécifiquement modernes ne peuvent être comprises dans leur évolution historique que si l'on remonte justement à leurs origines médiévales ». Pour comprendre toute la portée de ces affirmations il faut rappeler que Brunner est un spécialiste d'histoire agraire, mais qu'il n'a jamais compris cette histoire comme le simple champ d'enquête d'un seul processus historique. Il y a repéré la diffusion de ce qui pour lui est un *ethos* propre de la vie noble à la fin du monde nobiliaire même (première moitié du XVIII[e] siècle). L'ethos que le protagoniste du livre, le noble autrichien von Hohlberg, manifeste, rappelle le Moyen Age par l'intérêt qu'il porte à la science agraire, par son attitude sereinement paternaliste envers les paysans, par le respect qu'il montre envers des croyances étranges (le grain qui tombe du ciel, l'ensorcellement des animaux), par sa méfiance envers l'alchimie, par son attachement à des formes d'économie rurales caractéristiques de la seigneurie foncière, par l'intérêt et la compétence avec lesquels il gère sa propriété mais aussi par son incapacité réelle (démontrée dans ses écrits sur l'agriculture) à percevoir les principes fondamentaux du *cycle économique* et de l'économie politique que pourtant la scholastique avait déjà perçus. Dans ses écrits, à une époque qui était celle du mercantilisme, les conceptions mercantilistes n'apparaissent qu'occasionnellement et superficiellement.

Si je me suis attardé sur cet exemple c'est aussi par goût du paradoxe : car von Hohberg exprime tellement la survivance de mentalités et de conditions socio-économiques médiévales — plutôt même des premiers temps du Moyen Age — qu'il semble pour ainsi dire « en retard » non seulement par rapport aux conceptions mercantilistes, à l'économie politique, à l'absolutisme du XVII[e] et plus loin du XVIII[e] s. mais aussi à l'éthique économique du Moyen Age, aux premières formulations du concept même de capital, qui remontent aux XIII[e] et XIV[e] siècles. Un bloc erratique ? Nous sommes toujours plus convaincus que non, si nous pensons aux conditions de la propriété foncière, durant ces mêmes siècles, en Italie méridionale.

L'important est d'accepter au départ la possiblité que les processus évolutifs ne sont pas isochroniques et que des formes d'Etat absolu et de société bureaucratisée coexistent — gagnantes ou perdantes, peu importe — avec des formes de féodalité, de seigneurie nobiliaire, de

commune. Qu'elles soient gagnantes ou perdantes, je le répète, importe peu, parce que considérer un modèle comme gagnant ou perdant signifie qu'on ne croit pas à la simultanéité effective d'éléments différents qui réciproquement s'influencent. Ceci est capital si on veut comprendre aussi la vive réaction qui s'est manifestée, surtout dans l'historiographie consacrée aux origines des Communes en Italie centrale et septentrionale — dans leur phénoménologie urbaine, rurale ou castrale — face à toute tentative de liaison avec le système général d'organisation publique : l'intense application de la micro-analyse du territoire, des familles, des liens de parenté, des propriétés, des structures agraires, rendait vaine toute forme de coordination cohérente entre des noyaux politico-sociaux qui apparaissaient hétérogènes. L'autonomie des communes par rapport à l'organisation rationalisée de la structure impériale — il suffit de penser une fois de plus aux surprenantes constructions juridiques d'un Bartolo et d'un Baldo — est une nécessité dans un système rationnel et homogène, mais cette condition n'est pas pour autant réalisée une fois pour toute : après la paix de Constance les tensions entre les Communes et l'Empire se poursuivirent d'une manière encore plus dramatique jusqu'à Frédéric II et dans une certaine mesure, jusqu'à Henri VII. Ceci pour dire que les thèses du spontanéisme, de l'autojuridiction volontaire, permettent de saisir le moment initial de certains phénomènes d'agrégation politique et sociale (nous pensons aux communautés castrales, à l'établissement de rapports contractuels entre collectivités et seigneur, à l'érosion des pouvoirs de l'évêque par des groupes de vassaux et *capitanei*) mais ne peuvent pas conduire à exalter une histoire locale au sens strict. Justement, l'accusation de chaos comme dérivé négatif d'un certain rationalisme historiographique caractéristique de la fin du XIX[e] siècle, que l'intérêt renouvelé pour l'histoire locale de bon ou excellent niveau veut justement rejeter, en démontrant qu'il n'y a chaos que si l'on présuppose un ordre rationnel et une relation entre les différentes composantes socio-politiques du monde médiéval, précisément cette accusation, à juste titre mise à la porte, risque de rentrer par la fenêtre si l'on n'a pas pris la précaution de se rappeler que ces composantes relevaient simultanément de plusieurs processus historiques. Un organisme ecclésiastique en tant que tel ne cessait pas d'être un formidable noyau de pouvoir économique et même souvent militaire ; d'être relié à une structure générale comme l'Eglise, d'avoir des obligations et des clientèles qui réagissaient les unes aux autres. L'important est de ne jamais oublier quand on étudie les phénomènes socio-politiques du Moyen Age, le caractère éminemment et objectivement contractuel de la rationalisation de la vie collective qu'est l'organisation juridique générale, la pacification, la fidélité jurée, le lien féodal : objectivement contractuel puisqu'instable, de valeur proportionnelle à sa capacité de maintenir et de dépasser des conditions qui avaient, à un moment donné, assuré un équilibre déterminé.

Ce n'est pas le règne du désordre, ni le règne du provisoire, mais bien celui de la conflictualité, des tensions intrinsèques. Un exemple spectaculaire ? Frédéric Barberousse voulait sans aucun doute promouvoir et multiplier les liaisons entre des réalités particulières (seigneuries, communes, organismes ecclésiastiques) et l'organisation publique, au moyen du rapport féodal qui assurait à l'Empereur la continuité de l'aide militaire et financière, et garantissait le pouvoir seigneurial, facilitant d'une certaine façon un processus de recomposition politique ; mais parallèlement à cette politique il en amorçait une autre, de contrôle purement militaire, par la constitution de noyaux fortifiés, de postes d'observation, au sein même de collectivités auxquelles on offrait par ailleurs une pleine autonomie. Ce n'était pas seulement une ruse, un expédient politique passager, mais cela exprimait une réelle conscience de l'instabilité du schéma politique complexe que l'on voulait promouvoir. Que l'on ait privilégié, dans la proposition de liaison entre Communes et Empire, la forme du lien féodal, voilà qui « est en harmonie avec la mentalité, la sensibilité propres aux classes dominantes » et aussi certainement conforme à la représentation du rapport politico-institutionnel que se faisaient ces groupes ou ces éléments qui étaient devenus dominants grâce à la constitution — en libres tentatives de domination politique — de communautés de types et origines différents. Ceci apparaît encore plus vrai si l'on pense que ce type de rapport tend à exprimer des relations dans les domaines les plus divers même en dehors des champs politique, économique et social ; le conditionnement intrinsèque, ce qu'on a appelé « l'élasticité des applications de la relation féodale » garantit à tous ceux qui le nouent la libre interprétation de ce rapport même.

La définition juridique des institutions féodo-vassaliques se renforça et se perfectionna en même temps que se réduisait le besoin que pouvaient avoir ces institutions, adaptables à n'importe quel contenu, de renvoyer aux fictions générales conçues comme essentielles de la société médiévale. La relative fixité des conceptualisations modernes des institutions d'Etat, norme, négociation, qui est une donnée spécifique de notre mentalité est totalement étrangère à celle du Moyen Age. Même l'interprétation organiciste classique, de la société comme corps, si récurrente sous la plume des auteurs de théologie et de théorie politique, se dissout, dans les polémiques entre tenants du roi et de la *curia,* en une dispute sur le légitime fonctionnement des parties de ce corps. Et voici que nous reprenons à insister sur la différence fondamentale entre la mentalité médiévale et la nôtre, mais conscients désormais que, parlant de Moyen Age, nous nous référons non pas à une masse compacte de siècles, mais à une composante de notre histoire qui ne se réduit pas à une pure et simple anticipation des thèmes dominants de notre société, même si elle les annonce et si elle leur offre en quelque sorte, un support de projection. Ainsi la continuité entre le Moyen Age et l'époque moderne marque aussi la différence réelle entre les deux

époques : la frontière correspond justement à la définition, à la simplification des modèles socio-politiques et économiques, suivant des schémas stables, fortement rationalisés à partir d'éléments jouant diversement entre eux. Le véritable Moyen Age existe dans la faculté de participer simultanément à des réalités et des conduites différentes qui composent l'histoire européenne, en une ligne chronologique qui dans certains cas pénètre bien avant dans le monde dit moderne, et aussi dans la complexité des rapports que nous, nous sommes habitués à saisir dans leurs conséquences et dans l'évidence de leurs automatismes (le fonctionnement de l'appareil des services de l'état, l'inévitable prédominance des modèles les plus rationnels d'association ; l'uniformité des structures de gouvernement, etc.) et que, par erreur, nous cherchons là où ils ne pouvaient pas être, parce que justement dans ce qu'on appelle le Moyen Age personne ne songeait à les chercher, à les considérer comme tels.

Il nous reste à parler, brièvement, d'une certaine conceptualisation globale du Moyen Age, sous l'angle économique, comme époque du mode de production féodal, puisque ce que nous appelons les « forces de production » a bien sûr dû avoir un poids et un rôle dans cette « constante instabilité » où nous est apparu le Moyen Age, si nous voulons considérer l'exploitation de masses de serfs et d'hommes libres, indifféremment, comme conséquence de l'arrêt dans l'expansion conquérante des Francs, après la grande dilatation de l'empire carolingien. A ce propos, comme l'a récemment réaffirmé Georges Duby dans un livre célèbre : *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme :* « Obscurément, un mouvement se mit dès lors en branle qui retourna vers l'intérieur tout le système militaire, c'est-à-dire le goût de prendre de force, les déprédations... L'avidité des gens de guerre détermina l'intensification du travail rural, la mise en valeur des terres vierges, le perfectionnement des techniques agricoles » (pp. 188, 190). Le nivellement entre libres et non libres, la préoccupation d'avoir pour fondement de leur pouvoir — politique et économique — non pas tant une grande extension de terres, qu'un grand nombre de travailleurs, put aussi pousser les seigneurs — qui n'étaient absolument pas contrôlés par une institution monarchique trop faible, l'*imbecillitas regum* — à favoriser cette croissance démographique d'après l'an 1000, qui reste un des facteurs décisifs de toute l'histoire de l'Europe et qui a suscité, au long des générations d'historiens, les explications les plus diverses.

A propos de cette présentation qui doit beaucoup à une terminologie courante, mais pas vraiment confirmée — comme pourrait le prouver une simple confrontation avec un classique en ce domaine, — je veux parler de la *Théorie Economique du Système Féodal de* Witold Kula, qui se réfère d'ailleurs aux XVIe-XVIIIe siècle en Pologne — Giovanni Tabacco, qui est un de nos plus grands médiévistes, a fait des observations pénétrantes qui peuvent se résumer en deux points : a) si la conception globale du Moyen Age comme période des « modes de produc-

tion » féodaux doit être comprise comme conjointe à une réelle autonomie du processus économique, en tant que facteur réellement unifiant des différentes articulations de l'évolution historique, faire remonter ses motivations à l'action d'un élément extérieur — l'élément politico-militaire de la noblesse — signifie, encore une fois, reconnaître la subordination, peut-être même excessive, du moment économique au moment politique ; b) dans la présentation que nous venons de rappeler, on admet que durant la période carolingienne, dans les aires où ce phénomène « d'orientation à l'intérieur du système militaire franc et ce nivellement entre libres et non libres » se seraient effectivement produits, simultanément se sont déroulés les processus typiques de l'économie qu'on considère dérivée des modes de production féodale. Or, d'un côté, il reste à prouver que la période carolingienne ait été une période de croissance économique uniforme ; d'un autre côté, en Italie, à la survivance de certains signes positifs en économie aux IXe-Xe siècles correspond la persistance de noyaux d'hommes libres, actifs, encore possesseurs de terres et capables — comme en témoigne la documentation la plus ancienne relative à l'Italie septentrionale — d'initiatives complètement autonomes de déboisement et de bonification des marais : ces faits pouvaient se rapporter — dans leur origine — non pas toujours à un dessein exclusivement politique (qui certainement, en plusieurs cas, agit délibérément au-delà des connotations de classe) mais à une reprise « naturelle » (je le dis entre guillemets) après une période qui avait connu des invasions (des Normands aux Sarrasins et aux Hongrois) des épidémies, des famines.

Au fond, le plus grand historien de l'époque féodale, Marc Bloch, n'a pas insisté, peut-être avec raison, sur la « peur » qui était si courante au Xe siècle, sur le souci de sécurité personnelle qui préoccupait même les puissants, sur ces « aventures du corps » (et il vaudrait mieux parler de mésaventures) qui, dans la période dont on parle, ne dépassait que rarement une moyenne de cinquante ans. La thèse de Witold Kula, déjà cité, appliquée au contexte de l'Europe occidentale, ne tient pas quand il affirme que « les calamités naturelles et les dévastations de la guerre, considérées comme "phénomènes socialement déterminants" étaient des éléments stables, normaux du fonctionnement du système féodal, où le rendement des instruments de travail était bas... »

Même une connaissance modeste et superficielle des phénomènes démographiques et de l'histoire épidémiologique montre qu'en France et en Italie justement, la période qui suit celle où se serait constitué le « mode de production féodale » et justement en concomitance avec la crise de « certains modes de production », dans des régions déterminées où s'affirmaient par exemple des phénomènes comme le phénomène urbain, économiquement différents des processus qui se déroulaient dans les campagnes et pourtant influant directement sur ces processus, il y eut une croissance ininterrompue de la population qui conduisit les campagnes à la crise et les villes au gigantisme, avec toutes les

conséquences bien connues même avant le tournant social, économique et moral que fut la grande peste de 1348. Jamais autant qu'en relisant *La Société Féodale* de Marc Bloch on n'a la sensation aussi nette que si l'on veut qualifier avec cet adjectif, — dont on a tant abusé, même tout à fait à tort en l'appliquant à une structure socio-économique, quand on doit dire seigneuriale — si on veut, disais-je, qualifier une époque, une « civilisation » dans le sens du mot allemand *Kultur,* on doit se préoccuper des autoreprésentations qui, si elles sont toujours en corrélation avec les idées, sont pourtant, beaucoup plus que celles-ci, dissociées des constructions systématiques ; elles ont une profondeur variable, d'ailleurs jamais très grande, elles émanent de ces situations qui doivent confluer dans une vision complexe, elles ont, je le répète, un indéniable rapport majoritaire, ce que nous entendons par l'expression : *quantitatif culturel.*

Il existe alors un Moyen Age, qui n'est pas uniquement — je dirai qui n'est pas surtout — un bloc homogène ou seulement dichotomisé entre le Bas et le Haut Moyen Age, mais qui fait référence à une manière d'être, de penser et de vivre, intrinsèquement et structurellement polydirectionnel, imprévisible et, si vous voulez, pensant aux nivellements existentiels de notre époque, beaucoup plus « libre » que ne l'est — je ne dirais pas seulement l'époque moderne et contemporaine — mais que nous-même ne réussissons à l'imaginer et à le reconstruire, à l'aide d'une philologie qui est pourtant aujourd'hui très aguerrie. Celle-ci devra nous fournir les morceaux exacts du « puzzle » : mais le dessin de ce dernier ne nous sera jamais fourni exclusivement ni même principalement par les modèles, aujourd'hui presque sans alternative, de notre société. Et c'est précisément pour cela que parler du Moyen Age a encore un sens *.

* Cet article paru en italien dans la revue *Intersezioni* III-1-1983, a été traduit par Lada Caillat-Hordynsky et Odile Redon.

Jean DEVISSE

QUE FAIRE DU « MOYEN AGE » ?

L'une des plus grandes difficultés que recontre l'organisation chronologique de l'histoire de l'Occident est celle de la *périodisation*. Forgée après coup et par mépris des siècles qu'elle enferme sous une dénomination commune, l'expression « Moyen Age » est peu adéquate. L'idéologie chrétienne — cette construction des hommes qui n'a que des rapports indirects avec la foi en un Dieu unique — pouvait à la limite s'en accommoder, au prix de quelques contradictions et tensions : c'est un Jésuite qui a « inventé le Moyen Age ». On pouvait, à n'y pas regarder de trop près considérer les dix siècles concernés comme ceux où s'est épanouie la foi chrétienne ; plus sommairement encore, on n'a parfois pas hésité à y reconnaître le « temps des cathédrales » — ces monuments qu'un esprit vengeur traiterait un jour de « gothiques », c'est-à-dire barbares. A la limite l'expression pouvait garder un sens pour l'Europe Occidentale, à condition d'évacuer du Moyen Age en question les milliers d'êtres qui ont vécu dans l'Islam depuis l'Hégire, les millions d'Africains dont l'histoire est continue depuis 10 000 ans, les milliards d'Asiatiques maîtres de cultures antérieures au christianisme ; pour ne rien dire des vrais Américains, qui ont presque disparu de leur terre après 1492. A la limite encore, l'unité était perçue non seulement par la foi commune — si riche en variations régionales vite baptisées « hérétiques » cependant — mais aussi par la langue latine, commune cependant à de faibles pourcentages des peuples concernés. Peut-être un sentiment négatif de l'unité a-t-il consisté dans la peur « des autres ». Les « autres » : Scandinaves et Slaves, Turcs puis Mongols puis Ottomans, Musulmans, Africains Noirs, sont à des degrés différents, longtemps perçus comme menaçant l'existence même de l'Europe. « Païens » ou « schismatiques », « fils du diable », ils rappellent au moins jusqu'au XIII[e] siècle — et de nouveau au XV[e] encore que dans un tout autre contexte — le souvenir magnifié à plaisir des « Invasions ». Les Germains, autre type de « l'autre » qu'il a fallu dompter et éduquer constituent une image motrice de l'histoire de l'Occident jusqu'au XX[e] siècle ; et aussi — c'est plus étonnant — un topique irrationnellement transposé dans l'histoire des autres continents. Qui n'a pas eu, dans l'histoire que nous avons fabriquée pour les autres mondes, sédentaire et « civilisé », à éduquer ses « germains » ou turcs, scandinaves, slaves... — plus ou moins nomades, barbares et à la limite

« régénérateurs » de civilisations alanguies ? La « structure Montesquieu » fonctionne encore à merveille.

Après quelques lustres de réflexion sur l'histoire des autres continents, tout spécialement de l'Afrique, force est bien, pour moi, aujourd'hui, d'écrire que la notion de Moyen Age n'a aucune pertinence pour les mondes extérieurs. Bien entendu je ne retiens ici, pour ne pas allonger interminablement ces réflexions, que l'emploi le plus banal, le plus plat, de cette expression, celle qui permet de désigner un espace-temps qui va du V[e] au XV[e] siècle ; ne chicanons pas sur 1453 ou 1492 ! Je n'entre pas dans la discussion, si intéressante cependant, de la pertinence mondiale — ou non ? — de la notion, dérivée on sait bien comment, de « mode de production féodal » : ce serait un autre thème pour une autre réflexion.

Mon interrogation actuelle, à partir des constats qui précèdent, consiste à savoir si « Moyen Age » garde une valeur même en Europe occidentale. Je pense que non. Je voudrais dire pourquoi.

Le temps des comptables !

Dans toutes les sociétés dont nous connaissons aujourd'hui le passé, les hommes ont vécu à l'intérieur de temps concrets, rythmés par des phénomènes constatables : le jour et la nuit entre deux levers du soleil, le « mois » entre deux apparitions comparables de la lune, l' « année » entre deux retours de plantes cueillies ou cultivées, de gibiers animaux ou aquatiques fidèles au rendez-vous de rythmes biologiques bien observés puisque toute survie dépendait de cette observation. Mon ami Robert Delort est, aujourd'hui, l'un des scrutateurs les plus attentifs de ces rythmes et des calendriers qu'en ont tirés les hommes.

Les travaux récemment conduits, sous l'autorité du Professeur Paul Lemerle, nous ont montré qu'une telle organisation du temps, biologique et répétitive, n'avait pas longtemps suffi à satisfaire la curiosité des hommes. La profondeur de leur passé ancestral les préoccupe vite, même si la computation généalogique demeure très souvent centrée sur la subjectivité et les préoccupations d'un groupe parfois restreint ; la controverse sur le passé de l'espèce humaine se trouve placée au centre de toutes les discussions entre juifs et chrétiens ; elle fait apparaître les Chroniques, lieu du déploiement des souvenirs importants sur une trame continue et plus mathématiquement mesurée. Rome avait donné, avec le calendrier julien, une première mesure abstraite du temps qui passe : le christianisme l'a adopté d'autant plus aisément qu'il était riche, déjà, d'un environnement spectaculaire d'observations astronomiques et mathématiques. Le temps, cependant, n'avait, en soi, aucun contenu idéologique : il pouvait recevoir l'empreinte idéologique

que chaque culture voudrait lui donner, par le choix, par exemple, du point d'origine de la computation continue : nous pouvons l'appeler α par commodité. Déjà, entre la Rome antique, le judaïsme et les milieux chrétiens, dans l'empire romain, la discussion allait bon train sur la situation absolue de ce point α : création de Rome ou création de l'homme par Dieu ? Il est inutile d'entrer ici dans le détail, mais il faut sans cesse se rappeler que cette préoccupation, qui nous semble aujourd'hui dérisoire, a occupé beaucoup de bons esprits pendant plusieurs siècles. Saint Augustin s'était efforcé de créer pour la chronologie de l'espèce humaine une dimension théocentrée, qui donnât à l'homme le sens de la durée et une certaine possibilité d'approcher la notion d'éternité : deux perceptions du temps singulièrement absentes des computations antérieures. Il a appartenu au disciple trop zélé d'Augustin, l'Espagnol Paul Orose de traduire les intentions en institutions, créant une situation irréversible dont nous n'avons guère pu sortir jusqu'à nos jours. D'une part Orose organise le temps de l'histoire de manière désormais indéformable, sauf à sortir du christianisme. Aux premiers temps, l'homme a été créé libre de toute autre contrainte excepté d'obéir en tout aux ordres divins : *aucune loi* ne pesait sur lui. Il a librement choisi — deuxième temps de l'histoire — de désobéir et toute l'humanité est tombée, dès lors, *sous le coup de la loi* contraignante. Dieu a délégué le Christ au rachat des hommes, les libérant à nouveau par la *grâce :* nul, cependant ne peut obtenir cette grâce sans adhérer au Christ : s'ouvre ainsi le troisième temps de l'histoire, dont l'aboutissement, imprévisible, point Ω que Dieu seul connaît, sera le Jugement. Du même coup Orose cristallise deux dimensions essentielles pour la suite des temps. Tout d'abord la certitude que l'histoire *a un sens,* irréversible et téléonomique, compréhensible seulement à l'intérieur du christianisme ; d'autre part que chaque phase de cette Histoire est en rapport dialectique inversé avec la précédente. On peut sans peine mesurer que les enfants d'Orose sont présents dans le monde bien au delà de 1492 ! Jusqu'à Teilhard de Chardin compris, aucun penseur qui n'ait cherché à situer l'α et l'Ω ; et surtout la signification des phases dialectiques. Tout le débat de l'Occident avec lui-même est contenu là-dedans ; tout son problème de comptabilisation linéaire du temps, toute sa perception occidentalocentrée de l'évolution, toute sa croyance au progrès matériel, déification inversée par rapport au Dieu originel et projetée sans réserve vers Ω est en puissance contenu dans Orose. Et avec ces croyances à la vérité du système de comptabilisation du temps apparaît aussi la conception comptable de son écoulement et probablement une perception matérialiste désespérée de la brève existence humaine, détachée aujourd'hui et du temps des ancêtres et du temps de Dieu et de tout projet collectif généreux de création d'une cité humaine qui dépasse la vie de l'individu. Les contradictions internes, venues d'Orose dans notre manière d'évaluer et de vivre le temps n'ont, à l'évidence, rien à voir avec le « Moyen Age ».

Kaléidoscope économique

L'un des plus dramatiques combats qu'ait mené l'homme est celui de sa subsistance, celui de la satisfaction de ses besoins alimentaires, non seulement pour la survie de l'espèce, condition minimale, mais aussi pour sa croissance raisonnable. Nous avons sous les yeux, aujourd'hui, en Ethiopie, au Sahel africain, au Bengladesh par exemple, des images spectaculaires, toutes proportions gardées, de ce qu'on dut être les difficultés des groupes humains dans ce domaine, passées les premières centaines de milliers d'années où l'espace ne manquait pas encore — même si le risque environnemental était alors incomparablement plus grand qu'aujourd'hui. L'adaptation de la production aux besoins a été très lente ; en Europe Occidentale, le déséquilibre entre besoins et production n'a été supprimé qu'au cours du deuxième quart du XIX[e] s. ; il ne l'est pas encore dans certaines régions de l'Eurasie ; il est loin de l'être dans « le Sud ». Les véritables évolutions importantes sont très lentes et très longues dans ce domaine : on les suit, en Occident, continument, de l'époque romaine à nos jours. Certes la forte poussée démographique des IX[e] (?)-XIII[e] siècles a grand intérêt et importance : elle éclaire probablement une certaine frénésie de conquête de lieux nouveaux où produire, faute d'intensifier réellement et aisément les rendements ; mais elle est compensée par la grande dépression humaine des XIV[e]-XV[e] siècles ; et les éléments décisifs de la progression des rendements datent du XVIII[e] siècle. Où, dans tout cela, retrouver nos chères bornes de mesure du V[e] et du XV[e] siècle ?

Peut-être faut-il alors abandonner le terrain — froid — des phénomènes économiques longs pour se pencher sur les formes sociales de la production. Qui, aujourd'hui, croit encore totalement, au progrès décisif, humainement parlant, de l'esclavage au servage. Certes il faut continuer de défendre, moralement, l'impossibilité d'admettre qu'un homme devienne une chose entre les mains d'un autre ; mais est-il vrai que, en tant que force de travail, tous les esclaves — *en Europe* — aient été globalement et moyennement beaucoup plus malheureux que tous les serfs, théoriquement libres, mais tout aussi dépendants économiquement ? Notre époque sait mieux séparer l'étude des statuts personnels de celle des situations de production ; elle n'envisage pas forcément d'admettre que la liberté civile et le droit à l'existence religieusement reconnue, s'ils sont des conditions *nécessaires* — au « Moyen Age » — sont des conditions *suffisantes* d'une réelle amélioration du sort des producteurs. L'inégalité de traitement des producteurs par les possesseurs du sol est pour une faible part fonction des différences de statut social ; elle l'est bien plus largement des conditions globales du rapport de force, en chaque point considéré de l'Occident. Un moment esquissée par les historiens, l'histoire longue de la force de travail n'a pas été traitée, concrètement, avec le même soin, jusqu'à

présent, que celle de la production elle-même ; ou, au niveau théorique, celle des modes de production. Sur ce point, les travaux conduits sur les sociétés africaines m'ont appris à regarder autrement les rapports de la force de travail des hommes et de leurs statuts sociaux.

Si l'on tente de comprendre comment s'opèrent les mutations successives de la capitalisation, les choses ne sont pas, non plus, très simples chronologiquement. Comment considérer ces producteurs terriens arrageois du XIIe siècle, étudié jadis par Lestocquoy, qui réinvestissaient « dans le drap » une partie des bénéfices tirés de la terre ? Comment comprendre ce que nous a montré Toubert de la gestion de certaines abbayes italiennes, dès le IXe siècle, soucieuses de rentabilité financière de leurs terres ? Le dégagement de surplus capitalisables est ancien. Il a été plus ouvertement réalisé et réussi dans le monde musulman que dans le chrétien où, jusqu'aux renversements de fait du XIIIe siècle, le « scandale de la richesse » dans une société globalement pauvre est demeuré un topique dominant. Combien de siècles faut-il, en Occident, à partir de ce XIIIe, pour que les formes successives étudiées et nommées avec soin par les économistes et les historiens, d'accumulation du capital, du capitalisme primitif, commercial puis industriel se développent : il n'est guère difficile d'admettre qu'il a fallu six siècles pour que le phénomène prenne toute son ampleur et développe ses conséquences, souvent si négatives et si dangereuses pour les producteurs. Quel espace-temps faut-il dès lors, étudier pour comprendre cet autre phénomène long ? En tout cas pas « le Moyen Age ».

L'étude des mécanismes monétaires conduirait à de semblables interrogations, à de semblables hésitations, probablement à des conclusions identiques. Elle entraîne, en tout cas, inévitablement, à s'interroger sur les pouvoirs.

Fascination monarchique

Le christianisme — c'est le moins qu'on puisse dire — a eu du mal à s'accoutumer à la démocratie. Il a fourni aux pouvoirs d'Occident un modèle monarchique de fonctionnement qui, lui aussi, perdure bien au delà de 1492. Beaucoup de théologiens ont défendu l'idée que l'autorité, conséquence du péché originel, est voulue par Dieu pour gêner l'action du diable au milieu des hommes et maintenir l'ordre, gage de paix. Aux vieux rapports de force, très physiques et souvent sanglants des royautés germaniques, à la perception rationnelle mais bien abstraite du pouvoir impérial romain, l'Eglise a apporté, en particulier en Espagne Wisigothique au VIIe siècle, en Angleterre au VIIIe et en Gaule et Germanie, peu après, une construction idéologique neuve. Oint par Dieu *dans* sa fonction — *in regimine* — le roi — *rex :* qui dirige, qui guide — est intouchable, comme oint, tant qu'il respecte la loi chré-

tienne. Son contrat n'a plus rien d'égal, n'a plus de contrepoids humains réels — sauf lorsqu'il consent à négocier, de gré ou de force des contrats. De l'onction on peut aisément tirer le droit absolu de gouverner « sous le regard de Dieu » : Franco ou Pinochet ont été ou sont, de ce point vue, dans l'absolue logique du système. Il n'est pas né automatiquement des monarchies absolues ou des dictatures de ce contrat avec Dieu. Mais il est singulièrement éclairant, pour en comprendre l'importance, de voir, au XVIe siècle, le Mani du Kongo, que nous nommons Alfonso Ier, réaliser pleinement les avantages que lui procure, dans l'exercice solitaire du pouvoir ce type de relation avec Dieu, par rapport aux relations si astreignantes avec les contrepouvoirs humains que lui imposait la tradition africaine. Une trace indélébile a été imprimée à la pensée politique occidentale, à partir de ce schéma. A. Camus a bien vu, dans un beau chapitre de l'*Homme révolté — les Déicides* — que les plus lucides des révolutionnaires avaient senti qu'on ne pouvait se débarrasser de ce modèle de pouvoir qu'en « tuant Dieu ». Les philosophes du XVIIIe siècle avaient tenté de faire la part du feu en équilibrant cet exorbitant pouvoir par de savants équilibres, dont très peu, finalement, ont été durablement réalisés en Occident. Thomas d'Aquin avait, plus tôt, pensé rétablir la justice par le célèbre « per populum » qui lui paraissait une garantie de la délégation *consentie* du pouvoir. Rien n'y a réellement fait ; Rousseau est probablement le seul, avant Marx et combien différemment, à avoir compris que la fascination monarchique — que celle-ci fût incarnée en un homme ou en des oligarchies de types divers — n'avait qu'un substitut décisif : la démocratie directe. En Occident, depuis des siècles, les grenouilles ne cessent point de demander un roi, quitte à le guillotiner, pour l'exemple, de temps à autre. Tant est implantée cette idée, d'origine chrétienne mais aussi romaine, que le pouvoir a besoin d'être incarné dans un personnage puissant. Même si la généralisation du « per populum » a fondé dans le principe la démocratie moderne d'Occident, même si le pouvoir n'est délégué que temporairement, même s'il est soumis à des contrôles, la vieille image, plus vieille même que le christianisme ou Rome, du chef régulateur — *rex* — est toujours présente et la tentation de la démocratie directe demeure à peu près nulle. Dieu a été remplacé, comme juge de la conformité du *rex*, par le Parti, par le Parlement, par des syndicats divers d'intérêts, la structure « monarchique » du pouvoir demeure. Le désir de se reposer sur elle en lui déléguant toute responsabilité, s'accompagne de l'affection quand elle ne déçoit pas, de la mauvaise humeur quand elle heurte les préjugés ou les intérêts. Mais la taille des pays en cause — Rousseau, encore une fois l'avait bien vu — a supprimé, du moins jusqu'à une date récente et à l'exception de quelques cantons suisses, le goût de la gestion directe et collective de la cité.

Où rattacher, chronologiquement, une si longue tradition : à Rome dès le premier siècle, à l'Espagne du VIIe siècle où apparaît l'onction,

à Charlemagne ? Où l'interrompre, si l'on ne veut pas admettre notre hypothèse de ses prolongements actuels, sinon au XVIIe siècle anglais et au XVIIIe siècle français ? Où sont, une fois encore, les limites du Moyen Age ?

Fier et dominateur

Au IXe siècle, on s'interrogeait gravement sur les raisons qui poussaient Dieu à punir si sévèrement l'Occident pécheur en l'affligeant de tous côtés, d'attaques des fils du diable : le scandinave païen qui ne redoute pas la mort, le slave perfide qui retourne les armes contre l'Occident chrétien qui les lui a fournies, le sarrasin pervers, « schismatique » encore mal connu. Le complexe obsidional, un siècle après, est déjà transformé en devoir offensif de dilater l'empire au détriment des Slaves. L'Ostpolitik va consister, pendant dix siècles, à repousser le plus loin possible de l'Occident les Slaves qui habitaient, au IXe siècle autour de l'embouchure de l'Elbe. La Scandinavie va être convertie et « acculturée » en deux siècles. Quant aux Sarrasins, d'abord extirpés des points de l'Occident où ils s'étaient installés, à l'exception, momentanément, de l'Espagne, ils ne perdent rien pour attendre. Les Croisades mais aussi la reprise du contrôle de la Méditerranée occidentale par les flottes italiennes vont assurer spectaculairement le passage du repli sur soi à l'extraversion militaire et culturelle la plus forte. Et plus l'Islam, seul adversaire qui résiste vraiment, va manifester sa pugnacité en réponse à l'assaut chrétien, plus il va, militairement, l'emporter, plus l'analyse que va en faire l'Occident sera critique, violente puis, à la longue méprisante.

L'Asie a longtemps bénéficié d'une meilleure situation. Lointaine, terre de merveilles mais aussi pourvoyeuse en produits aussi extraordinaires que la soie, le papier et l'aiguille aimantée, elle constitue une réserve possible de terres à convertir. L'indifférence même qu'elle manifeste en matière de religion, pendant longtemps, est le gage que « tout demeure possible ». Et puis, au moins pour la Chine et l'Asie Centrale, même aux pires moments des convulsions militaires des XIIIe, XIVe et XVe siècles, l'Asie demeure relativement ouverte à la demande commerciale et à la curiosité. N'est-elle pas, enfin, terre biblique, lieu du Paradis terrestre et des alliances de revers rêvées contre l'Islam ? Elle attire, est parfois redoutée, rarement méprisée par l'Occident.

Il n'en va pas tout à fait de même de l'Afrique. On y espère, bien sûr, l'appui de souverains chrétiens contre l'Islam ; on y suppose l'existence d'inépuisables richesses en or ; mais dès qu'on l'aborde vraiment, elle déçoit par son climat dangereux pour l'homme blanc, par sa pauvreté, par la déconcertante diversité apparente de ses langues, par son absence supposée de culture et de religion. Elle n'est pas encore

terre de sauvagerie mais elle va rapidement devenir terre d'exploitation de la marchandise humaine : ici comment couper en 1492, alors que le courant d'exportation des esclaves d'Afrique Occidentale s'amorce après 1470 et qu'il n'a pas cessé jusqu'au XIX[e] siècle !

Fier de ses réussites économiques, du développement de ses techniques et de l'épanouissement de sa science, l'Occident contracte, lentement mais sûrement, un complexe de supériorité fait pour une part de la revanche sur tant de frustrations passées. Les Byzantins, en 1204, ont, parmi les premiers, fait l'expérience de ce que devient peu à peu le mépris de l'Occident pour les autres cultures, lorsque celles-ci ne se laissent ni convaincre ni assimiler. De fier qu'il était déjà au XIII[e] siècle, grand siècle d'épanouissement dans tous les domaines, l'Occident devient facilement dominateur, deux ou trois siècles après. Et il en a gardé le goût bien au delà de 1960. La domination se colore ici, aisément, de l'alibi du devoir de civiliser les « attardés », de la construction progressive de la totale certitude que la croissance économique et démographique de l'Europe est normale et quasiment prédestinée. On n'a même plus besoin, au XVIII[e] siècle, de recourir à Dieu pour expliquer le « miracle européen » : le progrès indéfini qui s'ouvre à l'esprit d'entreprise européen est le gage de l'intelligence et de la réussite du Prométhée moderne. Il peut se passer de protecteur et il s'institue le protecteur naturel de tous les autres peuples. L'athéisme puis le positivisme ont permis d'assumer, « dans un esprit de progrès et de liberté » toutes les formes et toutes les valeurs de cette conscience de supériorité venue du XIII[e] siècle, en rejetant simplement son habit et ses attendus chrétiens. On n'en a pas moins, pour autant, confié aux missionnaires une tâche de supplétifs de la colonisation, même au delà de la séparation de 1905. Sans aucun doute pour moi, cette conscience de supériorité que rien ne justifie, constitue-t-elle notre principal problème culturel et politique, face aux autres mondes, en cette fin du XX[e] siècle. Il n'est même pas nécessaire, aujourd'hui, que des *connaissances* fondent ce *réflexe :* il est devenu évident et « nécessaire ». Le « petit blanc » est le fils naturel de ce long courant : il naît supérieur et n'a besoin d'aucune démonstration pour le sentir. Voici au moins sept siècles que ce phénomène de mentalité s'est installé au cœur de notre système de pensée et d'éducation. Encore le long terme...

Que faire du « Moyen Age » ? Au total, il m'apparaît qu'aujourd'hui cette manière de périodiser l'histoire mondiale est, bien entendu, inadmissible ; elle n'est d'ailleurs plus du tout admise par beaucoup d'historiens non européens. Même en Europe occidentale, il me semble qu'elle joue un rôle pernicieux. Elle masque, on en a vu plusieurs exemples, les évolutions longues : les seules qui aient, au total, une valeur et un poids décisif dans l'histoire des hommes. Dans une large mesure, son existence même, comme double repoussoir d'une Antiquité et de

l'époque contemporaine, lieu de toutes les libérations, permet d'y puiser en toute quiétude des héritages, dont beaucoup sont du reste incontestables, irremplaçables et fondamentaux pour l'esprit humain, tout en refusant l'enveloppe « totalitaire » chrétienne au sein de laquelle ces héritages s'inscrivent et s'éclairent. Du même coup, cela dispense de tout effort critique relatif à certains de ces héritages qui pèsent sur notre analyse du monde actuel. L'expression est née du mépris dans lequel, même à l'intérieur de l'Eglise, les « modernes » tenaient les siècles « balbutiants » : bien entendu, je ne saurais reprendre cette analyse à mon compte. Je crains qu'aujourd'hui elle serve aussi à occulter, dans le passé lointain, obscur des occidentaux, nos réactions actuelles de mépris à l'égard des autres cultures. Patrimoine commun des occidentaux qui le considèrent avec respect ou amusement, scepticisme ou agressivité, le Moyen Age est en tout cas le lieu d'enracinement chronologique de la plupart des traditions dont nous vivons encore. Et pourtant, il me semble bien que cette expression ne correspond à rien de très sérieusement discernable, aujourd'hui, pour un historien. Si l'on devait finalement conserver cette expression pour l'histoire occidentale, j'aimerais bien pouvoir penser que nous allons, dans quelques décennies, commencer à sortir du Moyen Age...

Antoine PEILLON

INFANTILISME ET PRIMITIVITÉ DU MOYEN AGE
A propos de quelques lieux communs d'une historiographie moderne

Le Moyen Age ou l' « Enfance de l'Europe »

> « L'histoire de l'An Mil est donc possible. Mais, c'est celle d'une première enfance : elle balbultie, elle fabule. »
>
> G. Duby, *L'An Mil*, Paris, nouvelle édition, 1975, p. 10.

Un récent livre d'histoire du Moyen Age a pour titre *Enfance de l'Europe...* (2 tomes, Paris, P.U.F., collection « Nouvelle Clio », 1982). Son auteur, Robert Fossier, professeur à la Sorbonne, est l'un des maîtres incontestés de l'actuelle histoire médiéviale (1). Le titre de ce livre n'est pas accidentel, ni arbitraire, et R. Fossier consacre une importante « Introduction » (p. 67 à 84 du t. 1) à expliquer et justifier son choix du terme « enfance », pour caractériser les traits fondamentaux de l'Occident des X[e], XI[e] et XII[e] siècles. Cette introduction — qui s'affirme explicite quant au point de vue nécessairement particulier de l'auteur sur les problèmes, approches et objets de sa recherche (2) — nous permet de relever certaines raisons historiographiques et, au-delà, philosophiques d'un nouvel usage de la traditionnelle métaphore de l'enfance en histoire.

1. Parmi une œuvre scientifique abondante : *La Terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIII[e] siècle*, 2 vol., Paris-Louvain, 1968 ; *Histoire sociale de l'Occident médiéval*, Paris, 1970 ; (avec J. Chapelot) *Le village et la maison au Moyen Age*, Paris, 1980 (comporte un chapitre sur « le Moyen Age adulte » !) ; (sous la direction de R. Fossier) *Le Moyen Age*, 3 vol. Paris, 1982-1983 ; *Paysans d'Occident : XI[e]-XIV[e] siècle*, Paris, 1984.

2. « Qu'on m'entende clairement... » écrit R. Fossier à propos du terme marxiste « féodalisme », page 69. Son introduction à l'*Enfance de l'Europe* procède toute entière avec la même franchise.

1. Les prises de position historiographiques et philosophiques de R. Fossier, telles que l'introduction à son *Enfance de l'Europe* nous les expose, s'organisent de façon triangulaire, pour aboutir à une apparente contradiction de leur propos initial. Soit :

Tout d'abord, R. Fossier participe lui aussi à la revalorisation globale du Moyen Age par les historiens contemporains (depuis Gustave Cohen), mais en procédant par le rejet de toute « renaissance » et de tout « passé antique » pour qualifier et comprendre le mouvement d'accélération de l'Histoire de l'Occident à partir de l'An Mil. Le Moyen Age de R. Fossier est ce moment original et presque autonome où l'Europe passe « de la première à la vitesse supérieure » (t. 1, p. 74) ; en conséquence, au cours « de la naissance et des premiers pas de l'Occident latin (...) il ne s'agit plus d'imiter, de finir ou de recoudre les vieux habits antiques ; il faut du neuf. Et (R. Fossier) réserve le mot de « Renaissance » aux périodes qui copièrent et non à celles qui surent trouver » (p. 67). Rejet de toute *antiquité* hors du Moyen Age, souligné par une affirmation conséquente, mais non argumentée : « Le 13 avril 1204, Italiens et Français saccageant Byzance arrachent le dernier cordon les reliant au passé antique » (3). Rejet de l'Antiquité, parce qu'elle est ce qui est « imité » ou « copié » par les périodes auxquelles R. Fossier réserve le mot de « Renaissance » ; or le Moyen Age, en tant qu'enfance, comprend premièrement une naissance (4), un commencement original, et non un recommencement, malgré que « la pensée qui soutient son effort, les forces qui l'animent peu à peu, tiennent aux temps qui précèdent », ce qui peut sembler paradoxal (5).

Ensuite, R. Fossier exprime sans détour l'essentiel de sa philosophie de l'Histoire, dans une mise au point qui fait la synthèse des idées marxistes sur le Moyen Age : « Qu'on m'entende clairement : la phase de l'histoire des hommes qui s'ouvre au moment où débute ce livre et se prolonge jusqu'au XVI[e] siècle inclut sans nul doute une structure particulière d'organisation économique et sociale entre l'esclavagisme antique et le capitalisme moderne ; cette vision puissante du philosophe allemand, de rapports spécifiques entre les hommes et leurs maîtres où la ponction seigneuriale sur le travail paysan constitue la base même du

3. P. 68. Il nous semble, au contraire, que le XIII[e] siècle — ouvert par la IV[e] Croisade — est particulièrement « relié » au passé antique. L'histoire de la philosophie (est-elle anachronique ?) est sur ce point exemplaire : le XIII[e] siècle redécouvre Aristote, par exemple, à travers les traductions des philosophies juives et arabes (cf. E. Gilson, *La philosophie au Moyen Age,* Paris, nouvelle édition, 1976, t. 2, p. 377 à 391).

4. « Car c'est bien de la naissance et des premiers pas de l'Occident latin que doit parler ce livre » (p. 67).

5. Qu'est-ce donc exactement qu'une période qui « imite », qui « copie », ou au contraire qui « sait trouver » ? A partir de quel héritage (cf. le « qui ne doit à ses aïeux ? », p. 67) l'invention devient imitation, une « naissance » n'est plus qu'une « renaissance » ? N'est-ce pas s'enferrer par là sur la fausse alternative invention/tradition, tournée déjà par Bernard de Chartres, il y a huit siècles : « Nous sommes semblables à des nains assis sur des épaules de géants... » (rapporté par Jean de Salisbury, *Metalogicus,* III, 4).

« système » et justifie les rivalités de classe, je suis convaincu qu'elle est exacte et qu'elle passe bien avant la désintégration du pouvoir ou le poids du sacré pour expliquer ce Moyen Age » (p. 69). Si R. Fossier « récuse » le terme de "féodalisme" (...), cet abus de langage » (6) il n'en reste pas moins que, selon lui, l'économique et le social sont des infrastructures déterminantes, tandis que l'institutionnel et le culturel sont tout compte fait des superstructures qui *passent bien après* et n'expliquent rien.

Enfin, et c'est ici que le propos initial (revalorisation globale du Moyen Age) nous apparaît contredit, R. Fossier procède à une dévalorisation radicale de la culture et de la mentalité médiévales.

Bien que Raoul Glaber et Thietmar de Mersebourg soient reconnus comme étant des « témoins clairvoyants de la naissance d'une Europe chrétienne » (p. 67) et malgré le fait confirmé que « rien ne vaudra davantage que d'interroger ces témoins sur ce qu'ils ont vu et compris de leur époque » (p. 76), R. Fossier fait profession d'un véritable mépris pour « l'écrasante majorité » de ces témoins et pour leur culture, ainsi que pour l'art et la littérature de leur époque : « ceux qui nous ont laissé un jugement ou une preuve sont, en écrasante majorité, les hommes de l'Eglise (7), attentifs au siècle certainement, honnêtes peut-être, mais sans compétence technique ou simplement sociale ; pénétrés des schémas plus ou moins valables de leur temps, il nous parlent de salut, de péché, et pour couper court à leurs tirades moralisantes l'historien n'a que le médiocre recours de l'art ou de la littérature romancée : encore l'ombre qu'y projette l'Eglise jusqu'en 1200 y est-elle épaisse » (8) (p. 76 et 77) ; de même : « Lorsqu'un moine du XIe siècle entreprend de décrire son temps, il débute toujours par un rappel de la Création et poursuit à grands pas jusqu'au petit horizon où il se confine ensuite » (p. 77).

Ce mépris flagrant pour les clercs et leur culture, pour l'art et la littérature du Moyen Age, tient essentiellement du matérialisme historique de R. Fossier, de son marxisme relevé précédemment, de cette philosophie de l'Histoire qui n'est pas seulement méthode d'historien, mais comporte aussi une morale politique. Au cœur de la culture médiévale et cléricale, R. Fossier isole et critique un élément idéologique

6. A part Guy Bois (1976), Georges Duby (1978) et Alain Guerreau (1981), la plupart des historiens — y compris marxistes — évitent d'employer le terme « féodalisme » pour évoquer l'Occident médiéval (même s'ils définissent celui-ci en premier lieu par son mode de production dont le rapport de production est le servage) et lui préfèrent, comme R. Fossier, le terme « seigneurial ». Cette question de vocabulaire est en fait impropre à définir la position d'un historien vis-à-vis du marxisme.

7. Comme Thietmar de Mersebourg et Raoul Glaber, justement, « l'évêque allemand et le moine de Bourgogne, témoins clairvoyants... » (p. 67).

8. Pourtant, l'écrasante majorité des historiens de la littérature médiévale considère que c'est justement à partir de 1200 environ que le roman est réellement et complètement christianisé. L'ombre projetée par l'Eglise est certainement plus épaisse sur le *Lancelot Graal* que sur le *Perceval* de Chrétien de Troyes, si ombre il y a.

— « imaginaire » dirait G. Duby (9) — fondamental : la « théorie » des trois ordres (p. 78 à 80). Pour lui, si « une vision aussi conservatrice du monde peut (...) résister à la pression sociale ou économique », c'est que « la théorie se défend bien : par l'ignorance d'abord, en refusant à ce qui n'est pas clerc, l'accès à la parole divine ; (...) par la condamnation quand elle le peut ; par l'exclusion et le soupçon à l'égard de qui n'entre pas dans le schéma ». Et si cette culture manifestement coercitive comporte comme compensation, ou comme issue imaginaire (10), « l'image de la roue de Fortune précipitant dans l'ignominie le puissant et hissant le plus humble au pinacle », il s'agit alors d'un « mythe somme toute "décourageant et réactionnaire" » (11). Cette critique socio-politique de la culture médiévale s'étend évidemment à ses modes d'expression : « Laissons donc les moines, les évêques et les rois, et tentons de toucher tous les autres. Est-ce possible puisque les clercs parlent pour eux, que l'iconographie est à peu près toute d'Eglise, que la littérature trop souvent ne concerne que quelques-uns » (p. 81). Par là, R. Fossier reprend l'idée déjà ancienne que la croyance en « la volonté divine » — bref, la religion — n'est que « l'argument dérisoire et odieux du dominant au dominé » (p. 80), *l'opium du peuple* médiéval.

De culture en religion, la dénonciation des valeurs cléricales et aristocratiques d'un certain Moyen Age — celui des « dominants » —, la dévalorisation de ce qu'on appelle communément la civilisation médiévale (non compris, bien sûr, la « civilisation matérielle ») et la mise en question de la « compétence » « des hommes de ces temps » (p. 76), entreprise par R. Fossier en introduction à son *Enfance de l'Europe...*, s'étendent à la mentalité et à la psychologie collective médiévales. Ainsi, malgré la difficulté documentaire pour « toucher » ceux qui ne sont pas moines, évêques ou rois, R. Fossier « semble discerner trois idées constantes chez l'homme qui ne fait pas profession de penser » : le « culte de la coutume », « le culte de la force » et « le sentiment de la peur » (p. 81 et 82). Parmi ces « trois idées constantes », R. Fossier s'attarde sur la peur des hommes du Moyen Age (p. 82 à 84) et affirme que c'est elle qui est la source de l' « irrationnel » médiéval, de cet irrationnel qui est un trait dominant de la vie au Moyen Age puisqu' « à tant d'attitudes sociales qui heurtent notre raison sans doute n'y a-t-il pas d'autre explication » (12). Pour en finir avec le contenu décidément misérable de la mentalité médiévale, R. Fossier déclare,

9. G. Duby emploie indifféremment les termes « imaginaire », « frantasmes », « idéologies », « structures mentales », « théories », « mythologies », « mentalités », pour désigner le même objet ; cf. A. Lysberg, « Entretien avec G. Duby... », *L'Histoire*, n° 10, mars 1979, p. 70 et 71.

10. Telle que l'analyse Nathan Wachtel, dans *La vision des vaincus* (Paris, Gallimard, 1971), chez les Indiens du Pérou, du Mexique et du Guatemala.

11. P. 79-80. R. Fossier cite ici Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 211.

12. Ici, l'irrationnel ne se définit pas comme ce qui est contraire ou irréductible à la raison, mais comme ce « qui heurte *notre* raison ».

avant de conclure son « Introduction » : « ce qui traduit la peur des hommes est l'irrationnel et l'instabilité. L'irrationnel, car un monde qui approche de sa fin (...) ne peut plus tenir qu'en la main de Dieu ; le surnaturel et l'inconnaissable, mieux : l'étrange et l'extraordinaire dominent la terre ; le chrétien est écrasé par le mystère que ses yeux ne peuvent entrevoir mais qui s'étend au-delà de l'apparence, par le miracle qui manifeste la providence divine, par le symbole où se réfugie l'incompréhensible » (13). En clair, le Moyen Age n'a donc pas fini d'être « cette époque obscure, asservie, mère de toutes les superstitions », cette succession de « siècles sombres et frustes », bref, ces « ténèbres médiévales » qui offraient « le spectacle de la mort et de la prosternation stupide » (14).

2. Ces prises de position historiographiques et philosophiques de R. Fossier trouvent dans la métaphore de l'enfance leur expression la plus simple (15). Simplicité, mais aussi fondement, image générative de la vision d'une Histoire évolutive (primitivité relative du Moyen Age) et d'un matérialisme historique affirmé, d'une philosophie de l'Histoire implicite (16), qui commencent par la conjugaison d'une idée particulière de l'enfance (construite à partir de divers postulats plus empiriques que scientifiques) avec le transfert d'un mot désignant un phénomène de la vie des individus à la description d'un phénomène de société (métaphore de l'enfance).

La métaphore de l'enfance s'énonce par deux fois comme évidence brute, à la première et à la dernière page de l' « Introduction » de l'*Enfance de l'Europe...*, thème primordial exposé en ouverure et finale du texte : « Je vois dans l'Occident de ces temps... » ; ce sont les traits de l'enfance » (p. 67 et 68) et, « les deux siècles et demi que doit parcourir mon récit offrent tous ces contrastes mêlés ; comme chez l'enfant » (p. 84). Démarche qui postule nécessairement une identité mentale ou psychologique entre collectif et individuel, personnalisant et psychologisant la société à l'image d'un seul homme. Recours pratique

13. Propos qui relève du rationalisme le plus pur et fait bon marché des travaux contemporains sur le mythe, l'imaginaire et le symbolisme, notamment ceux de G. Bachelard, R. Caillois, G. Rosolato, H. Corbin, Cl. Lévi-Strauss, M. Eliade, J.-P. Vernant, G. Gusdorf, G. Durand, T. Todorov, J. Servier, A. Virel, D. Sperber, etc.

14. Cf. G. Duby, *L'An Mil*, Paris, nouvelle édition, 1975, p. 9, à propos de l'historiographie des Lumières.

15. « ...enfance. Pourquoi ne pas s'arrêter à ce mot simple » (p. 68).

16. Il va sans dire que R. Fossier se défend d'être le tenant d'une quelconque *théorie*, fût-elle une philosophie de l'Histoire : « je laisse à d'autres le soin de découvrir le substantif en -isme qui lui vaudra d'être admis par les doctrinaires » (p. 70). En cela, il ne fait que sacrifier à la méfiance obligée des historiens pour la philosophie, historiens qui au mieux « ne s'autorisent plus qu'une réflexion épistémologique sur la démarche de la connaissance historique » (G. Bourdé et H. Martin, *Les écoles historiques*, Paris, 1983, p. 58). « Car la philosophie pervertit l'historiographie qu'elle croit épanouir (...) Pour Clio, le risque de philosopher, c'est celui de mourir » (Ch.-O. Carbonnel, *L'Historiographie*, Paris, 1981, p. 81).

à une forme assez répandue de psychologie historique, mais néanmoins jugé « inacceptable » par les quelques spécialistes de cette discipline (17).

A cette métaphore de l'enfance, conditionnée par une certaine psychologie historique, s'articule une idée particulière de l'enfance, donnée pour universelle. Nous écrivions que cette dernière est construite à partir de divers postulats empiriques et pseudo-scientifiques, parce que son exposition emprunte obscurément et tout à la fois à la biologie, à la physiologie, à la psychologie et même indirectement à la botanique (il est question, p. 72, de « germes de maturation, voire de pourrissement »). Voici donc ce qu'est l'enfance, d'après R. Fossier : « des forces qui se cherchent encore, d'impérieuses exigences peu à peu tempérées, une ignorance qui se comble lentement, une sensibilité aiguë tout en contrastes déroutants, une confiance dans les autres qui deviendra confiance en soi » (p. 67 et 68), et « chez l'enfant, s'opposent des exigences et des pulsions également violentes, se mêlent l'inquiétude de l'avenir et l'appétit du présent » (p. 84). Mais surtout, comme le monde médiéval, l'enfant « a une passion : la lumière ; tout ce qui est sans clarté l'épouvante (...) ; tout ce qui brille l'attire » (18), de même que les colliers de verre plaisaient aux naïfs et bons sauvages amérindiens de Christophe Colomb (19). Infantilisme et primitivité se confondent au Moyen Age.

3. Au-delà d'un matérialisme historique relativement orthodoxe, la philosophie de l'Histoire de R. Fossier tient directement du positivisme sa croyance implicite en un progrès de l'humanité au cours de l'Histoire. En effet, dans ses derniers écrits, Auguste Comte applique directement sa « loi des trois états » (20) à l'évolution des sociétés occidentales et imagine la progression de l'esprit humain par étapes, selon un rythme ternaire. « Au Moyen Age, l'esprit théologique aurait imposé la reconnais-

17. Cf. R. Mandrou, « L'histoire des mentalités », dans l'*Encyclopedia Universalis*, Paris, 1970, t. 8, p. 437 ; J. Le Goff et P. Nora, *Faire de l'histoire*, t. 3, *Nouveau objets*, Paris, Gallimard, 1974, p. 83 ; M. Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Paris, Maspéro, 1982, p. 85 à 100 ; J.-P. Vernant, « Sur les recherches de psychologie comparative historique », *Journal de psychologie*, 1960 ; « Histoire et psychologie », dans *L'histoire, science humaine du temps présent*, XXVe Semaine de synthèse, Paris, 1965 ; « Qu'est-ce que la psychologie historique ?...., *Cahiers de philosophie*, n° 1, 1966.

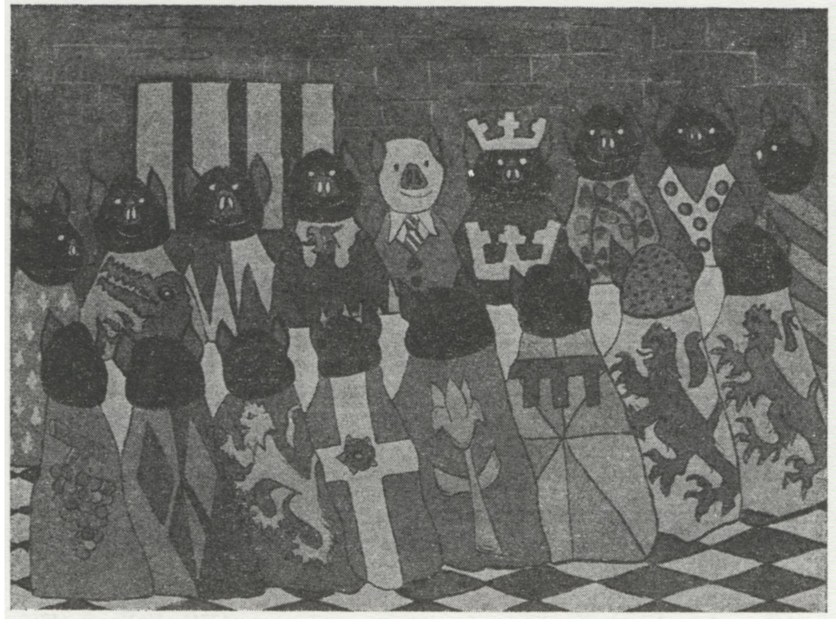
18. Ce que E. Panofsky relève sous le terme de « métaphysique de la lumière » (*Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, éd. de Minuit, 1967, p. 33 à 47) et G. Duby sous l'expression de « poétique de la lumière » (*Le temps des cathédrales...*, Paris, Gallimard, 1976, p. 121 à 162) semble être une passion raisonnable et extrêmement complexe.

19. Cf. *Les plus belles lettres de Christophe Colomb* (présentées par Marianne Mahn-Lot), Paris, Calmann-Lévy, 1961 : « Afin que ces gens nous prissent en amitié, je donnai à certains d'entre eux, des bonnets de couleur et des colliers de verre qu'ils se mettaient au cou, ainsi que d'autres petites choses de peu de valeur, ce dont ils eurent beaucoup de plaisir » (p. 19).

20. Cf. Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, t. 1, Paris, 1864, p. 8 à 10. Selon l'inventeur de la sociologie, notre connaissance passe successivement par trois états théoriques différents : l' « état théologique », ou « fictif » ; l' « état métaphysique », ou « abstrait » ; l' « état scientifique », ou « positif».

sance d'une autorité sacralisée, une confusion des pouvoirs temporels et des pouvoirs spirituels, une stricte hiérarchie sociale, influençant toute l'organisation des institutions féodales » (21). Or, en principe, la « loi des trois états » concerne en premier lieu la psychologie et une certaine structure de l'intelligence humaine, la connaissance : « chacun de nous, en contemplant sa propre histoire, ne se souvient-il pas qu'il a été successivement (...) théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse, et physicien dans sa virilité ? » (22).

Ainsi, pour R. Fossier — comme pour Auguste Comte, la philosophie évolutionniste et progressiste de l'Histoire procède d'une certaine idée du déroulement de la vie humaine (notamment la vie mentale), idée selon laquelle l'enfance est synonyme de violence, d'ignorance, de naïveté ou de fiction. Cette idée nous est toujours donnée comme évidente et universelle, ayant l'autorité du vécu individuel ou collectif, bref, comme un axiome scientifique, alors qu'il ne s'agit en fait que d'un système de postulats empiriques à partir duquel se déduit et s'autorise le principe positiviste de progrès, puis, de là, tout matérialisme historique et dialectique.



BOHORT ET LES COCHONS NOIRS (Gouache sur toile, 1977, coll. H.C.)
Fantasme pictural de l'un de nos collaborateurs. Lequel ?

21. Cf. G. Bourdé et H. Martin, *op. cit.*, p. 71.
22. A. Comte, *ibid.*, p. 11.

Métaphore de l'enfance et concept de progrès : petite archéologie des philosophies de l'Histoire (23)

> « L'histoire universelle présente donc les *étapes* de l'évolution du principe dont le contenu est la conscience de la liberté...
> La première époque dans laquelle nous considérons l'Esprit doit être assimilée à l'esprit enfantin. Ici règne la prétendue unité avec la nature que nous trouvons dans le *monde oriental*. Cet esprit naturel est celui qui demeure encore dans la nature, qui n'est pas encore auprès de soi et par conséquent n'est pas encore libre, et n'a pas connu le processus de la liberté. »
>
> Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, Paris, U.G.E., 10-18, 1965, p. 184 et 185.

La métaphore de l'enfance

L'usage de la métaphore de l'enfance en histoire est une figure déjà ancienne et pour ainsi dire imposée de la pensée occidentale. De plus, c'est à la philosophie française classique que revient l'immense mérite d'avoir — la première — achevé de briser le cercle magique des éternels retours, pour ouvrir la voie à l'idée de continuité dans l'Histoire par l'effet des progrès de la Raison, notamment du fait de la faculté et propriété qu'a la connaissance de se transmettre et de s'accumuler.

Dans son *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* (discours latin prononcé en Sorbonne, le 11 décembre 1750), Turgot projette de reconstituer l'enchaînement des âges de la société selon une filiation continue et nécessaire, chaque âge étant la cause efficiente de l'âge suivant : « Tous les âges sont enchaînés les uns aux autres par une suite de causes et d'effets qui lient l'état présent du monde à tous ceux qui l'ont précédé. Les signes arbitraires du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes le moyen de s'assurer la possession de leurs idées et de les communiquer aux autres, ont formé

23. Cf. H.-I. Marrou, « la théologie de l'histoire », *Enc. Univ.*, 1970, t. 8, p. 441 : « dans la pensée de ses fondateurs — Turgot (1751), Voltaire (1765), Condorcet (1795) —, la notion et l'expression même de « philosophie » de l'histoire avaient une valeur polémique : être « philosophe », c'était opposer les lumières de la raison humaine aux superstitions et préjugés de l'obscurantisme et adopter uue attitude critique et sceptique à l'égard de la religion établie ». Cette seconde partie de l'article doit beaucoup à un cours polycopié d'Angèle Kremer-Marietti sur le *Discours sur l'esprit positif* d'Auguste Comte (1983).

de toutes les connaissances particulières un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle ; et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui, lui-même, a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès » (24). Ainsi, le savoir, ce « trésor commun » de l'humanité, fait de celle-ci un seul et même homme, comme Pascal l'avait déjà énoncé, dans une formule célèbre, un siècle avant Turgot : « la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les différents âges d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement » (25). Formule que Condorcet et Auguste Comte reprendront, après Terrasson (26), et qui, selon A. Comte, a été inspirée à Pascal par « la marche continue des connaissances positives » et explicitait « la première notion rationnelle du progrès humain, nécessairement étrangère à toute l'ancienne philosophie » (27).

Si les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) de Fontenelle constituent le premier ouvrage de vulgarisation scientifique soulignant les progrès de la science et si Fontenelle s'en prend aussi, avant Terrasson, au préjugé de la supériorité des « anciens » sur les « modernes », dans sa *Digression sur les anciens et les modernes* (1686), comme dans son *Histoire dès Oracles* (1687), c'est Julien Offray de la Mettrie qui écrit le premier toute la « phénoménologie » du progrès de l'esprit (avant Condillac qui en reprendra le projet) et qui la publie, en 1745, dans son *Histoire naturelle d'une âme.* Cet ouvrage comprend l'exemple célèbre qui propagea certainement la métaphore de l'enfance : celui d'un enfant nouveau-né, recevant les soins nécessaires d'une nourrice muette, dans un souterrain peu éclairé et insonorisé où il vit jusqu'à l'âge adulte. Cet exemple avait pour raison de mettre en lumière qu'un fils d'homme, ainsi élevé, n'aurait aucune notion, ni même aucune langue, ignorant que les sons peuvent signifier quelque chose, et semblait faire la preuve par l'absurde de la dialectique humaine de la nature et de la raison : sans les sens, pas d'idées ; et, peu d'instruction, peu d'idées (28).

24. Turgot, *Œuvres,* Paris, Alcan, 1913, vol. I, p. 215.
25. Pascal, *Fragment d'un traité du vide, Pensées et opuscules,* éd. Brunschvick, p. 80.
26. Cf. *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison* (Paris, chez Prault, 1754) qui combine la formule de Pascal à la métaphore de l'enfance : l'espèce humaine, comprise comme un enfant qui se développe, doit son progrès au savoir en mouvement dans l'Histoire.
27. A. Comte, *Discours sur l'esprit positif,* éd. Soc. Posit. Internationale, Paris, 1898, p. 93.
28. La Mettrie doit cet exemple à Arnobe (*Adversus nationes,* II, ch. XX), père de l'Eglise (260 ? - 327), dont l'hypothèse ainsi proposée avait pour fin la réfutation de la théorie platonicienne de l'âme : dans l'exemple repris par La Mettrie on chercherait en vain l'idée d'une âme divine, déjà savante et éclairée, venant s'unir au corps.

Cependant, c'est Condorcet qui réalise véritablement l'articulation explicite de la métaphore de l'enfance avec le tableau des progrès de l'esprit humain. En effet, selon une phénoménologie sensualiste qu'il condense dans l'introduction de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794), Condorcet montre comment l'individu combine, compare, attache des signes aux objets, suivant en cela sa « faculté de recevoir des sensations », faculté développée « par l'action des objets extérieurs » (29). Aussi, si Condorcet distingue ce qu'il nomme « métaphysique », au niveau de l'individu, de ce qu'il nomme « tableau des progrès de l'esprit humain », au niveau des générations, pour lui, les lois du développement de l'individu et celle du développement des générations participent du même concept de progrès, véritable point focal de sa philosophie : « Ce progrès (des générations) est soumis aux mêmes lois générales qui s'observent dans le développement individuel de nos facultés, puisqu'il est le résultat de ce développement considéré en même temps dans un grand nombre d'individus réunis en société » (p. 76).

De plus, il n'est pas indifférent de relever que Condorcet, comme tout savant d'alors, était grand lecteur des récits des voyageurs. Aussi, connaissait-il certainement les *Relations des Iles Pelew* (1793) de Georges Keate, les *Voyages en Afrique et en Asie* (1794) du Chevalier Thunberg, les *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale* (an II) de J. Long, ainsi que les « voyages » qu'évoque Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), c'est-à-dire ceux de Battel, Chardin, Corréal, Dapper, Dutertre, Kämpfer, Kolben, La Condamine, Laët, Merolla, et *l'Histoire générale des voyages* citée par Y. Goguet dans son traité *De l'origine des lois, des arts et des sciences et de leurs progrès chez les anciens peuples* (1758). Or, à la suite de la découverte de l'Amérique, qui pourvoit soudain l'Europe en « bons sauvages », l'histoire et l'ethnologie se sont constituées comme disciplines à la fois parentes (elles l'étaient déjà, dès l'Antiquité grecque) (30) et contradictoires, entretenant entre elles des relations complexes qui découlent des positions relatives de deux catégories essentielles, le temps et l'espace, dans la pensée occidentale. Tandis que les progrès de l'homme, aux yeux de l'Occident « moderne », sont scandés par ceux de l'Etat-Nation (31), l'ethnologie naissante est réservée aux groupes humains élémen-

29. *Esquisse...*, éd. Sociales, Paris, 1971, p. 75.

30. Cf. F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980.

31. Ainsi, les deux premières phrases de l'introduction au premier chapitre du *Siècle de Louis XIV* de Voltaire : « Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. »

taires (32). Cependant, dès le XVIII[e] siècle, une échelle de valeur unique assujettit le « voyage » à l'étude de l'homme dans le temps. Dans les classifications bibliographiques classiques, les récits de voyages font partie des livres d' « histoire » : ils en forment une sous-catégorie, consacrée à la description des pays étrangers et notamment exotiques. D'ailleurs, en rapportant au lecteur les mœurs de populations éloignées, le voyageur ne cherche pas seulement à vulgariser le pittoresque de la différence ; il ramène de l'espace lointain — mais contemporain — une image du passé. Le sauvage est devenu l'enfance du civilisé et l'ethnologie règne alors sur un envers de l'histoire, à la fois immense et marginal ; c'est le domaine particulier de l'oral contre l'écrit (33), de l'immobile contre le changement, du primitif contre le progrès.

En bref, tandis que pour Terrasson l'ordre historique est analogue à l'ordre naturel, l'Histoire étant « ordre de raison », « de nécessité », de « mouvement local » dans le temps, une hypothèse nécessaire (34), tandis que pour Turgot le moteur de l'Histoire est le progrès des idées, aussi bien quant à la société en général que pour les sciences et les mathématiques en particulier, pour Condorcet, l'Histoire possède en propre un élément dynamique. *L'Esquisse...* (1794) se propose de démontrer « par le raisonnement et par les faits » qu'il n'y a aucune limite au perfectionnement des facultés humaines, que la « perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie » et que l'espèce humaine s'est constamment modifiée au cours des siècles, dans une marche vers la vérité et le bonheur, ces deux termes de l'Histoire, car tous les maux ne viennent que de l'ignorance et nullement des péchés. Enfin, les éléments moteurs de l'Histoire obéissent à des lois que l'observation du passé humain permet de découvrir : les lignes directrices de l'Histoire, dégagées par Condorcet, sont la destruction de l'inégalité entre les nations, la réalisation de l'égalité entre les hommes — à l'intérieur d'une nation — et enfin le perfectionnement continu de l'être humain en général. Evidemment, le progrès de l'humanité n'est autre pour Condorcet que la marche de la Raison universelle s'incorporant dans chaque événement historique, et poursuivant dans son ascension constamment le même but, comme chaque enfant poursuit naturellement et nécessairement son apprentissage au contact des objets extérieurs.

32. L' « ethnologie » voit son statut scientifique se fixer au XVIII[e] siècle et reçoit son nom d'Ampère : cf. G. de Rohan-Csermak, « La première apparition du terme ethnologie », *Ethnologia europea...*, vol. I, 1967, n° 4, p. 170 à 184.

33. Cf. Michel de Certeau, *l'Ecriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 215 à 248 : « Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'autre : Léry », et *L'absent de l'histoire*, Paris, 1973, p. 169 à 180 : « Altérations ».

Le progrès des sociétés historiques : Condorcet, historien anticlérical

Le progrès de l'esprit humain est indistinct du progrès de la société humaine, d'où la division de l'Histoire en périodes (Condorcet en compte une dizaine) qui définissent autant le mode de penser que l'activité d'une société, autant l'état intellectuel que l'état social. Plus que Turgot, Condorcet insiste sur les résultats de l'action humaine, qu'ils apparaissent dans le mode de vie, dans les processus de production, dans les objets produits eux-mêmes, aussi bien que dans les facultés de représentation et de combinaison de l'esprit aux prises avec la nature. C'est pourquoi nous trouvons dans l'*Esquisse...* tout à la fois une histoire des sociétés, une histoire des techniques, une histoire des sciences, une histoire de la philosophie, une histoire du droit et de la moralité, une histoire du langage et de la religion.

Durant la première période, les institutions politiques suivent l'institution du langage qui est, pour Condorcet comme pour Rousseau, la première institution sociale. La formation des classes sociales est observée par Condorcet dans cette première période, avec ce que cette première division comporte en germe de progrès et de cause de retard, à savoir « la formation d'une masse d'hommes dépositaires des principes des sciences, ou des procédés des arts, des mystères et des cérémonies de la religion, des pratiques de la superstition, souvent même des secrets de la législation et de la politique. J'entends cette séparation de l'espèce humaine en deux classes : l'une destinée à enseigner, l'autre faite pour croire » (p. 91). Dès la seconde période, Condorcet note le progrès de l'exploitation de l'homme par l'homme, du point de vue matériel dans l'usurpation des biens et du point de vue moral dans l'usurpation de l'autorité. La conclusion de Condorcet n'est, quant à cette seconde période, pas plus optimiste que celle de Rousseau : le progrès de la richesse va alors de pair avec celui des vices (avidité, cruauté, corruption, préjugés).

La troisième période met définitivement l'humanité sur la voie de la division et de la spécialisation du travail, ce qui détermine en contrecoup le progrès de la législation, sous l'effet des besoins nouveaux. C'est alors l'époque de la séparation de la ville et de la campagne, les villes s'occupant des affaires publiques et se faisant le lieu de l'accumulation de la richesse. Mais la domination reste le moteur principal de cette société ; c'est pourquoi la « morale » accumule, par la tradition, maximes, idées religieuses, préjugés. Jusque dans la progression des langues par l'écriture, il faut voir le décalage qui sépare les prêtres du peuple : Condorcet note, tout comme Rousseau (35), que les premiers

34. Cf. *La philosophie applicable à tous les objets...*, p. 11 à 32.
35. Le chapitre III de *l'Essai sur l'origine des langues* démontre que le premier langage dut être figuré : « Le langage figuré fut le premier à naître. Le sens propre fut trouvé le dernier » (éd. Aubier-Montaigne, 1974, p. 97).

mots sont des métaphores et les premières phrases des allégories, et il montre comment les prêtres tiennent le peuple dans l'ignorance en faisant de cette langue originelle un instrument de tromperie. C'est que le progrès de la philosophie, à la quatrième période, le progrès des sciences, à la cinquième, n'empêchèrent pas l'essor du christianisme. Désormais, les « prêtres dominateurs » ne sont plus qu'un moyen de manipulation politique entre les mains du pouvoir : les « Lumières » finissent de dépérir à la sixième période, du Ve au XIIIe siècle, durant cet obscur Moyen Age mis en scène, dès la fin du XVe siècle et « dans les triomphes du nouvel humanisme », par le « mépris que professait la jeune culture d'Occident à l'égard des siècles sombres et frustes dont elle sortait » (36).

Au contraire, la période suivante, du XIIIe au XVe siècle, voit renaître l'énergie du peuple par la réaction que détermine l'intolérance des prêtres. Après l'invention de l'imprimerie, commence la huitième période, celle de Copernic et de Galilée, celle de Bacon aussi — qui révéla « la véritable méthode d'étudier la nature » (par l'observation, l'expérience et le calcul). La neuvième période, allant de Descartes « jusqu'à la formation de la République française », voit « la Raison soulever ses chaînes » (p. 203). C'est alors que, dans les catégories les plus importantes de la vie sociale, le progrès est manifeste. Enfin, une nouvelle doctrine s'impose à tous, « la doctrine de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine dont Turgot, Price et Priestley ont été les premiers et les plus illustres apôtres » (p. 221).

En définitive, pour Condorcet, et d'après l'observation historique, le progrès des connaissances (des sciences notamment) et le développement de l'Histoire vont de pair : la Révolution française en est un exemple incontestable, réalisant au niveau du citoyen une libération accomplie auparavant au niveau de l'esprit (p. 231 à 238). En ce sens, la science est révolutionnaire. Cependant, loin de se bercer de tableaux apaisants, Condorcet tire toutes les conséquences de cette pensée de la continuité et du perfectionnement indéfini, en soupçonnant que la ligne continue du progrès comprend toutefois la contradiction même du progrès. Outre ce que l'on peut appeler un « progrès dialectique », Condorcet postule encore la finitude du temps historique : « Cette oscillation dans les sociétés arrivées à ce terme ne serait-elle pas une cause toujours subsistante de misères, en quelque sorte périodiques ? Ne marquerait-elle pas la limite où toute amélioration deviendrait impossible, et à la perfectibilité de l'espèce humaine, le terme qu'elle atteindrait dans l'immensité des siècles, sans pouvoir jamais la dépasser ? » (p. 269). Condorcet devance ici le pessimisme des économistes libéraux Malthus et Ricardo, pessimisme atténué cependant par

36. Cf. G. Duby, *L'An Mil*, *op. cit.*, p. 9.

ce qu'implique pleinement le concept de progrès, l'avancement corrélatif des sciences et des arts, des théories et des pratiques, à la fois le progrès de l'industrie et du bien-être, même s'il est vrai que, dans l'avancement général, l'irrégularité risque d'être la règle et si tantôt la technique, tantôt la théorie, tantôt l'art social, tour à tour, avance ou stagne ou régresse. Une indétermination relative préside donc à la perfectibilité indéfinie, non seulement quant à son terme, mais encore quant à son mode (37). Reste, entre autre, un anticléricalisme déterminant.

Les conditions de possibilité du concept de progrès

Dans la généalogie du concept de progrès, dont l'étude complète nécessiterait la trop grande extension de notre propos, trois facteurs déterminants sont à considérer.

Tout d'abord, il s'agit de la croyance en l'infaillibilité de la raison (rationalisme), notamment dans les sciences de la nature, croyance dont la révolution copernicienne fut, en Occident, la pierre de touche. Giordano Bruno combina le premier ce nouveau système copernicien du monde avec les vues de Lucrèce, diffusant ainsi l'antique théorie d'Epicure sur l'infinité des mondes. Tout comme Copernic — dans le *De Revolutionibus* (1543), livre I, chap. 9 — G. Bruno a recours aux causes finales pour justifier les mouvements de la terre, autour du soleil et sur elle-même (38). *La Cena de le Ceneri* (1584) n'en sanctionne pas moins l'idée que la vérité est en progrès : « je veux dire par là que nous sommes plus vieux que nos ancêtres » (p. 67). Aussi, Galilée (*De Motu*), Toricelli, Newton, comme Bruno, projettent-ils, au contraire de leurs « ancêtres », de se tenir le plus près possible d'une traduction rigoureuse de la réalité physique, analysant celle-ci par l'observation et l'expérimentation et l'exprimant par les mathématiques. C'est là le germe de « l'esprit positif », tel qu'Auguste Comte le définit par la relation du concret à l'abstrait (39). Ainsi, pour G. Bruno, comme pour A. Comte, le progrès réside en premier lieu dans le dialogue de la raison avec la nature, qui s'appuie sur l'expérimentation et se formule par les mathématiques.

37. De même Turgot écrit, dans le *Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain* (*Œuvres complètes*, Paris, Alcan, 1913, t. 1, p. 303) : « Les progrès, quoique nécessaires, sont entremêlés de décadences fréquentes, par les événements et les révolutions qui viennent les interrompre ». Dans le même sens, cf. R. Fossier, *op. cit.*, p. 74, ainsi que E. Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, nouvelle édition, 1979, p. 202 à 204.

38. Cf. G. Bruno, *Le banquet des cendres*, trad. E. Namer, Paris, 1965, p. 89.

39. Cf. A. Comte, *Cours de philosophie positive*, avec une introduction de Michel Serres, Paris, Hermann, 1975, p. 350.

Ensuite, pour penser le développement de l'homme, il a fallu procéder au banissement des *causes finales* (40) ; il a fallu supposer un ordre fondamental de la nature, c'est-à-dire revenir à la conception épicurienne de la nature comme fixée, permanente et stable (41). Ce bannissement des causes finales laisse seules subsister les différences en nombre, en grandeur, en forme et en coordination. Or, pour Epicure et Lucrèce, la racine de la connaissance ne réside nulle part ailleurs que dans la perception sensible : Lucrèce nie la possibilité d'archétypes du monde, d'idées existant de toute éternité dans des raisons transcendantes (42).

Ainsi, l'idée d'un devenir humain en progrès tient en dernière instance d'un sensualisme qui perdure, d'une certaine manière, jusque dans nos actuelles « théories de l'apprentissage » (nous pensons notamment à la psychologie de Jean Piaget) (43). Au milieu du XVII[e] siècle, Gassendi revient aux thèses de l'épicurisme antique, pour les opposer à Aristote et à Descartes : tel est l'objet de son *Manuel de philosophie d'Epicure* (1649), l'un des documents fondamentaux du sensualisme moderne. Mais, contrairement à l'épicurisme antique, qui attribue le progrès du genre humain à l'historicité spécifique de l'homme (44), Gassendi explique par le même mouvement à la fois la transformation incessante des atomes et l'activité humaine mue par l'exigence du progrès.

C'est par là que, à partir du milieu du XVIII[e] siècle, rationalisme, progressisme, sensualisme et métaphore de l'enfance se commandent les uns les autres. Avec A. Comte, rationalisme, sensualisme et progressisme sont fondus dans le corps du positivisme, auquel s'articulent, au XIX[e] et XX[e] siècle, matérialisme et évolutionnnisme.

40. Aristote distinguait quatre espèces de causes : la cause matérielle (par exemple, dans une statue, la matière dont elle est faite), la cause formelle (la figure que la statue représente), la cause efficiente (le sculpteur), la cause finale (désir de la gloire ou du gain chez le sculpteur). La « cause finale » d'une chose est comprise, en général, comme la fin elle-même, comme la raison d'être de la chose.

41. La permanence de la substance confirme, chez Epicure, cette pensée de Démocrite selon laquelle « rien ne vient de rien ; rien de ce qui existe ne peut être anéanti. Tout changement est agrégation ou désagrégation de parties » (qui devient le « rien ne se perd, rien ne se crée » de Lavoisier). Les atomes d'Epicure obéissent à une loi mécanique, mathématique et dénuée de toute finalité.

42. Le livre IV, vers 469 et suivants, du *De Natura Rerum*, expose cette théorie sensualiste de la connaissance, qui amènera conséquemment Lucrèce à affirmer que les dimensions du soleil sont comme notre œil les voit (livre V, vers 592 à 613).

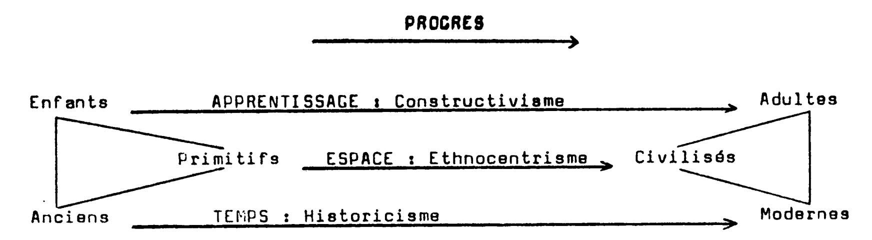
43. Cf. Centre Royaumont, *Théories du langage, théories de l'apprentissage : le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Paris, Seuil, 1982 (nouvelle édition), p. 20 à 75.

44. Cf. Léon Robin, « Sur la conception épicurienne du progrès », *Revue de Métaphysique et de Morale*, XXIII, 1916.

Une autre enfance pour un autre Moyen Age

> « Si on pense réellement qu'un enfant peut croire que quand on agite un chat on engendre des quantités de chats ou qu'un objet peut ne pas être identique à lui-même, alors, je ne vois pas quel type d'entraînement concevable persuaderait l'enfant que le monde est tel que nous semblons le percevoir. »
>
> J. Mehler, « A propos du développement cognitif », dans E. Morin et M. Piatelli-Palmarini, *L'unité de l'Homme*, t. 2, *Le cerveau humain*, Paris, Seuil, Nouvelle édition, 1978, p. 48.

Par ce qui précède, nous connaissons que la métaphore de l'enfance est au fondement d'une chaîne idéologique particulièrement « actuelle » au sein de « la culture et (de) la mentalité communes de notre époque », culture et mentalité profondément marquées par les philosophies historicistes et empirites de l' « Aufklärung » (45). Il importe de comprendre que les différents éléments de cette chaîne idéologique sont solidaires, nécessaires les uns aux autres, et qu'ils sont logiquement articulés entre eux. Il n'est pas aujourd'hui de matérialisme historique qui ne comprenne, explicitement ou implicitement, *du positivisme* et *de l'évolutionnisme*, et réciproquement. De ce fait, la métaphore de l'enfance n'est aujourd'hui signifiante que dans un discours qui participe pleinement à cette chaîne idéologique (discours dont le paradigme est le concept de progrès : cf. Tableau), comme autrefois (XVe-XVIIIe siècles) elle n'était signifiante que pour et par ceux que prêchaient les *Lumières* dont l'avènement devait reléguer à jamais les valeurs de l'Occident médiéval et chrétien au rang des « superstitions gothiques ».



A partir de cette localisation idéologique de la métaphore de l'enfance en philosophie de l'Histoire et en histoire, et du fait de « l'usure et de la mise en question de l'idéologie du progrès sur laquelle avait misé

45. Cf. H.-I. Marrou, *op. cit.*, et Noam Chomsky, *Réflexions sur le langage*, Paris, Maspéro, 1977, p. 19 à 23.

l'Europe de l'ère libérale » (46), se lèvent quelques questions qui constituent autant d'esquisses convergentes d'une critique épistémologique de l'idée selon laquelle le Moyen Age est l'enfance de notre modernité et le stade primitif de notre société ou civilisation. En 1949, Claude Lévi-Strauss formulait déjà l'essentiel de ces questions, à propos de l'assimilation courante de la pensée primitive (qu'il appellera, en 1967, « la pensée sauvage ») à la pensée enfantine (47). A partir de « la constatation très simple qu'il n'existe pas seulement des enfants, des primitifs et des aliénés, mais aussi — et simultanément — des enfants primitifs et des primitifs aliénés » (p. 103), Cl. Lévi-Strauss pouvait affirmer que « la culture la plus primitive est toujours une culture adulte » (p. 107). De plus, le fait constaté que, « pour le primitif, les attitudes du civilisé correspondent (...) à ce que nous appellerions des attitudes infantiles » (p. 111) permet de mettre à jour et de dénoncer le mécanisme « d'une illusion subjective, et qui se reproduirait sans doute pour des adultes de n'importe quelle culture comparant leurs propres enfants avec des adultes relevant d'une culture différente » (p. 110). Et Cl. Lévi-Strauss avance que c'est la nature même de l'enfance qui est la première raison de « l'illusion archaïque » : l'enfant, comme la psychanalyse freudienne le disait déjà à propos de la sexualité, est un « polymorphe » (l'adulte étant un enfant « spécialisé ») et « il n'est pas surprenant que dans ce « panmorphisme », les différences nous frappent plus que les similitudes, si bien que, pour une société quelconque, ce sont toujours ses propres enfants qui offrent le point de comparaison le plus commode avec des coutumes et des attitudes étrangères » (p. 110 et 111).

Ainsi, l'assimilation classique de la pensée primitive à la pensée enfantine tient de ce que nous ne percevons que le niveau le plus simple — « ce niveau très élémentaire » (p. 111) — d'une pensée pourtant « aussi complètement et systématiquement socialisée que la nôtre » (p. 113). De là que l'adulte Navaho et l'adulte médiéval sont des adultes à part entière, au même titre que Cl. Lévi-Strauss et R. Fossier. Il n'en reste pas moins que, pour Cl. Lévi-Strauss, l'enfant demeure encore relativement infantile : si le primitif et l'ancêtre ne sont plus de grands

46. Il ne s'agit pas de recommencer ici la critique du concept de progrès. Chacun admet aisément aujourd'hui que ce concept, tel qu'il se cristallise dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, n'est au mieux qu'une extrapolation du changement technique et matériel à l'évolution morale et intellectuelle de l'humanité. Cette extrapolation peut encore se défendre, mais au titre de postulat (on ne peut la démontrer, ni démontrer son contraire), l'anthropologie contemporaine (Cl. Lévi-Strauss en particulier) ayant définitivement relativisé le point de vue occidental sur le reste de l'humanité. Ce relativisme anthropologique tient d'une crise épistémologique majeure, perceptible en Occident depuis plus d'un demi-siècle : cf. J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs...*, Paris, Maspéro, 1965, p. 286.

47. Cl. Lévi-Strauss, *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, 2[e] éd., 1967, p. 98 à 113 : chapitre VII : « L'illusion archaïque ».

enfants, l'enfant est toujours un *primitif* universel. S'il est évident que « l'enfant présente un très haut développement social » et si « dès les toutes premières années de la vie, la pensée de l'enfant apparaît avec des caractères complètement et intégralement humains » (p. 109), il n'empêche que « l'esprit de l'enfant est égocentrique et précausal (...) en raison de son ignorance, et de l'insuffisance de ses expériences organisées » (p. 107).

Pourtant, Cl. Lévi-Strauss remarquait à juste titre : « jusqu'à quel point la pensée enfantine normale diffère-t-elle de façon irréductible, de la pensée adulte normale, au sein d'une société donnée, reste d'ailleurs toujours une question ouverte à controverse » (p. 104). De même, il rappelle un certain nombre de critiques formulées à l'encontre du constructivisme de Piaget par quelques autres psychologues (L. Deshaies, G. Kreezer et K.M. Dallenbach, Th. Mead Abel), Piaget étant — entre autre — un évident partisan de l'assimilation de la pensée primitive ou antique à la pensée enfantine. En définitive, Lévi-Strauss reprenait le propos de S. Isaacs : « les attitudes cognitives des petits enfants, même à un âge peu avancé, sont, après tout, très proches des nôtres » (p. 106), mais sans poursuivre résolument dans ce sens ; la critique de l'ethnocentrisme ne nécessitant pas alors une critique de l'adultocentrisme.

Malgré tout, aujourd'hui, si la loi biogénétique d'A. Serres (1786-1868) selon laquelle l'ontogénie reproduit la phylogénie est généralement considérée comme contestable, elle reste néanmoins « une des orientations de recherche préférées de l'école de Genève (celle de J. Piaget) » (48) et bénéficie certainement du fait qu'elle va dans le sens « de la pensée dominante des quelque trois cents dernières années, tant en psychologie qu'en philosophie » (49). Quoiqu'il en soit, la loi de Serres n'est pas plus infirmée scientifiquement qu'elle n'est démontrée. Elle reste un postulat possible, à partir duquel se déduit et s'autorise la métaphore de l'enfance, ainsi que toute la philosophie de l'Histoire et l'historiographie qui en découlent. Ce qui est, par contre, définitivement dépassé, c'est l'image classique de l'enfance elle-même : tous les travaux récents de psychologie expérimentale, de psycho-linguistique, portant sur le nourrisson et l'enfant (50), montrent que le « développement » de l'individu se fait par « désapprentissage », par perte de nombreuses facultés innées, par « baisses temporaires de perfor-

48. Centre Royaumont, *op. cit.*, p. 242.

49. *ibid.*, p. 219.

50. Cf. en particulier : C. Trevarthen, P. Hubley et L. Sheeran, « Les activités innées du nourrisson », *La Recherche*, mai 1975, n° 56, p. 447 à 458 (vol. VI), et H. Montagner, « Communication non verbale et discrimination olfactive chez les jeunes enfants : approche éthologique », dans *L'Unité de l'homme*, t. 1, *Le primate et l'homme*, Paris, 1978, nouvelle édition, p. 246 à 270.

mance » (51)... Bref, l'enfance n'est plus ce qu'elle était ; elle n'est plus un vide que comble un apprentissage progressif, ni un état véritablement étranger à l'âge adulte (52).

Or, il est à parier que si l'assimilation de la pensée ou mentalité médiévales aux pensées ou mentalités primitives et infantiles perdait toute possibilité d'être péjorative, elle perdrait du même coup sa raison d'être et cesserait d'être le lieu commun déterminant d'une historiographie moderne et positiviste. Alors, la mentalité médiévale devenant tout à la fois respectable et objet de science, au même titre que la pensée de l'enfant et que « la pensée sauvage », l'histoire — comme la psychologie et l'anthropologie actuelles — s'échapperait du cercle vicieux des discours « hétérologiques » (53) qui n'ont d'autre motif que de se produire eux-mêmes. L'histoire participerait enfin à « la nouvelle alliance » que constitue le projet d'une « anthropologie fondamentale » (54), répondant à la question de Marc Bloch : « Il n'y a donc qu'une science des hommes dans le temps, et qui sans cesse a besoin d'unir l'étude des morts à celle des vivants. Comment l'appeler ? » (55).

51. E. Morin et M. Piatelli-Palmarini, *l'Unité de l'homme*, t. 2, *Le cerveau humain*, Paris, 1978, nouvelle édition, p. 17 à 95. Cette inversion du propos commun sur le dévelopement de l'individu correspond à une autre inversion : d'après les recherches les plus récentes en psychologie cognitive, la pensée rationnelle serait pré-symbolique, et non l'inverse : cf. Dan Sperber, « La pensée symbolique est-elle pré-rationnelle », dans *La Fonction symbolique* (ouv. collectif), Paris, Gallimard, 1979, p. 17 à 42, ainsi que les p. 357 à 372 de Centre Royaumont, *op. cit.*, et René Thom, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Ch. Bourgeois, 1980 (nouvelle édition) p. 261 à 277.

52. L'idée que le Moyen Age se faisait de l'enfance (faible différenciation entre l'enfant et l'adulte) n'était peut-être pas aussi fruste qu'on le dit souvent, puisque l'enfant apparaît aujourd'hui souvent plus adulte et l'adulte plus enfantin qu'on ne voulait le croire depuis la fin du XVII[e] siècle. Outre Ph. Ariès, *L'enfant et la vie familiale...*, Paris, Seuil, 1973, cf. J. Le Goff, « Images de l'enfant léguées par le Moyen Age », *Les cahiers franco-polonais*, 1979, p. 139 à 155, et P. Riché, « L'enfant au Moyen Age », *L'histoire*, n° 18, déc. 1979, p. 41 à 50.

53. Cf. M. de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Paris, 1973, p. 171 à 180.

54. Nous pensons en particulier à la perspective anthropologique ouverte, en France, par E. Morin : *Le paradique perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973 ; avec M. Piatelli-Palmarini, *l'Unité de l'homme*, Paris, Seuil, 1974 ; Centre Royaumont, *op. cit.*

55. M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, nouvelle éd., 1974, p. 50.

Michel PASTOUREAU

COTÉ VERT ET COTÉ GRIS

S'asseoir à la Bibliothèque nationale, travailler, lire, écrire, dormir, rêver, se souvenir d'avoir aimé

Les lieux fréquentés par les chercheurs sont souvent des lieux à forte charge onirique. En ce domaine, la grande salle de lecture du département des Imprimés, à la Bibliothèque nationale, est probablement le lieu parisien le plus fortement « chargé » : architecture ferroviaire, mobilier « victorien » (parfois « mussolinien »), sonorité de piscine, lumière crépusculaire. Que ce soit pour s'en réjouir ou pour s'en scandaliser, nombreux ont toujours été les commentaires sur l'atmosphère visuelle ou sonore (voire olfactive) de cette salle.

L'organisation de l'espace, en revanche, n'a guère suscité de remarques ou de critiques. Ce silence est d'autant plus étonnant que cet espace est structuré de manière subtile et contraignante, et qu'il conditionne non seulement le travail de lecture des chercheurs, leurs déplacements, leurs facilités d'accès aux catalogues et aux usuels, mais aussi leurs capacités de concentration, leurs chimères, leurs états d'âme. D'où l'idée d'une timide enquête pour chercher à savoir qui s'assied où, qui a des préférences et qui n'en a pas, qui demande telle ou telle place, qui choisit telle ou telle zone, qui exige tel ou tel côté (1). Car il y a deux côtés dans la grande salle de travail de la Bibliothèque nationale : un côté vert (à droite lorsqu'on entre) et un côté gris (à gauche). Et le résultat le plus pertinent de l'enquête a été de mettre en valeur, au-delà des petites manies de chacun, l'existence de deux camps bien marqués : il y a des chercheurs verts et il y a des chercheurs gris.

1. Je ne connais pas d'enquête semblable concernant d'autres lieux de recherche ou de documentation fréquentés par des médiévistes, ni même, plus généralement, par des historiens, La grande salle de travail du Department of Printed Books, à la British Library de Londres, avec sa structure en étoile, sa luminosité de paquebot et ses couleurs pastel, se prêterait très bien à une telle approche.

Vert et gris

Dans l'histoire de la sensibilité emblématique, qu'elle soit française ou européenne, le vert et le gris n'ont jamais entretenu de rapports d'association ou d'opposition remarquables. Et c'est un couple de couleurs dont la signalisation contemporaine ne se sert pour ainsi dire jamais. On lui préfère, bien évidemment, des systèmes blanc/noir, blanc/rouge, voire rouge/bleu. Alors d'où vient qu'à la Bibliothèque nationale le lecteur qui franchit le seuil de la grande salle de lecture reçoive une plaquette verte ou une plaquette grise, indiquant son numéro de place et déterminant par là même le côté où il doit s'asseoir : côté vert (n° 1 à 180) ou côté gris (n° 181 à 360) ?

La réponse est donnée par l'histoire — immobile — des bulletins servant à demander les livres. Ces bulletins sont aujourd'hui verts ou gris selon que l'on est assis sur le côté droit ou sur le côté gauche. Bien que de format autre et de typographie différente, ces bulletins étaient déjà verts ou gris il y a vingt ans, il y a cinquante ans, il y a plus d'un siècle. Les plus anciens qu'il m'ait été donné de retrouver avec ces couleurs, datent en effet de la fin du second Empire (2). Pourquoi verts et gris ? Je ne suis pas en mesure de répondre. J'observe simplement que ce sont dès cette époque, et aujourd'hui encore, des verts et des gris peu soutenus, délavés, « pisseux ». Probablement en aurait-il été de même s'il s'était agi de jaunes, de beiges ou de roses. Sous leur tonalité délavée, ce sont là, depuis fort longtemps, les cinq couleurs ordinaires des cartonnages d'imprimerie, des couvertures de tirés à part, des étiquettes et des bons de toutes natures. Verts et gris ? Pourquoi pas.

Ce que l'historien doit en revanche souligner c'est la longue durée, la très longue durée de la fonction emblématique des couleurs, pour les lieux comme pour les personnes. La Bibliothèque nationale, sa grande salle de lecture et ses lecteurs semblent ainsi à tout jamais emblématisés par le vert et par le gris. Il s'agit presque d'un drapeau. Et seul les révolutions (ici l'informatique ?) peuvent changer les drapeaux.

Qui s'assied où ?

A la Bibliothèque nationale plus de 80 % des lecteurs sont des historiens ou des personnes s'adonnant à des recherches de nature historique — pourcentage considérable, effrayant même, mais dont ni

2. Je dois remercier ici mes amis conservateurs qui m'ont aidé dans ces recherches et qui ont facilité mon enquête : Maxime Préaud, Michel Popoff, Patricia Mulhouse, Alfred Fierro, Dominique Coq.

l'administration de l'établissement ni ses différents ministères de tutelle n'ont jamais voulu tenir compte (3). Et parmi ces historiens, les médiévistes, curieusement, ont longtemps été majoritaires. Il serait intéressant de chercher à savoir pourquoi : absence à Paris d'une grande bibliothèque spécialisée dans les études médiévales (4) (ce qui n'est le cas ni pour l'Antiquité ni pour l'époque moderne ou contemporaine ? Formation « chartiste » d'un nombre important de conservateurs ? Ou surtout présence, au premier étage de la Bibliothèque, de la salle de travail du département des Manuscrits (autre lieu onirique de la médiévistique, plus feutré, plus confiné, mais tout aussi « atmosphérique ») et donc possibilité pour les médiévistes d'aller le même jour dans les deux salles ?

Mais là n'est pas l'objet de la présente enquête. Celle-ci ne concerne que la géographie de la grande salle de travail des Imprimés, et se propose seulement de répondre à cette question : qui s'assied où ? Pour ce faire je n'ai (sauf quatre exceptions) interrogé que des médiévistes, en tout une cinquantaine : parents, amis, collègues, connaissances, inconnus. L'enquête a été totalement empirique (et donc d'autant plus performante ?). Les interrogations ont surtout consisté en conversations débridées, dans les couloirs de la Bibliothèque, dans la rue, dans le métro, au café, ailleurs. J'ai souvent eu du mal à faire comprendre mes questions. J'ai parfois rencontré l'indifférence, le mépris ou l'agressivité. A cela d'une part le caractère « futile », « ridicule », voire « policier » de ma problématique (« qui s'assied où ! ») ; d'autre part, la dégradation des conditions de travail à la Bibliothèque nationale ces dernières années, et le discours nécessairement violent que cela entraîne chez ses usagers. Toutefois, à ce sujet, il faut remarquer que cette dégradation — indéniable — a eu pour le problème qui m'occupe des conséquences favorables : moins de lecteurs, moins d'attente, davantage de sièges disponibles, donc possibilités accrues de choisir sa place, sa zone, son côté.

Car il va sans dire qu'à la Bibliothèque nationale, choisir sa place ou son côté est un luxe que l'on ne peut s'offrir qu'à certaines heures, tôt le matin, ou après le milieu de l'après-midi. Entre 10 heures et 16 heures, il faut se contenter de rêver de pouvoir choisir sa place, et à la question posée répondre non pas « je m'assieds ici », mais « j'aimerais m'asseoir là-bas ».

3. Je pense en particulier aux expositions organisées par la Bibliothèque nationale : elles se veulent presque toujours « littéraires », parfois « artistiques », jamais « historiques ». Et, de fait, la problématique historique, ou du moins la problématique des historiens d'aujourd'hui, y est toujours absente. Un accord a même été passé avec les Archives nationales, qui seules auraient compétence pour organiser des expositions *historiques !*

4. La Bibliothèque de l'Ecole des chartes, qui pourrait remplir ce rôle, est réservée aux seuls élèves et anciens élèves de cette école.

Préoccupations érudites ?

Demander une place précise, lorsqu'on arrive tôt le matin, que cela est encore possible et que le préposé à la distribution des plaquettes est bienveillant, est une « manie d'un autre âge ». Aucun médiéviste de moins de cinquante ans ne semble avoir une telle exigence. Elle n'est pas si rare, en revanche, chez les chercheurs plus âgés, et paraît constituer le reliquat de pratiques autrefois (quand ?) courantes. Un cas limite est représenté par la singulière place n° 90 (côté vert, contre l'allée centrale) qui suscite une affection plurielle : deux chercheurs la revendiquent. L'un d'eux (moderniste, il est vrai) a accepté de répondre à mes questions et m'a expliqué que c'était probablement là l'endroit qui le protégeait le mieux des importuns circulant dans l'allée centrale. Cette place est donc une cachette (il y en a d'autres, à mon avis plus efficaces) ; mais elle présente un inconvénient : le bruit. Encore qu'il soit permis de se demander si le bruit est réellement une gêne dans une bibliothèque : plusieurs médiévistes ont affirmé que cela ne les dérangeait aucunement ; et certains ont même poussé le paradoxe (aujourd'hui banal) jusqu'à prétendre que ce bruit lancinant et cotonneux qui règne dans la grande salle était indispensable à leur concentration.

Plus fréquente que la demande de place est la demande de zone. On souhaite être assis non pas à telle ou telle place précise mais près de tel ou tel endroit. La raison généralement invoquée est la proximité de telle ou telle catégorie d'usuels. Raison pratique, un peu décevante, mais inévitable. Pourquoi les chercheurs ont-ils besoin d'être assis près des usuels dont ils se servent ? Pour ne pas perdre de temps ? Pour « ne pas déranger » ? Pour se sécuriser ? Pour surveiller leurs petites affaires ? On ne le saura jamais car ils ne parviennent guère à s'expliquer clairement sur ce point. C'est comme ça. Cela semble faire partie de la règle du jeu, des conventions du lieu. Il en est cependant quelques-uns, peu nombreux, un peu menteurs, un peu « frimeurs », qui affirment souhaiter être assis loin, très loin des usuels qu'ils utilisent. A cela des préoccupations stratégiques : se lever, circuler, observer, se montrer. Nous entrons là dans une nouvelle catégorie de motivations, moins studieuses, plus affectives.

Stratégies du désir ?

Les médiévistes, en effet, ne vont pas à la Bibliothèque nationale seulement pour travailler. Ils y vont aussi pour voir, pour être vus, pour rencontrer, pour « draguer ». Et pour ce faire il y a des places, des

zones et, surtout, un côté : le côté vert. C'est le côté où l'on ne travaille pas, ou peu. C'est le côté le plus proche de l'escalier qui descend à la salle des catalogues. Stratégiquement, c'est là que l'on observe le mieux les allées et venues des autres lecteurs, leurs gesticulations, leurs débauches de signes : qui se lève, qui passe, qui va où, qui parle à qui (tous les médiévistes, on le sait, sont des « concierges ») ? C'est là aussi — quoi qu'en disent les locataires de la place 90 — que les chances d'être remarqué, d'être sollicité sont les plus grandes. Et c'est souvent ce que l'on espère quand on est un tenant du côté vert.

D'où l'aversion très grande des fidèles du côté gris pour cet espace vert, bruyant, agité, embouteillé, dangereux. Le côté vert c'est « le côté du cirque », la « saturnale permanente » (!). Et, de fait, on ne drague pas à gauche (gris) mais à droite (vert). Dans ce but, les meilleures places sont les places périphériques : la première et la dernière rangée dans leur totalité, ou bien les places situées aux deux extrémités de chaque rangée (dont la fameuse place 90 !). On peut aussi opérer debout. Dans ce cas le lieu le plus propice est situé devant les usuels « dictionnaires de langues » (tout de suite à droite, en entrant dans la salle). Derrière le long pupitre, en faisant semblant de consulter le dictionnaire de Du Cange, ou celui de Godefroy, on dispose d'un observatoire privilégié pour regarder, prendre son temps, choisir, se préparer. Sans avoir des desseins aussi peu érudits, c'est également là l'endroit le plus efficace pour chercher quelqu'un et le trouver. Du côté gris on est presque toujours bredouille quand on tente de repérer un collègue ou un ami. Les lecteurs, tous assis, ont la couleur du lieu : vestimentairement, charnellement (scientifiquement ?) ils sont tous gris (d'où l'utilité des écarts chromatiques dans le vêtement lorsque l'on est assis dans cette moitié). En face, du côté vert, les lecteurs, dont beaucoup sont debouts, sont moins uniformes, plus bariolés, plus signalétiques. Le repérage y semble plus aisé.

Au-delà de ces comportements sociaux et stratégiques, une autre motivation, plus égoïste et plus émotionnelle, explique que l'on puisse avoir telle ou telle préférence. C'est la joie de retrouver le connu, chère à toutes les psychanalyses. Plusieurs médiévistes, que l'on pourrait qualifier de « proustiens », aiment ainsi s'asseoir près de la place ou dans la zone où ils se sont assis la première fois qu'ils sont venus travailler à la Bibliothèque nationale. Ils éprouvent leur plus grand plaisir — et je reste persuadé que l'on peut venir en ce lieu *aussi* pour se faire plaisir — non dans la nouveauté mais dans l'habitude. N'innovons jamais !

Esthétique de l'indifférence ?

Reste, à l'opposé, les indifférents, ceux qui ont fait semblant de ne pas comprendre la question posée, ou qui ont affirmé n'avoir aucune

préférence, prendre ce qu'on leur donne, s'y trouver bien, s'y trouver mal, peu importe. Ces médiévistes-là ne sont pas majoritaires, mais ils forment néanmoins un groupe relativement important Et ils se mettent en colère quand on leur fait observer qu'être indifférent c'est une façon de vouloir se démarquer, donc d'être influencé par les autres, par ceux qui ne sont pas indifférents et au groupe desquels on ne veut pas se joindre. Ces médiévistes-là ont été les plus agressifs (l'un — ou plutôt l'une — d'entre eux a qualifié mon enquête de « fascisante ») et les plus volubiles pour discourir sur la scandaleuse dégradation des conditions de travail à la Bibliothèque nationale. Quelques-uns, assez nombreux, ont refusé au chercheur le droit d'avoir des préférences, de se faire plaisir, voire le simple droit de se raconter. D'autres ont nié tout rapport affectif entre le chercheur et les lieux qu'il fréquente. Pour eux, la grande salle de lecture de la Bibliothèque nationale ne véhicule aucune palpitation, aucune charge onirique, aucune dimension magique. C'est « seulement un lieu de travail » (faut-il dire ici : « on croit rêver » ?).

Chez quelques étudiants, enfin, on remarque non pas l'indifférence mais une volonté délibérée de multiplier les expériences, d'essayer les deux côtés, de vérifier les charmes et les inconvénients des différentes zones, de tester toutes les places. Attitude joyeuse, jeune, enthousiaste, parfois sainement provocante. Qu'en restera-t-il dans dix ans, lorsqu'ils seront devenus des chercheurs blasés, des lecteurs grincheux, des universitaires vaniteux et insupportables ?

Pour le savoir donnons-nous rendez-vous dans dix ans, avec le numéro de *Médiévales* qui paraîtra dans le second semestre de 1994. La revue, certainement, existera encore, fructueuse, luxueuse, glorieuse. Mais la Bibliothèque nationale ?

Patricia MULHOUSE

JEUX (jeux)

« La civilisation médiévale est une civilisation du jeu ».

Cette phrase aujourd'hui un peu défraîchie a longtemps fleuri sous la plume des meilleurs auteurs. Je n'ai eu aucune difficulté pour la cueillir et la placer en exergue de cette page annonçant la création d'une rubrique « Jeux » dans les prochaines livraisons de *Médiévales.* Cette rubrique se veut souple, ouverte, débridée.

Elle se propose d'abord de présenter un certain nombre de jeux de société (je prends cette expression dans un sens large) médiévaux, d'en expliquer les règles et les pratiques sociales, d'en retracer la diffusion dans le temps et dans l'espace, d'en souligner la portée anthropologique.

Elle essayera également de soumettre à nos lecteurs un certain nombre de problèmes, d'énigmes, de grilles, de casse-tête, de jeux modernes sur les jeux médiévaux.

Peut-être sera-t-elle aussi tentée de franchir le gué qui sépare le mélange des jeux du mélange des genres ? Le milieu des médiévistes, les structures universitaires, le monde de l'érudition peuvent se révéler des terrains de jeux étonnants pour qui sait en transgresser les règles et voyager dans l'au-delà de la recherche et de l'enseignement. Les structures de notre univers scientifique semblent se prêter aux rêves et aux dérives les plus ludiques. Toute littérature didactique est une littérature d'évasion.

Les médiévistes sont-ils joueurs ?

Les hommes et les femmes du Moyen Age l'étaient. Qui veut jouer avec eux ? Ce sont d'agréables compagnons de jeu. Même s'ils sont parfois un peu tricheurs.

Mais nous le sommes aussi...

NOTES DE LECTURE

Jeanne Bourin : *Les recettes de Mathilde Brunel, Cuisine médiévale pour table d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion, 1983, 248 pages.

La cuisine des châteaux-forts à l'usage des ménagères modernes...

Après le succès de son roman *La Chambre des Dames* dont l'intrigue se situe au Moyen Age, J. Bourin pour répondre aux nombreuses lettres de ses lecteurs a eu l'idée de composer un livre de recettes de cuisine médiévale dont le sous-titre « Cuisine médiévale pour table d'aujourd'hui » précise d'emblée la portée.

Dans une édition agréablement conçue, elle nous propose 160 recettes, extraites de cinq textes culinaires médiévaux accompagnées d'une présentation rapide et de quelques pages de remarques. Nous ne nous appesantirons pas sur ces brefs textes introductifs dont le seul mérite est d'exister. En effet, la présentation qui prétend nous instruire sur le repas médiéval n'est qu'une mise bout à bout d'un certain nombre d'idées reçues, de lieux communs et de quelques connaissances récentes dans le domaine, sans le moindre essai de réflexion ou d'analyse. Mais le but de J. Bourin était de faire un livre de cuisine s'adressant aux ménagères d'aujourd'hui et non un livre d'histoire.

En revanche, suivant en cela le parti-pris adopté par ses prédécesseurs canadiennes C.B. Hieatt et S. Butler, auteur de *Pain, vin et venaison, un livre de cuisine médiévale* (Montréal, L'Aurore, 1977), J. Bourin offre fort heureusement à son lecteur le texte en langue originale de chacune de ses 160 recettes suivi d'une interprétation permettant son exécution dans les conditions qui sont celles de nos cuisines d'aujourd'hui. Saluons comme il le mérite cet effort de mise à la portée d'un grand public de textes introuvables et difficiles et ce souci de guider le lecteur dont on imagine mal qu'il puisse se dépêtrer directement avec les textes sans l'aide d'une version adaptée. Mais, tout le problème de cet ouvrage réside dans la manière dont est menée cette adaptation et dont J. Bourin repense en quelque sorte la cuisine médiévale.

Tout d'abord, pour permettre probablement à cette cuisine « ancienne » d'entrer de plain-pied dans nos usages, J. Bourin donne un plan moderne à son livre divisé en « Potages, Entrées, Poissons, Viandes, Volailles, Gibiers, Légumes, Desserts, Sauces, poudres et préparations, Boissons », ajoutant pour le plaisir un chapitre de « Recettes impossibles » et de « Trucs et astuces ». Elle a donc sélectionné au fil des

traités médiévaux les recettes qui pouvaient convenir à nos catégories actuelles de plats. Et ce choix lui fait perdre du même coup la première occasion d'instruire son lecteur sur la conception du repas médiéval, radicalement différente des nôtres, puisque par exemple, le rôt, catégorie disparue de nos menus actuels en était le pivot, et que les entremets, apparaissant après le rôt ne correspondaient pas nécessairement aux plats sucrés qu'ils sont devenus aujourd'hui.

D'ailleurs, le livre entier est une occasion perdue pour le lecteur, qui, s'il ajoutera quelques recettes exotiques à son répertoire, n'aura quasiment rien appris sur la cuisine médiévale. Car J. Bourin n'a pas compris qu'une cuisine d'une époque ou d'une contrée quelconque ce n'est pas seulement une liste de recettes, mais que c'est un ensemble structuré dont il faut mettre à jour les règles de combinaison — certains ont même parlé de grammaire culinaire — pour en saisir la signification et pouvoir en jouir et en jouer.

D'une manière générale, ce qu'on peut donc reprocher à J. Bourin ce n'est pas d'avoir choisi et adapté des recettes médiévales, mais de l'avoir fait n'importe comment, c'est-à-dire sans souci réel du contexte historique et sans respect du texte qui devient simplement un thème à partir duquel elle exécute des variations. Pourquoi pas ! Mais il aurait alors fallu intituler l'ouvrage « Ma cuisine médiévale » et ne pas laisser croire que l'interprétation donnée de chaque recette était la plus littérale possible compte tenu des nécessités actuelles.

Les textes culinaires médiévaux sont parfois si allusifs, les mesures si souvent absentes qu'il est nécessaire de les « traduire » pour le lecteur non médiéviste. Mais, plus on a de connaissances sur la cuisine médiévale en particulier et sur l'histoire de la cuisine en général, et plus on a de chances de proposer une version « vraisemblable » de ces recettes. Et malheuresuement, quand on constate l'étendue des lacunes de J. Bourin en la matière, on n'est guère tenté de lui faire confiance. Quelques exemples pris au hasard suffiront à illustrer ceci : Si l'on en croit l'interprétation que fournit J. Bourin de la recette *Chaudun de porc* devenue sous sa plume *Saucisse au gingembre*, elle n'a même pas lu avec attention le Ménagier de Paris (dont elle tire un grand nombre de recettes) qui dit clairement que « le chaudun se sont les boyaux (...) et aussi sont-ce les boyaulx menus sont l'en fait boudins et saucisses et aussi en est la pance » (M.P., éd. Brereton, p. 31). Le chaudun de porc est une recette de tripes et non de saucisses ! De même, les dictionnaires nous apprennent que la *petite oé* ce n'est pas une *petite oie* comme le suppose J. Bourin, mais les abattis de l'oie, ce qui donne un contenu bien différent au *Potage d'une petite oé* que J. Bourin imagine être une *Oie rôtie à la sauge.* D'autres erreurs plus grossières sont probablement dues à la négligence plus qu'à l'ignorance. Comment J. Bourin, écrivain spécialisé sur le Moyen Age, peut-elle réduire son

explication de « à jour de poisson » à « en carême » si ce n'est par facilité. Et c'est probablement pour des raisons identiques que la recette *Rissoles à jour de poisson* est étourdiment glosée *Petits pâtés de porc*. De même pourquoi commenter l'illustration intitulée *Testiculi* et représentant deux femmes apprêtant trois coqs — les crêtes rouges témoignent d'elles-mêmes — l'une tenant à la main un saladier rempli de ce qui semble effectivement être des rognons blancs, par « Bien avant Henri IV, la poule au pot était à l'honneur... et au menu » !

Il est dommage aussi que notre auteur n'ait pas pris la peine de s'informer auprès d'un bon épicier de la gamme d'épices vendues à Paris. Elle aurait ainsi appris que la maniguette s'achète *couramment* chez certains épiciers spécialisés et que le garingal se trouve frais dans grand nombre d'épiceries asiatiques et séchés parmi les produits d'épicerie fine. Cela lui aurait évité de remplacer la maniguette par de la cardamone alors que la maniguette a une saveur plus poivrée que parfumée et le garingal par du gingembre et de l'eau de rose parce qu'elle pense — qui sait pourquoi — que le garingal est un rhizome ressemblant au gingembre et au goût de rose très prononcé !

N'ayant pas cherché à comprendre véritablement ce qui caractérisait la cuisine médiévale, mais sachant comme tout un chacun que les épices en sont un élément obligé, J. Bourin, à l'instar de la plupart des auteurs de livres similaires au sien, les met à toutes les sauces, comme si l'abondance et la variété des épices constatées autorisaient qu'on les utilise sans règles. Ainsi, elle associe le poivre au sel comme nous en avons l'habitude aujourd'hui, faisait abstraction de son existence ou de son absence dans le texte original. Elle « oublie » certaines épices, mais pas de manière systématique si bien qu'il est difficile de comprendre ses raisons. La maniguette qu'elle remplace donc par la cardamone est absente de la *Soupe à l'oignon* ou de la *Soringue d'anguille* alors qu'elle est mentionnée dans le texte original. De même le poivre long, pour lequel elle choisit comme équivalent le poivre de cayenne, n'apparaît pas dans la *Tourte d'espinoches* ou la *Gelée de poisson*. Même si le choix du poivre de cayenne comme substitut du poivre long n'est pas très heureux — le poivre de cayenne malgré son nom est un piment qui ne parviendra en Europe qu'après la découverte des Amériques — pourquoi ne l'utilise-t-elle pas chaque fois qu'il apparaît dans la recette originale ? La noix de muscade, peut-être parce qu'elle s'appelle « noix muguette » est la plus négligée. Elle est presque toujours oubliée, de même que le sucre lorsqu'il entre dans la composition de plats considérés comme salés par J. Bourin. Mais, le plus surprenant est encore l'ajout d'épices non mentionnées ou la suppression de certaines fort courantes au profit d'autres. Pourquoi le cumin prend-il tout à coup la place de la cannelle, du clou de girofle et de la graine de paradis dans *Mortereul et faulx grenon* recette

appelée par J. Bourin *Potage crème de volaille ?* Plus ennuyeux encore, un bouquet garni est systématiquement ajouté là où elle l'estime nécessaire alors que les aromates autochtones apparaissent peu dans les ouvrages culinaires médiévaux. J. Bourin justifie parfois ses abus en expliquant au lecteur, qu'il serait bien étonnant qu'il n'en ait pas été ainsi ! Elle parfume donc de cannelle, zeste de citron et eau de fleur d'oranger (!) la *Cresme fritte* pour laquelle le texte original ne prévoit aucun parfum si ce n'est du sucre.

Mais, tout autant que les épices, un subtil usage des graisses selon les temps de l'année, ainsi que la combinaison de certains modes de cuissson sont des traits significatifs de la cuisine médiévale. J. Bourin ne s'en est guère aperçue, elle qui prépare au beurre les *limassons* (escargots) et les *renoulles* (grenouilles) alors qu'ils doivent être frits en huile, ou qui ajoute crème, beurre et petits suisses (!) à des sauces à base d'éléments acides dont la nature même est d'être maigres. Contrairement à nos usages actuels, dans la cuisine médiévale, ni le beurre, ni la crème ne sont considérés et utilisés comme agent de liaison. De même, que la recette prescrive de faire frire un poisson ou de faire bouillir une viande n'empêche nullement J. Bourin de les rôtir au four. Et de manière générale, les doubles cuissons, si caractéristiques des potages médiévaux, ne sont pas respectées. Jamais par exemple, J. Bourin ne replace le « grain » dans sa sauce pour le faire recuire un peu, comme cela est souvent précisé dans les recettes de potages. D'ailleurs la plupart du temps, on sent bien que J. Bourin n'a même pas essayé de réaliser la recette selon les indications du texte. Cela est frappant par exemple pour le *Taillis* qui est une fine bouillie de pain et de fruits cuite dans du lait d'amande, qui, après refroidissement, prend en consistance de flan sur une assiette et que l'on peut découper en tranches. J. Bourin le baptise *Pudding aux raisins et aux pommes* et le prépare à partir d'une bouillie au lait de vache additionnée de poudre d'amandes — « une bouillie très épaisse et qui reste forcément grumeleuse » précise-t-elle ! — qu'elle fait cuire ensuite au four parsemé de noisettes de beurre.

Nous pourrions continuer à l'envi cette accumulation d'inepties qui démontre que J. Bourin n'a pas cherché à prendre au sérieux ses textes. Certes, nous venons de le dire, J. Bourin ne connaît pas grand chose de son sujet et nombre de ses interprétations reflètent son ignorance. Mais J. Bourin n'est pas la première à agir de la sorte. C. Hieatt, S. Butler et leur traductrice B. Thaon, pourtant médiévistes si elles se sont montrées plus avisées en ce qui concerne les usages exposés dans leur introduction n'ont pas agi autrement en ce qui concerne les recettes. Leurs interprétations sont parfois encore plus burlesques et éloignées du texte que celles de J. Bourin. Alors pourquoi ? Pourquoi ces textes culinaires sont-ils traités avec tant de légèreté ? Au-delà des

raisons intrinsèques que nous venons d'évoquer, il en est d'autres qui tiennent, à notre avis, d'une part au texte culinaire comme genre d'écrit, d'autre part, au statut de l'art culinaire dans notre culture, et enfin aux motivations et aux objectifs profonds de J. Bourin, auteur d'un certain type de romans à succès.

Le texte culinaire, de par sa fonction même, n'est pas un genre très respecté. C'est l'écrit-objet que l'on place souvent dans la cuisine et qu'on ne craint ni de tacher ni de déchirer, et paradoxalement, plus on l'aime, plus on l'utilise et plus on l'endommage. Parallèlement à la fragilité obligée de son support matériel, le texte culinaire est souvent considéré comme une simple référence indicative que l'on peut et que l'on doit dépasser. Elles sont légion les cuisinières qui affirment avec fierté qu'elles ne suivent jamais dans tous les détails les prescriptions d'une recette écrite. Elles se comportent ainsi car il serait un peu ridicule de vraiment prendre au sérieux une recette de cuisine et aussi parce que dans notre culture, l'art culinaire cela peut être l'affaire de n'importe qui car la cuisine est le lieu le plus immédiat où la créativité de chacun trouve à s'exercer. En effet, quiconque peut se déclarer cuisinier et les grands professionnels doivent pour s'imposer, exécuter de véritables prouesses qui les placent sans contestation possible à cent coudées au-dessus de la masse cuisinante. Et être cuisinier, dans notre culture c'est essentiellement faire preuve d'imagination. Car, ce qui est valorisé dans notre tradition culinaire, ce n'est pas seulement la faculté de réaliser à la perfection une recette classique, mais surtout le génie créateur de celui qui innove. On comprend alors que respecter à la lettre une recette c'est un peu comme réciter par cœur un texte que l'on ne comprend pas.

Quant à J. Bourin il ne faut pas oublier que son objectif, comme dans ses autres livres, est de parler de la vie des « habitants des villes et des villages, alors peuplés en grande majorité de marchands et d'artisans, c'est-à-dire de ce que nous appelons maintenant les "classes moyennes" » (p. 13), pour montrer « l'art de vivre d'une époque beaucoup plus évoluée qu'on ne le pense d'ordinaire » (4ᵉ de couverture). Nul doute que l'ambition de J. Bourin est de s'adresser à la « classe moyenne » d'aujourd'hui pour qu'elle se retrouve dans les membres de la famille Brunel, représentants de la « classe moyenne » médiévale (!). Le souci majeur de J. Bourin est de plaire à ses lecteurs qu'elle ne doit ni décourager ni effrayer tout en les distrayant à peine. Elle leur offre donc un texte original, surprenant, garant de son sérieux, dont elle corrige immédiatement l'âpreté par une version raisonnable, repensée en termes familiers. Le lecteur n'a qu'à se laisser guider aveuglément par son interprète. Inutile pour lui de faire l'effort de lire les textes originaux qui n'ont pas de réalité, il lui suffit de faire confiance au jugement de J. Bourin. En quoi il a bien tort, car le jugement de

J. Bourin est celui d'un auteur à succès qui sait que ses lecteurs, malgré leur désir d'être charmés par des mondes étranges ont surtout besoin d'être confortés dans leurs certitudes.

Françoise Sabban.

Jean-Pierre Leguay, *La rue au Moyen Age*. Ouest France, Rennes, 1984.

Depuis quelques années, grâce à différentes études sur la société médiévale et à de nombreuses monographies urbaines, la ville et le citadin médiéval nous paraissent un peu moins obscurs. J.-P. Leguay, se propose de porter un éclairage nouveau sur le paysage urbain et les individus qui y passent et y vivent, en s'attachant à la rue, microcosme de la ville. L'auteur limite son étude dans le temps (de Ph. Auguste au XVIᵉ siècle) et dans l'espace (la France).

Dans un premier temps, l'étude porte sur la rue dans le paysage urbain : s'appuyant sur de nombreux documents, J.-P. Leguay nous confirme, qu'au Moyen Age, les « maîtresses rues » (plus de 6 mètres de large) sont rares et les sections rectilignes, exceptionnelles (rue de l'Angle Droit à Agen) ; d'autre part, les riverains empiètent sur la rue par le haut (les encorbellements des étages à pignon) ou par le bas (les étals dressés par le commerçant) : les rues se présentent « comme une succession d'étranglements et d'élargissements, semblables aux verrous et aux ombilics des vallées glaciaires » (J.-P. Leguay). Elles sont, pour la plupart, formées transversalement de deux plans inclinés vers un caniveau central pour permettre l'écoulement qui, lorsqu'il est trop violent, oblige le piéton à « tenir le haut du pavé ».

L'une des richesses de l'ouvrage est de s'attacher souvent à la toponymie, révélatrice de l'aspect de la rue : les immondices, ordures, et autres « fiens qui engendrent pestilences » (et qui peuvent être à l'origine de grandes infections) se devinent dans les « Rue Sale » ou « Foireuse » (Angoulême), « Passage Merdeux » (Chartres), « Rue Merdière » (Lagny), etc... Pourquoi cette saleté et ces odeurs dans la rue médiévale ? Problème d'éducation du riverain ? Oui, répond l'auteur, mais pas seulement ; à cette cause, viennent s'en ajouter beaucoup d'autres : les enceintes empêchent l'écoulement hors de la ville, les insuffisances des « retraits » ou « chambres courtoises » (latrines), l'abondance des métiers nuisibles à la salubrité publique (bouchers qui égorgent dans la rue (« Rue de l'Ecorcherie » à Paris), foulons, teinturiers, etc.), des habitudes encore rurales (élevage d'animaux sur la chaussée) et enfin, les tenta-

tives trop timides, de la part des autorités urbaines, d'une « ratio-urbanistique » (J. Le Goff). Elle se limite à la création de dépotoires (fosses), d'égouts, quelquefois d'un service d'éboueurs (dès le XIII[e] siècle à Montpellier apparaissent des « probi homines »), au pavage de quelques rues : Leguay note, avec beaucoup de justesse, que les premières mentions de chaussées pavées coïncident avec l'essor urbain des XI[e] et XIII[e] siècles et le développement du trafic commercial ; le passage de plus en plus fréquent des sabots des animaux, des grosses roues ferrées dégradent vite les sols mal protégés des rues principales. Le pavage devient alors une nécessité (dès 1270 à Troyes, on lève un nouvel impôt : « le denier de la chaussée »). Les édits traitant de l'hygiène publique, se multiplient à la fin du Moyen Age et sont plus nombreux (souvent mieux appliqués) dans les « grandes villes », mais leurs répétitions peuvent faire douter de leur totale application.

L'auteur conclut son observation de la rue dans le paysage urbain, par l'étude très judicieuse du décor de la chaussée (enseignes, « montjoies »...) et des noms de rue où l'évocation religieuse prédomine (« Rue de la Cathédrale », « des Cordeliers »...) mais où s'exprime également la vie économique (« Rue de la Draperie ») ou la topographie (« Rue Pentu », « Rue Courbe »). Pour l'auteur il semble que la ségrégation sociale horizontale se développe à la fin du Moyen Age et donc que la distinction entre les rues bien fréquentées et les zones de taudis, s'accentue. Mais la ségrégation sociale verticale (au sein d'un même immeuble) reste largement prédominante : riches et pauvres coexistent dans la même rue.

D'ailleurs, la seconde partie de l'ouvrage s'attache à décrire le monde de la rue : description très minutieuse, très documentée, très réaliste de la sociabilité médiévale, qui corrobore et précise les superbes études d'A. Farge (1) et de J. Kaplow (2) pour le Paris du XVIII[e] siècle (il est très intéressant de comparer ces deux mondes que séparent quatre siècles et de noter les très faibles évolutions).

Quelles sont les remarques de l'auteur ? Les activités artisanales débordent sur la chaussée. Les métiers se regroupent (« Rue des Tanneurs ») par obligation matérielle ou technique (proximité de l'eau) ou pour faciliter les opérations de contrôle : « le travail au noir » est juridiquement et moralement inacceptable pour l'homme médiéval. On pénètre ensuite dans le monde des petits métiers qui déambulent dans la rue, toute cette masse flottante du travail, si difficile à saisir pour l'historien. La rue est aussi le domaine des loisirs, du jeu, de la fête (« on s'esbaudit aisément » au Moyen Age). Mais c'est également le

1. A. FARGE : *Vivre dans la rue à Paris au XVIII[e] siècle*, coll. Archives, Paris, 1979.
2. J. KAPLOW : *Les noms des rois, les pauvres de Paris à la veille de la Révolution*, Paris, 1974.

rendez-vous des « sans logis, ne adveu, ne mestyer », le domaine de la marginalité, de la violence, de la délinquance, des truands, désormais mieux connu grâce aux travaux de Br. Geremek (3). Face aux dangers que représentent ces dernières catégories d'individus, J.-P. Leguay s'interroge sur l'attitude des autorités et note que la répression l'emporte sur la prévention, que la propriété semble mieux protégée que le corps (la société médiévale est intraitable vis-à-vis du vol).

La rue nous permet enfin de saisir le collectif : « le bon peuple » qui manifeste son dévouement aux grands de ce monde (lors d'une entrée princière par exemple) mais aussi le « peuple en émoi », celui qui se révolte (la « Harelle » à Rouen ou les « rebeynes » lyonnaises).

Le grand intérêt de l'ouvrage de J.-P. Leguay est de se consacrer uniquement à la rue. Après la lecture de ce livre on ne peut plus passer dans une de nos vieilles rues médiévales sans s'interroger sur son nom, son aspect, son décor.

Didier Lett.

Françoise Ferrand, « Esprit et fonctions de la danse au XIII[e] siècle », *La Recherche en danse*, Université de Paris IV, n° 1, juin 1982, pp. 29 à 38.

L'article de F. Ferrand fait le constat préalable d'un manque des recherches historiques sur une part importante de la vie quotidienne et de la culture médiévales : les travaux modernes sur la danse au Moyen Age sont trop peu nombreux. Cependant, les difficultés méthodologiques et la rareté des sources, qui expliquent essentiellement cette lacune, ne suffisent pas à décourager le chercheur.

Une étude des sermons, par exemple, éclaire rapidement le médiéviste sur un certain nombre de pratiques gestuelles, tandis que toute une série de documents iconographiques reste à inventorier et à analyser... Quoiqu'il en soit, le XIII[e] siècle voit véritablement se fixer les grandes formes poétiques et musicales accompagnant la danse — désignée le plus souvent par le terme « carole », mais surtout on dansait manifestement beaucoup et souvent à cette époque.

Après une définition étymologique de la carole (de l'étymon « choraula » : flûtiste de chœur), F. Ferrand nous en donne une description concrète. Il s'agit d'une danse collective en chaîne, circulaire ou demi-

3. Br. GEREMEK : *Les marginaux parisiens au XIV[e] et au XV[e] siècles*, Paris, 1976.

circulaire, sur une mélodie porteuse de paroles et accompagnée éventuellement par des instruments. Dans un second temps, F. Ferrand relève et analyse — là est l'essentiel de son propos — trois fonctions particulières de la danse au XIII[e] siècle : celle-ci peut être, tout d'abord, la célébration de vieilles fêtes païennes plus ou moins christianisées ; elle peut être aussi une louange de Dieu dans la célébration du culte religieux chrétien ; elle est, enfin et surtout, un divertissement mondain associé aux plaisirs de l'amour.

Si l'article s'étend relativement peu sur la place des caroles dans les anciens cultes naturalistes, faute de documents et parce qu'au XIII[e] s. beaucoup de ces cultes se confondaient avec des fêtes chrétiennes, il aborde pourtant clairement le problème sociologique posé par le phénomène. Les caroles du printemps, souvent considérées comme des manifestations d'une religion dite populaire, sont pratiquées en fait par l'aristocratie chevaleresque ; elles relèvent de la même culture magico-religieuse que celle véhiculée par la littérature courtoise dont le « merveilleux » exprime un paganisme en voie de christianisation. Les limites sociologiques de l'étude étant ainsi posées, il importe principalement de concevoir la carole comme un système de représentation : figuration du monde qui fut créé en cercle, affirmation de la ressemblance entre le monde visible et le monde invisible, évocation de l'analogie qui lie le microcosme-homme avec le macrocosme-univers.

Mais la danse, définie par les « théoriciens » du XIII[e] siècle, fait partie de la Musique bien plus qu'elle n'a un pouvoir magique ou mystique quelconque, comme ce sera le cas deux siècles plus tard (chez Marsile Ficin, par exemple). Or la Musique est la science des nombres régissant l'univers, des mouvements des étoiles et du cours des saisons, des rythmes biologiques de l'homme, autant qu'elle est l'art des sons proprement dit. Dans cette conception hiérarchisée de la musique, la carole est une médiation privilégiée entre l'homme, son monde et leur créateur. Il faut admettre avec F. Ferrand que la carole reflète pleinement l'esthétique et la métaphysique du Moyen Age ; elle n'est pas simplement le fait de licences accordées en certains cas limités par une Eglise soit disant répressive. L'Eglise, en effet, ne refusait pas à la danse la capacité d'exprimer le sacré, même si elle lui reprochait sa sensualité, voire sa lascivité, dans certaines de ses formes qui sont ici enfin précisées.

Cependant, la fonction la plus importante de la carole est de faire danser l'aristocratie chevaleresque, la société courtoise se vivant intensément par les chants et par les danses. La carole se fait ainsi miroir de la beauté de l'apparence et des corps, signe par lequel la noblesse se reconnaît et se distingue, rite de l'élite spectatrice d'elle-même. La danse, parce qu'elle est circulaire, permet le regard sur autrui et le

regard d'autrui sur soi. Il faut voir et être vu ; d'où la fréquence vigoureusement relevée du thème du regard dans les refrains des chansons, motets et rondeaux d'alors. Enfin, il est suggestif de penser avec F. Ferrand que, comme les hauts murs des châteaux, comme les jardins clos où se rêve l'amour, la carole (circularité renvoyant à encerclement) resserre les liens du groupe : la société courtoise se referme ainsi sur et par son idéologie et s'isole du « vilain » accablé comme de la bourgeoisie montante.

Françoise Ferrand déclare modestement qu'elle a « tenté une interprétation du sens de la carole dans le système harmonieux que propose le XIII[e] siècle ». Sa tentative nous vaut pourtant une conclusion extrêmement positive et stimulante : « La danse, telle qu'elle se pratique au XIII[e] siècle, dans sa circularité, dans sa stylisation symbolique et dans ses fonctions, apparaît en quelque sorte comme la *mimésis* du mode de pensée de la société qui l'a généré... »

Que ceux qui ne veulent pas voir ou même regarder un certain Moyen Age conscient de lui-même, ni enfantin ni primitif, homogène (pas de dichotomie entre profane et sacré, par exemple) et en définitive relativement heureux, que ceux-là daignent lire l'analyse progressive et convaincante que F. Ferrand nous fait de l' « esprit » de la danse au XIII[e] siècle, d'après des textes et des images savamment choisis.

Son article, aussi rapide que rigoureux, nous semble exemplaire de la complémentarité des recherches littéraires et des perspectives anthropologiques quant au projet d'une histoire qui a vocation de ressusciter l'humanité des gens d'autrefois. Au-delà de son contenu positif, le travail de F. Ferrand fait la démonstration que l'historien de la littérature participe pleinement à l'élaboration difficile d'une anthropologie historique, bref d'une science humaine véritable.

Antoine Peillon.

A NOS LECTEURS

Si la revue « MEDIEVALES » vous paraît digne d'intérêt, soutenez-la en vous abonnant ou en renouvelant votre abonnement.

Bulletin d'abonnement à retourner à :

Université de Paris VIII
Centre de Recherche. Publication « Médiévales »
2, rue de la Liberté
93526 SAINT-DENIS CEDEX 02

☐ Je souscris un abonnement à *deux* numéros de « MEDIEVALES »
(N° 8 - Printemps 1985 - N° 9 - Automne 1985)

- France : 82 Francs (port compris)
- Etranger : 95 Francs (port compris)

☐ Je souscris un abonnement à *quatre* numéro de « MEDIEVALES »
(N° 8 - Printemps 1985 - N° 9 - Automne 1985,
N° 10 - Printemps 1986 - N° 11 - Automne 1986)

- France : 155 Francs (port compris)
- Etranger : 180 Francs (port compris)

☐ Je souhaite recevoir les numéros suivants : ....

(n° 1 à 3 : 30 F ; n° 4 à 6 : 40 F, ensuite 44 F)
(n° 5 épuisé)

Règlement par chèque uniquement à l'ordre de : Agent Comptable Université Paris VIII (P.U.V.-MED).

NOM : ....

Prénom : ....

ADRESSE : ....

Code postal : .... VILLE : ....

Date : *Signature :*

IMPRIMERIE GRAPHOSPRINT
44, boulevard Félix-Faure
92320 Châtillon-sous-Bagneux

Dépôt légal : 4e trimestre 1984

Rappelons que sont acceptés volontiers tous manuscrits d'articles concernant les sujets susceptibles d'être traités par la revue, quand même les auteurs ne seraient pas, ou pas encore, officiellement médiévistes. Les articles seront tous lus. La revue se réserve le droit de publier ou non.

Sont en préparation un numéro sur les voyages dans l'Orient Byzantin, sous la direction d'E. Patlagean et un numéro spécial sur « Moyen Age et Cinéma ».

Toutes les suggestions et propositions d'articles sont les bienvenues.

LISTE DES LIBRAIRIES DEPOSITAIRES **DE MEDIEVALES**

Librairie Saint-Michel-Sorbonne, 20, rue de la Sorbonne, 75005 Paris
Librairie Gallimard, 15, boulevard Raspail, 75007 Paris
Librairie Tschann, 84, boulevard du Montparnasse, 75006 Paris
Librairie Autrement dit, 73, boulevard Saint-Michel, 75005 Paris
Librairie du Regard, 41, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
Librairie Internationale Picard, 82, rue Bonaparte, 75006 Paris
Librairie Flammarion, centre commercial Galaxie, 30, av. d'Italie, 75013 Paris
Librairie Pages d'Histoire, 8, rue Bréa, 75006 Paris
Presses Universitaires de France, 49, bd Saint-Michel, 75005 Paris
Librairie Alphonse Daudet-Alésia, 73, rue d'Alésia, 75014 Paris
Librairie Le Divan, 37, rue Bonaparte, 75006 Paris
Librairie La Hune, 170, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris
Librairie La Procure, 3, rue de Mézières, 75006 Paris
Librairie Les Mille Feuilles, 2, rue Rambuteau, 75003 Paris
Librairie Slatkine France, 7, quai Malaquais, 75006 Paris
FNAC Montparnasse, 136, rue de Rennes, 75006 Paris
FNAC Forum, Forum des Halles, 1 à 7, r. Pierre-Lescot, 75001 Paris
FNAC Strasbourg, La Maison Rouge, 22, place Kléber, 67000 Strasbourg

ISSN 0751-2708

SOMMAIRE **Nº 7 / AUTOMNE 1984**

MOYEN AGE, MODE D'EMPLOI

Page

Editorial 5

Enquête : Profession médiéviste
J. BASCHET, C. LAPOSTOLLE, M. PASTOUREAU, Y. REGIS-CAZAL ....
Présentation du questionnaire 7
Analyse des réponses 14
Le chercheur, le « je » et l'objet 56

Le Moyen Age : une mentalité du multiple
Ovidio CAPITANI 65

Que faire du « Moyen Age » ?
Jean DEVISSE 78

Infantilisme et primitivité du Moyen Age. A propos de quelques lieux communs d'une historiographie moderne
Antoine PEILLON 87

Côté vert, côté gris. S'asseoir à la Bibliothèque nationale, travailler, lire, écrire, dormir, rêver, se souvenir d'avoir aimé
Michel PASTOUREAU 106

JEUX (jeux)
Patricia MULHOUSE 112

Notes de lectures :

Jeanne BOURIN, *Les recettes de Mathilde Brunel, Cuisine médiévale pour table d'aujourd'hui ;*

Jean-Pierre LEGUAY, *La rue au Moyen Age ;*

Françoise FERRAND, « Esprit et fonction de la danse au 13ᵉ s. » .. 113

Couverture : Frédérique Devaux. Prix : 44 F